

Les Rennais

Le magazine de l'information municipale

HORS-SÉRIE

UNE MÉMOIRE À PARTAGER

1914 • 1944 • 2014



Rennes,
laboratoire national
des nouvelles
pratiques mémorielles

Si la bombe est son arme principale, le graffeur préfère les animaux à l'animosité. Et si War est son nom de guerre, l'artiste de rue n'a rien à voir avec ses homologues qui utilisent les murs de la cité pour crier leurs slogans violents ou agressifs. Depuis plusieurs années, les poissons, ratons laveurs, loutres et poules de War tapissent donc les façades des immeubles en ruine ou les passages sous les ponts de Rennes. Située rue Saint-Hélier, cette image du coquelicot (le symbole des gueules cassées de 1914-1918) est parfaitement emblématique du rôle à jouer par les artistes en matière mémorielle. Ce que ne manque pas de rappeler Antoine Rodriguez, le directeur de l'Onacvg* : «Les cérémonies restent des temps d'hommage nécessaires, mais les évocations mémorielles doivent être développées en parallèle : les arts, le cinéma, le théâtre, même les graffs sur les murs ont un rôle à jouer.» Si le coq est tricolore et national, le coquelicot est sans frontières. En paix avec son art, le soldat War a quant à lui toujours la fleur au fusil.

*Office national des anciens combattants et victimes de guerre.



SOMMAIRE



LES PRATIQUES MÉMORIELLES	HISTOIRE ET CINÉMA	RENNES ENTRE 2 GUERRES	ÉVÉNEMENTS	COLLABORATION/ÉDITION	ÉDUCATION CITOYENNE
P.04 P.19	P.20 P.31	P.32 P.43	P.44 P.63	P.64 P.75	P.76 P.86
PAROLES/ÉPOPÉE					

LES PRATIQUES MÉMORIELLES

- 4 « ON NE SE BAIGNE JAMAIS DEUX FOIS DANS LE MÊME FLEUVE »
- 8 PENSER LES PLAIES
- 11 RENNES, FUTUR DE LA MÉMOIRE
- 14 LA MÉMOIRE QUI PLANCHE
- 15 LA MÉMOIRE DANS L'APPLI
- 16 BIG BAND OF BROTHERS

HISTOIRE ET CINÉMA

- 20 VALSE AVEC... LES SOUVENIRS
- 23 UN GRAND MONUMENT DE SOLITUDE
- 24 LAND OF FREEDOM
- 25 SUCCESS HISTORY
- 26 LA GUERRE DES TOILES
- 30 ANONYME NATIONAL

RENNES ENTRE 2 GUERRES

- 32 AVANT D'ÊTRE EN PAIX, RENNES FUT OCCUPÉE
- 38 LA GUERRE AU LOIN, RENNES 1914-1918
- 39 LES COUPS DE CRAYONS DU CANONNIER VALENTIN
- 40 LA FRANCE EN TEMPS DE GUÈRE

ÉVÉNEMENTS

- 44 L'ENFER DU DÉCOR
- 47 BORNES IN THE USA
- 48 RAPPEL D'AIR
- 50 L'ART DE LA GUERRE
- 52 TÊTE EN L'AIR, PIED À TERRE
- 52 BAL D'AIRS
- 53 ATTENTION CHUTE DE PÈRES
- 53 L'HISTOIRE FAIT LE MUR
- 54 LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
- 56 ROUTE 44
- 57 SUR LA ROUTE... ENCORE

58 LA LIGNE ROUGE

- 59 LA MÉMOIRE, CETTE BOUSSOLE...
- 60 « LA RUE DONT J'AI OUBLIÉ LE NOM »

COLLABORATION / ÉDITION

- 64 UNE CROIX SUR NOTRE PASSÉ
- 70 LA TERREUR À L'HEURE DU THÉ
- 71 LA PLUME ET LE PLOMB
- 72 100 ANS DE SOLLICITUDE

ÉDUCATION CITOYENNE

- 76 LE CONCOURS FAIT DE LA RÉSISTANCE
- 77 GUERRE MONDIALE, REGARD LOCAL
- 78 LES GAULOIS SONT-ILS TOUJOURS NOS ANCÊTRES ?
- 80 PETITS ARTISTES, GRANDE HISTOIRE
- 81 INHUMAINE HUMANITÉ
- 82 LE CHÊNE ET LE RÉSEAU
- 86 LES MOTS CLÉS

ÉDITO / SE SOUVENIR...



... c'est interroger l'histoire. C'est se recueillir sur les heures sombres et célébrer les «jours heureux». Se souvenir, c'est encore, et surtout, une résolution, un geste pour demain. Rennes s'investit depuis longtemps pour sauvegarder et transmettre la mémoire. Il s'agit, à l'heure où les voix des derniers témoins s'éteignent, de maintenir vivant leurs messages et de les confier aux nouvelles générations.

La Ville de Rennes, signataire en juin 2013, avec Monsieur Kader Arif, Secrétaire d'État aux Anciens Combattants et à la Mémoire et Madame Rose-Marie Antoine, directrice générale de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre, d'une «Charte d'engagement mémoriel», a pour ambition de faire vivre une politique de mémoire au cœur même des territoires.

Rennes se veut aux avant-postes de ce défi citoyen. C'est en ce sens qu'elle est considérée comme un laboratoire. Un laboratoire, c'est un lieu d'expérimentation et c'est le sens de notre travail commun avec l'Onac, l'Armée, l'Éducation nationale, et les associations dans toute leur diversité...

Innover, mettre sur pied de nouvelles pratiques, investir de nouveaux champs et de nouvelles thématiques. La mémoire prend toute sa place à l'école, dans les témoignages des survivants, dans les documentaires, dans les cérémonies commémoratives. Elle investit maintenant également la musique, l'animation, la band dessinée et d'autres arts graphiques, le sport... Les nombreux rendez-vous l'illustrent bien : le concert de la formation *Brothers in arts*, les expositions place de la Mairie, à l'Opéra, le meeting aérien,

l'exemple du Stade Rennais Football club, qui fait cette année la promotion du bleuet de France, pour commémorer le centenaire de la Première Guerre mondiale...

Nous vous proposons, ce mois-ci, un numéro spécial des Rennais, à l'occasion du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale et du 70^e anniversaire de la Libération de Rennes.

Partager la mémoire, c'est structurer notre vivre ensemble, porter un message de confiance, créer des ponts entre générations, tisser des liens à travers une Histoire qui nous rassemble et nous unit. Bonne lecture.

Nathalie APPÉRÉ
Maire de Rennes

Lénaïc BRIÉRO
Adjointe déléguée à l'éducation
et aux politiques mémorielles

“ON NE SE BAIGNE JAMAIS DEUX FOIS DANS LE MÊME FLEUVE”

« Roman vrai » ou version instrumentalisée, l’Histoire demeure dans tous les cas indispensable pour comprendre le présent. Comment définir les enjeux mémoriels contemporains ? Quelles voix/voies pour faire le travail de mémoire aujourd’hui ? Éléments de réponse avec l’historien Emmanuel Naquet.

2014 est une année particulièrement commémorative : alors que les témoins de la Grande Guerre se sont tus, ceux de 1939-1945 et de la Shoah sont de moins en moins nombreux à pouvoir témoigner de vive voix. En quoi cela modifie-t-il les enjeux de mémoire ?

Même si le dernier poilu français, Lazare Ponticelli, s'est éteint il y a cinq ans, je ne suis pas sûr que les témoins de la Grande Guerre se soient tus : la littérature de guerre comme les journaux publiés ont un certain succès public, et les historiens éditent volontiers ces sources, qui ne sont pas toujours « la bouche de la vérité » posée sur le papier, mais qui forment l'une des empreintes humaines de ce conflit. La Seconde Guerre mondiale est de nature différente, également totale mais profondément idéologique. Aujourd’hui, elle est à la fois plus proche dans le temps du passé et plus lointaine dans les mémoires individuelles et collectives : si, au regard de la « Der des Ders », peu d’anciens combattants témoignent,



© DR

davantage de résistants le font. Et, pour répondre plus précisément encore à votre question sur la Shoah, les enjeux de mémoire sont différents, ne serait-ce parce que les victimes ont été choisies par une idée et un régime totalitaires. Là aussi, au-delà des conférences dans les écoles et des interventions dans les médias, il s’agira pour les différents acteurs de la transmission – enseignants, associations, collectivités territoriales, État – de s’investir dans la durée, moins pour se saisir du souvenir, ce qui est impossible, que pour « faire connaissance » et « faire mémoire ».

Il y a aussi 1954, qui correspond à la chute de Diên Biên Phu et aux accords de Genève. Doit-on élargir notre mémoire ?

Oui, il faut élargir *les mémoires* – le pluriel est essentiel, et singulièrement aux guerres coloniales, pas seulement d’ailleurs à celle d’Indochine, qui a opposé l’armée professionnelle d’une puissance européenne à un peuple de résistants d’Orient, mais aussi à celle d’Algérie, qui s’est déroulée de l’autre côté de la Méditerranée dans ce qui constituait trois départements français. L’historien, passeur de mémoires et transmetteur de connaissances, ajoutera que l’ouverture de toutes les archives peut renouveler et élargir les regards. En l’occurrence, les autorités de la République ont non seulement une place mais un rôle déterminant – que l’on songe, au-delà des guerres coloniales, aux archives sur les essais nucléaires français au Sahara qui restent actuellement « non communicables ».

Rennes a été désignée par le ministre des Anciens Combattants comme «Laboratoire national des nouvelles pratiques mémorielles». Cela vous inspire-t-il quelque chose ? Nantes a joué et joue un rôle important pour la transmission de la mémoire de l'esclavage avec les «Anneaux de la mémoire» créés en 1991, qui ont pour objectif de : «Mieux faire connaître l'histoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs conséquences contemporaines dans la perspective de promouvoir de nouveaux échanges,

équilibrés et équitables, entre nos sociétés d'Afrique, des Amériques et d'Europe.» Rennes a accueilli, entre autres, différentes manifestations rappelant les principes en jeu lors de l'affaire Dreyfus et de la commémoration de l'arrêt de réhabilitation, par la Cour de cassation, du capitaine Alfred Dreyfus. Le fait mémoriel doit toujours être réactivé, comme le montre la journée consacrée à la vie d'Ilona et Victor Basch à Rennes précisément, deux militants des droits de l'homme exécutés par la Milice sous Vichy.

La mise en proximité par toutes les initiatives locales peut être mise en identité.

La France est une mosaïque de peuples étrangers. Quid de leur mémoire, dans une république de moins en moins unifiante ?

Oui, la France républicaine est une terre de réception et, quand elle le veut, d'accueil, non pas de peuples, mais d'individus d'origines diverses. Oui, elle est de plus en plus sollicitée par des impératifs multiples, avec les risques d'instrumentalisation par divers groupes de pression aux accents communautaristes qui peuvent être forts. Mais il ne faut pas avoir une perception péjorative de ces mémoires à première vue dissensuelles. L'Histoire est pleine d'affects, dès lors qu'elle reflète des tensions passées et qu'elle en produit via les échanges historiographiques. Ainsi, au-delà des polémiques sur les lois dites «mémorielles», fort différentes au demeurant, et pour certaines scandaleuses – celle du 23 février 2005 préconisant aux enseignants et

Depuis la disparition du dernier poilu Lazare Ponticelli, la mémoire de la Première Guerre mondiale doit faire sans témoins directs.



“La mise en proximité par toutes les initiatives locales peut être mise en identité.”

aux chercheurs de reconnaître le «rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord» – il faut rappeler que tout récit national fédérateur voire unificateur relève du mythe, parce que l'histoire de la République est comme «Marianne», diverse. L'échec des débats relatifs à l'identité nationale voulus sous la présidence précédente n'est pas si loin pour nous le rappeler.

À l'image de la journée consacrée à Victor et Hélène Basch, pourquoi est-il important de «commémorer»? Commémorer n'est pas célébrer. S'il est utile de se souvenir, non pas dans un «devoir de mémoire» qui n'a aucun sens, mais par un «travail de mémoire», la commémoration-réminiscence prend tout son sens quand elle reprend de manière critique les trajectoires dans leur complexité, avec des errements éventuels, lesquels peuvent s'inscrire dans une exemplarité. Il ne s'agit donc pas de verser dans le compassionnel, mais de montrer à voir des parcours d'engagement à l'heure où le politique est questionné.

Les sociétés occidentales ont-elles retenu les leçons de l'Histoire? À l'image de la cinématographie américaine, *Le Jour le plus long* est un film sans acteurs noirs, faut-il réécrire les manuels d'histoire ?

De toute évidence, la France a eu et peut encore avoir du mal avec son passé ou tout du moins avec certains passés qui, pour reprendre la formule d'Henry Rousso, «ne passent pas». Ainsi a-t-il fallu du temps pour que le cinéma en France se penche sur les fusillés pour l'exemple – que l'on songe aux *Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick, réalisé en 1957 et projeté en France seulement en 1975 – sur Vichy et la Collaboration – voyez

Le Chagrin et la Pitié, qui passa sur les écrans dix ans après sa sortie en salles, mais aussi sur la guerre d'Indochine ou celle d'Algérie. Au contraire, notamment sur la guerre du Vietnam, le cinéma indépendant américain a su très tôt se saisir de certaines problématiques, en l'occurrence de mémoire immédiate – cf. *Voyage au bout de l'enfer* (1978), *Apocalypse Now* (1979), *Platoon* (1986) ou *Full Metal Jacket* (1987). Si jadis, certains manuels d'histoire ont occulté ou filtré des zones grises de l'historiographie, les éditeurs d'aujourd'hui comme les auteurs sollicités pour ces ouvrages, qui, faut-il le rappeler, ne sont pas prescripteurs, sont en prise directe avec la réalité de leurs enseignements; avec, parfois, sans qu'il ne faille systématiser, des difficultés pour faire «passer» telle ou telle question.

Dans cette période cahotante et chaotique, comment voyez-vous l'avenir en tant qu'historien ?



Victor Basch

Les sciences humaines sont aujourd'hui en crise, mais moins encore que le politique. Clairement, il manque de grandes figures intellectuelles pour éclairer les grands enjeux de notre société à venir: le vivre-ensemble, de manière durable, dans les différences sociales ou culturelles, territoriales ou individuelles, à partir de passés assumés et d'avenirs offerts pour tous. L'historien ne peut prévoir et prévenir le futur, dès lors qu'il s'attache à construire ce récit raisonné du passé, ce temps révolu mais pas remoulu, ce «roman vrai» qu'est l'Histoire, comme l'écrivait Charles Péguy. Mais effectivement, si comme le disait Héraclite d'Ephèse, il y a quelque 2 600 ans, «On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve», si en d'autres termes, l'Histoire n'est pas leçon, elle permet de comprendre et d'apprendre. Il y a des rémanences et des résonnances, autant d'échos entre l'hier et le demain qui, intéressent l'historien inscrit dans sa cité.

Quel rôle les jeunes générations, plus franchement citoyennes du monde, ont-elles à jouer?

L'une de vos questions posées plus haut évoquait l'engagement d'Hélène et Victor Basch, à l'occasion de la journée organisée au lycée Victor-et-Hélène-Basch, à Rennes, soixante-dix ans après leur assassinat par la Milice. Hongrois devenu Français, juif et défenseur de tous les opprimés, intellectuel à la recherche du peuple et plus largement de l'Homme, Victor Basch a encore tant de choses à nous révéler et à nous répéter. Il est difficile de dire, et plus encore il m'est impossible d'imposer à ceux qui nous suivent, d'emprunter les voix/voies de ceux qui nous ont précédés. Les configurations et les contextes sont complexes; les itinéraires et les projections restent libres. Mais l'un

des protagonistes de ce temps de connaissance et d'analyse, lycéen dans cet établissement particulièrement ouvert, écrivant à l'un des organisateurs de ce 10 janvier 2014, exprime fort bien la soif d'Histoire de ces jeunes générations articulées sur le monde et l'horizon :

“Je vous remercie donc de m'avoir (moi personnellement ainsi que mes camarades lectrices) fait connaître l'homme qu'était Victor Basch, lui qui a légué son nom à mon Lycée et de qui je ne savais pas grand-chose... Très peu de choses en tout cas, par rapport à ce que vous nous avez apporté! C'est fou comme le fait de lire les textes que j'ai lu (je ne peux malheureusement pas remercier M. Basch de les avoir écrits), le fait d'écouter les conférences que vous avez données, c'est fou comme cela peut faire réfléchir et par extension, comme cela peut être formateur... D'autant plus à cette période de ma vie où la fin d'un long cursus scolaire approche à GRANDS pas, et que je ne demande qu'à me découvrir, pour l'avenir! Vous l'aurez donc compris, j'ai vécu ce jour-là une très belle expérience, qui a réanimé mon besoin de connaître toutes sortes de choses en général.”

Propos recueillis par
Jean-Baptiste GANDON

Emmanuel NAQUET

Docteur en histoire de l'IEP de Paris et enseignant en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles - Chercheur au Centre d'Histoire de Sciences Po Paris - Membre du comité de rédaction d'*Histoire@Politique*. Politique, culture, société (www.histoire-politique.fr/), revue du Centre d'Histoire de Sciences Po, IEP de Paris. Membre du comité éditorial de Matériaux pour l'histoire de notre Temps (bdic.fr), revue de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine/musée d'histoire contemporaine, Univ. Paris Ouest-Nanterre-La Défense/Hôtel national des Invalides.

“Il ne s'agit donc pas de verser dans le compassionnel, mais de donner à voir des parcours d'engagement à l'heure où le politique est questionné.”

Sortie d'audience
du procès en révision
du capitaine Dreyfus.



© D.R.

REPÈRES ////////////////

- Livres : Henry Rousso (*Vichy : l'événement, la mémoire, l'histoire* (Gallimard)) ; *Le régime de Vichy* (Que sais-je ?) ; *La Seconde Guerre mondiale expliquée à ma fille* (Seuil) / Charles Péguy
- Personnalités : Victor et Ilona Basch ; Héraclite d'Éphèse ; Lazare Ponticelli
- Cinéma : *Les sentiers de la gloire*, de Stanley Kubrick ; *Le Chagrin et la Pitié*, de Marcel Ophüls...

**"Une ville sans mémoire
est une ville sans culture."**

PENSER LES PLAIES !

A l'heure où les derniers témoins se taisent, la mémoire de l'Histoire ne prend que plus de sens. Du culte à la culture du souvenir, la Ville de Rennes, labellisée par le Secrétaire d'État Kader Arif le 20 juin 2013 « Laboratoire national des nouvelles pratiques mémorielles », ce qui est une première en France, sera, tout au long d'un cycle mémoriel exceptionnel, au rendez-vous de la mémoire.

Avec le centenaire du début de la Grande Guerre et les soixante-dix ans de la Libération, les occasions de réfléchir sur les déchirures de l'Histoire ne vont pas manquer en 2014.

Mais le culte du souvenir ne suffit pas, encore faut-il que la mémoire devienne une véritable culture, porteuse de nouvelles pratiques et de nouveaux enjeux. Quels transmetteurs à l'heure où les dernières voix se taisent ? Quid des populations immigrées et déportées, composantes à part entière des États-nations contemporains et de leur histoire propre ? Comment repenser l'éducation citoyenne, enfin ? Autant de questions posées en filigrane dans la Charte des nouvelles pratiques mémorielles signée en juin 2013 par la Ville de Rennes

et le Secrétaire d'État délégué aux Anciens Combattants Kader Arif. « Nous avons une ambition : ouvrir une ère nouvelle dans la manière d'appréhender, de partager et de transmettre nos mémoires du XX^e siècle. Nous avons une volonté : porter la mémoire sur des champs nouveaux, l'éveiller où on ne l'attend pas, tout en confortant son cadre d'expression traditionnel. Nous avons un rêve : mobiliser toutes les énergies, toutes les générations, toutes les forces de la vie civile autour d'un même élan de création et d'innovation. »

Rennes, la mémoire au futur

Pionnière en la matière, la municipalité rennaise a fait de la transmission une mission. La « Libé » entre donc, entre autres, au « labo »,

et nombre de rendez-vous innovants, participatifs et créatifs nous sont et seront donnés tout au long de l'année, en partenariat notamment avec l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre d'Ille-et-Vilaine, l'Armée, l'Éducation nationale : événements culturels (concerts, expositions, projections de films, pièces de théâtre, etc.), conférences et débats, dispositifs éducatifs, cérémonies commémoratives... Des dates comme autant de petits cailloux semés sur le long chemin menant à la paix. « Je mesure pleinement toute la responsabilité d'un tel enjeu, d'un tel



© Didier Gouray

défi. Le défi du centenaire, le défi du soixante-dixième anniversaire de la Libération. Le défi de maintenir dans nos espaces publics les temps de considération forts pour toutes les mémoires. J'aime à dire que tout est mémoire et que la mémoire est à tous.» Lénaïc Briéro, adjointe déléguée à l'éducation et aux politiques mémorielles n'oublie pas d'évoquer la mémoire d'Indochine et d'Algérie sans oublier les soldats d'aujourd'hui qui se battent sur les opérations extérieures pour défendre la paix. Une ville sans mémoire est une ville sans culture et à l'heure où de profondes mutations sont à l'œuvre, la mémoire doit constituer un véritable repère.

DU CULTE À LA CULTURE DU SOUVENIR

Un mercredi après-midi. Les mômes sont de sortie. Rien de plus normal, direz-vous, nous sommes un mercredi après-midi sur la terre. Ou plutôt un mercredi après-midi sur la guerre. Nous sommes en effet le 27 mai, jour anniversaire de la création du Conseil national de la Résistance. Et ces enfants ne jouent pas dans une cour de récré, mais se laissent guider au cœur même de la mémoire rennaise. Figure locale de la Résistance, Guy Faisant se charge de leur prendre la main pour ne pas les perdre sur le chemin d'une histoire souvent douloureuse et chaotique. Il ne parle plus, mais la présence de ce témoin meurtri dans son âme et dans sa chair suffit. «2014 sera la dernière grande date anniversaire où l'on pourra entendre, de vive voix, les témoins de cette histoire», pose



Le passeur de mémoire Guy Faisant et les transmetteurs de demain, les enfants, le 27 mai 2013 au Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation.



Lénaïc Briéro. «Il est donc essentiel de transmettre aux jeunes générations cette mémoire, et multiplier les cérémonies du souvenir en présence des publics scolaires fait certainement partie des actions qui y concourent. Peut-être, aussi, devons-nous poser un regard neuf et

riche de ces témoignages, sur cette stèle au destin si funeste inaugurée en 1975: le Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation situé juste derrière la dalle du Colombier. Pour comprendre que cette colonne symbolise la cheminée d'un four crématoire; pour réaliser que

cette autre évoque un poteau d'exécution; pour se rendre compte que sous ces pavés irréguliers se cache l'horreur des camps; pour saisir enfin toute la portée de cette phrase du poète Paul Éluard: 'Si l'écho de leur voix faiblit, nous péirrons'.

«Je ne peux pas oublier, mais je ne me souviens plus quoi», dit une chanson de Léonard Cohen. Puissent ces moments et ces monuments de mémoire nous rappeler qu'ils furent des millions à se

NOUS DESCENDONS TOUS DU POILU

Et si la guerre 1914-1918 était le moyen de réconcilier les «Français de souche» avec les «Français issus de l'immigration»? Éléments de réflexion avec Bernard Maris, penseur iconoclaste et non-conformiste.

d'hommes politiques: «Tous les jeunes Français issus de l'immigration ont un ancêtre combattant des guerres coloniales mort pour la France ou maltraité par elle, quand il revint sans pension». Fustigeant l'expression «nos ancêtres les Gaulois», il lui oppose celle de «nos ancêtres de 1914», qui prend d'autant plus de sens dans le creuset français. «En 2014, les Français auront à cœur de retrouver les hommes, les femmes, les lieux de combats,



© Christophe Le Détrat.



© DR.

mettre au garde à vous sans toujours bien savoir pourquoi; de ne pas oublier et de toujours chercher à comprendre; de prendre garde à eux et à leur souvenir.

Lénaïc Briéro aime citer Albert Camus évoquant «une mémoire qui ne sert à rien est une immense souffrance». «Faisons en sorte que cette mémoire soit utile aux jeunes générations, c'est notre volonté et notre ambition ici à Rennes» conclut l'élue.

Penser à un arbre généalogique... Et rien de telle que cette image pour comprendre que si les branches sont nombreuses, elles finissent toutes par arriver aux mêmes racines. Prof. de Sciences Po, économiste au-dessus de tout soupçon, écrivain, radieux homme de radio, Bernard Maris est un penseur hors-norme. Ne comptez donc pas sur lui pour emprunter les autoroutes de la pensée unique. Lui, préfère les sentiers non battus et les chemins de traverse. Cela tombe bien: des sentiers de la gloire aux Chemins des Dames, l'individu est également le conseiller scientifique de la mission du centenaire de la Première Guerre mondiale.

La généalogie serait donc pour lui le moyen d'atteindre l'unité nationale chère à tant de générations

les nécropoles où les croix sont parfois surmontées du croissant musulman ou de l'étoile de David. Tous, Bretons et Occitans qui ne parlions pas français, Corses, fabouriens de Paris, Algériens, Malgaches, nous venons des Éparges, de Verdun, du Chemin des Dames. C'est pourquoi la commémoration de 1914 doit avoir une fonction généalogique et pédagogique.» Une idée géniale, et somme toute, le temps de la réflexion passée, assez logique.

Jean-Baptiste GANDON

REPÈRES ////////////////

• Paul Éluard, Bernard Maris.



RENNES, FUTUR DE LA MÉMOIRE

Avant de devenir directeur de l'Onacvg* à Rennes, Antoine Rodriguez a notamment officié au musée de la Première Guerre mondiale de Verdun.

Les anciens combattants... Le terme a le mérite d'être clair, il ne faut pas être grand clerc pour le comprendre: on désigne par là les soldats d'hier, les vétérans, parfois poilus. Il n'empêche, l'expression recouvre quelque chose d'irrémédiablement poussiéreux, certains diront vert-de-gris. Dans ce contexte, impossible de ne pas repérer des toiles d'araignée dans les recoins de notre mémoire. Alors que l'on s'apprête à commémorer des événements parfois centenaires, comment bien négocier «ce tournant mémoriel» évoqué par Antoine Rodriguez?

Directeur départemental de l'Onacvg* depuis un peu plus d'un an,

Antoine Rodriguez est un peu venu à Rennes pour cela. Suffisamment jeune pour bien comprendre les enjeux du temps présent, il a également officié au Conseil général de la Meuse et les sites de la Première Guerre mondiale. Il possède donc une solide expérience des pratiques mémorielles.

«Il s'agit de développer la mémoire en imaginant des concepts nouveaux, en ne perdant pas de vue que nous le faisons au sein de l'Onacvg*, une vénérable institution vieille d'un siècle.» Et d'évoquer immédiatement le cadre géographique nécessaire à toute politique mémorielle: «Je n'ai pas choisi Rennes par hasard. On trouve dans cette ville et en Ille-et-Vilaine

Au croisement de l'intime et de la science, du passé et du présent, l'Histoire est tout, sauf une langue morte. Comment faire en sorte que la mémoire demeure vive et ne soit pas veuve de son époque? Entretien avec Antoine Rodriguez, le jeune directeur de l'Onacvg*.

un fort potentiel mémoriel, ainsi qu'un contexte propice à une ouverture intellectuelle et culturelle.» Le «35» serait donc un terrain d'opération idéal pour les expérimentations, ce que le Secrétaire d'État des Anciens Combattants Kader Arif a confirmé l'an dernier en consacrant la Ville de Rennes «Laboratoire national des nouvelles pratiques mémorielles».

Allez, les bleus!

Concrètement, il s'agit de trouver de «nouveaux vecteurs» de transmission: «Les cérémonies restent des temps d'hommage nécessaires, mais les évocations mémorielles doivent être développées en parallèle:

les arts, le cinéma, le théâtre, même les graffs sur les murs ont un rôle à jouer.» Pas question pour autant d'oublier les fondamentaux: «Bien connaître son histoire, et l'Université Rennes 2 est sur ce point très dynamique. Respecter les lieux de mémoire et leur signification symbolique.» En resserrant le cadre géographique, l'intime se rapproche ainsi de l'histoire officielle, augmentant les possibilités pour les individus de s'approprier cette dernière. Ne pas être passéiste, enfin, c'est-à-dire «mener une réflexion sur des événements ayant encore une résonance aujourd'hui.» Les exemples cités par le directeur de l'Onacvg* sont nombreux. Parmi eux, le cycle *Histoire et BD* (voir page 14) mis en place depuis plusieurs années par les Archives départementales; le sport n'est pas en reste lui non plus, même s'il «n'est pas un vecteur habituel des pratiques mémorielles».

Des «monstres mémoriels»

Pourquoi célébrer uniquement les deux conflits mondiaux, la Première et la Seconde Guerre mondiale? Doit-on développer la mémoire communautaire? Doit-on parler de mémoires au pluriel? «Nous devons bien reconnaître qu'aujourd'hui, la place de la mémoire au sein de l'État-nation souffre d'un paradoxe: d'un côté, la part de l'enseignement consacré à l'histoire se réduit à l'école, de l'autre, on en a jamais autant parlé ailleurs.» Antoine Rodriguez cite ces chaînes du câble exclusivement historiques, prend l'exemple du cinéma: «Du *J'accuse* d'Abel Gance à *Indigènes* de Rachid Bouchareb, le 7^e art est la preuve que la mémoire est quelque chose qui bouge.»

Quid de l'Indochine et de l'Algérie? Quid des soldats français, qui conti-

nuent encore aujourd'hui à faire la guerre ailleurs, au loin? «Il n'y a pas une mémoire majeure et une mémoire mineure. Je dirais que les deux guerres mondiales sont des 'monstres mémoriels', c'est-à-dire que leurs ondes de choc se propagent encore aujourd'hui dans le monde. Ce qui se passe aujourd'hui en Crimée est directement lié à cette histoire-là. Les autres conflits sont des microséismes, ce qui ne signifie en aucun cas qu'ils ne furent pas traumatisants.» Quant à la possibilité d'une mémoire communautaire, Antoine Rodriguez avoue son embarras: «Il est difficile de répondre; la mémoire officielle est par essence unificatrice, mais rien n'interdit qu'elle soit plurielle.» «Il y a le 'temps de l'histoire', pour reprendre l'expression 'du' spécialiste de la mémoire, Serge Barcellini, propre par exemple aux Archives qui dépouillent des documents bruts et les analysent, avant de restituer leur travail sous la forme de publications, d'expositions ou de colloques; et puis, il y a le temps de l'émotion et du partage, qui peut se traduire par la mise en place d'événements culturels. Le travail à fournir en cette année mémorielle se situe à ces deux niveaux.» Et de citer, pour résumer sa pensée, la phrase de Maurice Genevoix: «Il a dit 'nous avons connu l'incommuniquable', mais cela ne l'a pas empêché avec *Ceux de 14*, de fournir le plus grand témoignage sur la Première Guerre mondiale.»

À l'image des contingents en opération extérieure, que ce soit en Afghanistan, au Mali ou en République Centrafricaine, la mémoire doit continuer de vivre aujourd'hui. «Ce n'est pas parce que ces conflits se déroulent ailleurs que les soldats ne souffrent pas de traumatismes. Cette dimension n'est pas toujours bien perçue.»

Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation.



«Les cérémonies restent des temps d'hommage nécessaires, mais les évocations mémorielles doivent être développées en parallèle: les arts, le cinéma, le théâtre, même les graffs sur les murs ont un rôle à jouer.»



©Julien Mignot.



À l'image de cette cérémonie, les enfants constituent un maillon essentiel de la chaîne mémorielle.

Grande Histoire, petits artistes

«Je suis rentrée comme emploi jeune aux Anciens Combattants.» Marie Llosa sait parfaitement manier l'arme de l'humour. «La grande Histoire a toujours une déclinaison à côté de nous: il y a des monuments aux morts dans chaque ville, Rennes a son collège Jean-Moulin à Saint-Jacques de la Lande...» Et de citer fièrement l'exemple de cette exposition consacrée à la guerre 14-18: «Nous y présentions des uniformes, il y avait même une culotte de zouave. Eh bien, une petite fille d'origine étrangère, qui avait fait la visite avec sa classe, est revenue le soir avec son grand-père.» Existant depuis 2006 mais nouveau en Ille-et-Vilaine, le projet des Petits artistes de la mémoire (voir page 80) illustre parfaitement les propos qui précèdent. «L'idée pour les écoliers est de reprendre le parcours d'un poilu, celui de leur arrière-grand-père par exemple, mais aussi, pourquoi pas, celui d'un tirailleur sénégalais. Cela implique pour les élèves d'effectuer un travail de recherche historique, de rédaction, de dessin... L'approche est éminemment transversale. L'objectif est la possibilité pour les générations actuelles de pouvoir se réapproprier leur propre histoire.» Avec vingt-cinq classes inscrites, l'Ille-et-Vilaine se classe directement au deuxième rang des départements participants, une nouvelle preuve s'il en était besoin, du dynamisme local.

L'Inspection d'académie, via son directeur, Jean-Yves Bessol et son inspecteur pédagogique référent «culture et humanisme», Yannick Ruban, ont fortement relayé auprès des enseignants l'appel d'Antoine Rodriguez. Ce dernier conclut sur le rôle des cérémonies commémo-

ratives: «En l'absence de témoins, nous ne pouvons bien sûr plus les pratiquer de la même manière. Il faut qu'elles servent aujourd'hui à recréer du lien social. La liturgie réglementaire, doit par contre rester immuable. Il n'y a pas de mémoire sans solennité.»

En attendant, l'Onacvg*, les collectivités territoriales et leurs autres partenaires continuent de défricher et de découvrir de nouveaux chemins de mémoire, de ceux qui n'empruntent pas exclusivement les sentiers de la gloire, ou de la défaite.

Jean-Baptiste GANDON



Initialement situé boulevard de la Liberté, le Monument aux morts de 1870 ou Monument aux mobiles à Rennes a été inauguré le 12 août 1896, puis déplacé en 2007 devant la préfecture de région. L'œuvre est signée du sculpteur rennais et praticien d'Auguste Rodin Emmanuel Dolivet (1854-1910).

*Office national des anciens combattants et victimes de guerre.

Septième exposition du cycle *Bande dessinée et Histoire, 14-18 : l'arrière*, fait dialoguer la matière brute des archives avec le trait parfois déroutant du dessin. Les Archives départementales y trouvent quant à elles un moyen original d'élargir leur public.



LA MÉMOIRE QUI PLANCHE



Des planches de
Notre mère la guerre, © Kris.

Entre DB et BD, il s'agit de ne pas se tromper, quoique il n'est pas impossible qu'une division blindée montre le bout de son nez au détour de l'une des six expositions déjà programmées aux Archives départementales dans le cadre du cycle *Bande dessinée et Histoire*. Dans les planches d'*Airborne 44* par exemple, œuvre ultra réaliste du dessinateur belge Philippe Jardinot présentée en écho à l'expo-

sition Tony Vaccaro, ou de *Cézembre, Août 44 : Saint-Malo dans la bataille*, d'après la bande dessinée éponyme de Nicolas Malfin.

Entamée il y a quelques années, cette correspondance entre BD et Histoire devait permettre de rajeunir la clientèle « sépia » des Archives départementales. Mais aussi, en confrontant la matière brute des documents à l'univers artistique

de la bande dessinée, de poser un regard neuf sur le passé.

L'histoire par la bande

Outre *Airborne 44* et *Cézembre*, l'exposition *Paroles d'étoiles* invitait en 2011 à découvrir des témoignages d'enfants juifs cachés pendant la guerre. Les planches illustrées et scénarisées par Serge Le Tendre (*La Quête de l'oiseau du temps...*)

s'inspiraient du recueil de textes éponyme de Jean-Pierre Guéno et étaient éclairées par le fonds d'archives local. «Le sujet se passerait presque de commentaires», déclarait à l'époque le directeur des Archives Claude Jeay. «Nous nous sommes donc contentés de dresser la liste des interdictions faites aux Juifs en Ille-et-Vilaine.» Une liste très longue, et nourrissant de sombres desseins.

Septième et prochain rendez-vous, *14-18: l'arrière*, fait elle aussi des allers-retours entre passé et présent, Histoire et BD, front et arrière. Plusieurs auteurs sont mobilisés pour l'occasion: Kris, scénariste de *Notre*

mère la guerre; Delphine Priet-Mahéo pour *Gueule d'amour* et Stéphane Duval pour *Un projet autour du jeune poilu (14 ans) du Faouët*, Zidrou pour *Les Folies Bergère...* En écho à la situation géographique de Rennes, l'exposition guide le public loin des tranchées, pour s'attarder sur les bouleversements de la vie quotidienne à l'arrière. À en croire le succès des expositions déjà montrées, la mémoire à bulles est vraiment d'une grande capacité et la BD fait ici avancer le propos pédagogique de trois cases. Certes, les bandes sont souvent ici décimées par la guerre, mais l'Histoire par la BD multiplie

les chemins de traverse pour avoir envie de se rendre aux Archives départementales, du côté du quartier Beauregard. L'établissement fait quant à lui bouger les lignes, et ouvre une lucarne à ceux que la passion de l'Histoire aurait déserté.

Jean-Baptiste GANDON

INFO //

- **14-18: l'arrière, jusqu'au 26 septembre aux Archives départementales, à Rennes. Tél.: 02 99 02 40 00. Entrée libre. <http://archives.ille-et-vilaine.fr>**

LA MIÉMOIRE DANS L'APPLI

Augmenter la réalité, certes, mais la mémoire? À l'occasion du centenaire de la Grande Guerre, et de la venue à Rennes du Secrétaire d'État des Anciens Combattants Kader Arif, une application a été lancée, ouvrant aux visiteurs virtuels les portes du Panthéon rennais. Idéal pour rentrer dans les plis du souvenir.

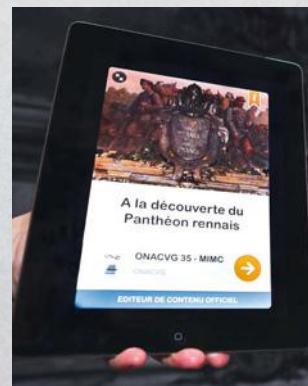
Cette visite nécessite le téléchargement de l'application Guidigo.

Drôle d'expression que celle de «réalité augmentée». Comment, en effet, rendre palpable mais toujours «tragique», les gaz asphyxiants, les trous d'obus et la vie des poilus englués dans la glaise des tranchées? À défaut d'augmenter la réalité de la guerre, une application numérique ajoute des barrettes numériques à notre mémoire en nous invitant *À la découverte du Panthéon rennais*. Un lieu méconnu, pourtant unique en France et tellement chargé d'histoire...

Pour mémoire, il fut décidé en 1918 d'ériger un tableau d'honneur en hommage aux 936 soldats rennais tombés pour la France. La réalisation du monument fut confiée à l'architecte Emmanuel Le Ray et au peintre Camille Godet. Lui-même rescapé de 14-18, ce dernier ne pouvait que rendre un vibrant hommage à ses camarades alliés. Longue de 26 mètres, une fresque en toile marouflée présente avec un grand souci du détail, chasseurs alpins, fantassins, tirailleurs sénégalais, sans oublier la tombe du poilu, située à l'Opéra de Rennes. Androïd ou Apple, l'application

imaginée par l'Onacvg* nous ouvre donc les portes de ce temple du souvenir. La visite est, bien sûr, moins solennelle, le marbre et le bronze moins imposants, et le traumatisme de cette épopée meurtrière moins palpable. Il n'empêche *À la découverte du Panthéon rennais* fait œuvre pédagogique au moment même où l'acuité des enjeux mémoire se fait plus forte. À défaut d'avoir la mémoire dans la peau, les visiteurs l'auront dans l'Appli.

Jean-Baptiste GANDON



©Julien Mignot.

*Office national des anciens combattants et victimes de guerre.

BIG BAND OF BROTHERS

C'est l'histoire d'une rencontre, au carrefour de la guerre. Au croisement du jazz. Au cœur d'une amitié franco-américaine. Hommage rendu par Chris Brubeck et Guillaume Saint-James à leurs pères, *Brothers in Arts* rejoue la guerre en hommage à la paix. Une création mondiale offerte comme présent au passé, par deux hommes devenus frères de son, de sens et de sang.

C'est une histoire si banale, mais si belle, jaillie telle une bulle de jazz, un jour de l'été 44. La bulle est restée en suspension pendant soixante-dix ans, épique épopée attendant d'être écrite. Elle éclate aujourd'hui en un feu d'artifice de notes, sous la forme d'une pièce musicale baptisée. Son nom : *Brothers in Arts*. Rattrapés par la marée des souvenirs, le pianiste américain Chris Brubeck et le saxophoniste français Guillaume Saint-James ont en effet décidé d'écrire l'histoire vécue par leurs pères Dave et Alain, à quelques kilomètres d'intervalle, sur les plages de Normandie. Le bouquet n'est donc pas final, et l'histoire ne fait que commencer. «J'ai rencontré Chris Brubeck en 2012 à Rennes sur le programme *Americana*, raconte Guillaume Saint-James. L'Orchestre symphonique de Bretagne cherchait un

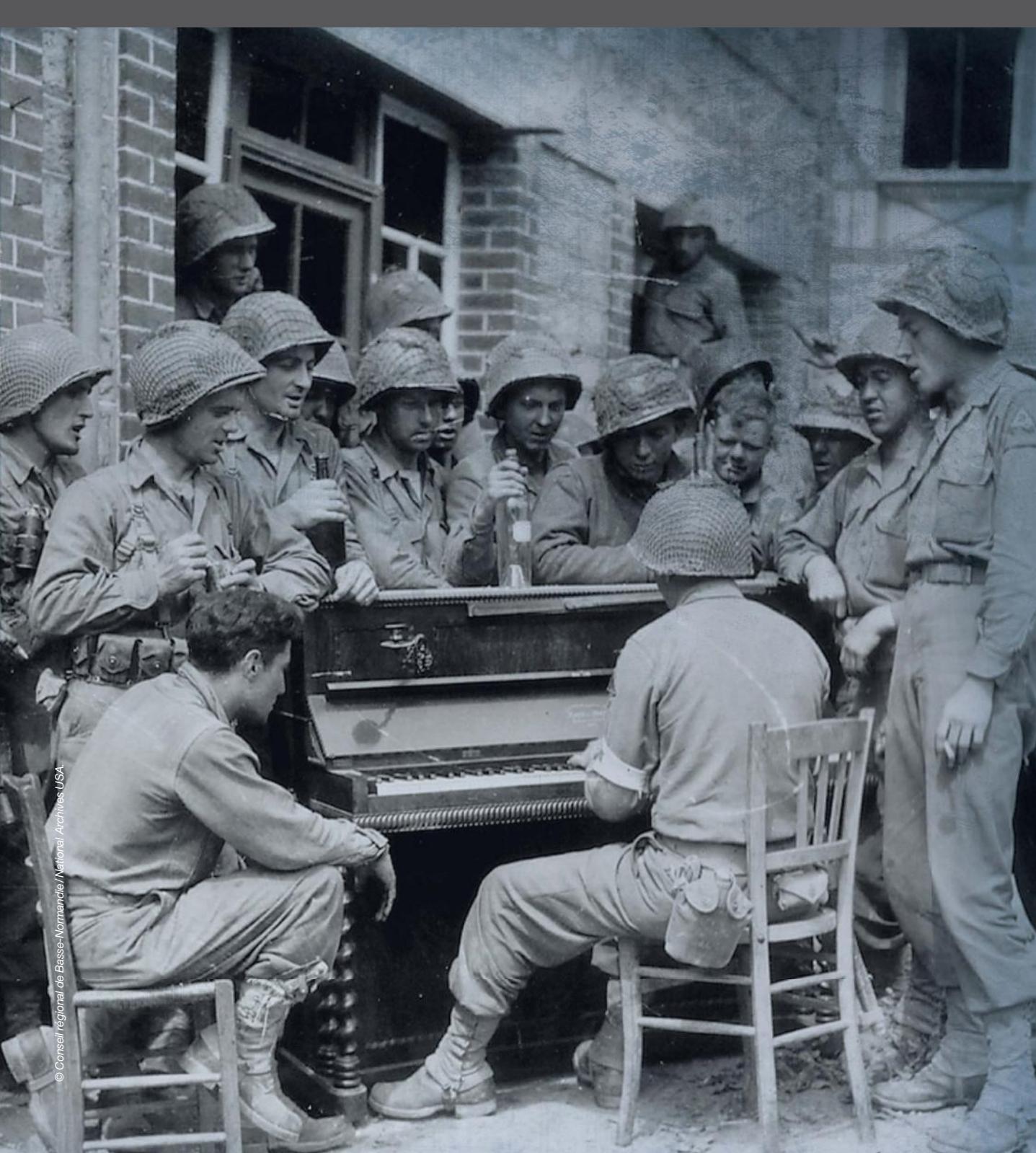
soliste pour jouer des œuvres de son père Dave Brubeck. Interpréter *Take five*, *Blue Rondo à la Turk...* Je ne me suis pas fait prier!» À l'issue d'une représentation scolaire au Diapason, un enfant demande aux deux musiciens pourquoi ils décidèrent un jour de jouer du jazz. La question qui tue, ou plutôt qui ressuscite : le projet *Brothers in Arts* était né...

Normandy days

«Dave Brubeck faisait partie de la division Patton. Il a été parachuté en 44 en Normandie. Quelque part, la musique lui a sauvé la vie. L'armée cherchait un pianiste, il s'est donc retrouvé à l'arrière avec son groupe, Wolf pack. Il y avait des concerts tous les soirs, c'est comme ça que Dave a construit sa

réputation», raconte Guillaume Saint-James. Petite histoire dans la grande, quelque 3500 pianos du modèle Victory seront acheminés sur les champs de bataille par l'armée américaine pour regonfler le moral des troupes. Des Steinway, une marque... allemande. Pour Dave Brubeck, la voie royale était ouverte et l'élève, de Darius Milhaud ne tardera pas à inventer ce jazz «classique» si singulier. Et le père de Guillaume Saint-James pendant ce temps-là?

«Le 7 juin 1944, mon père, Alain, encore adolescent, était opéré de l'appendicite, à la bougie, après avoir été transporté en urgence dans une brouette.» Son fils sourit: «Pour multiplier les chances de ne pas tout perdre, mes grands-parents avaient décidé de séparer leurs trois enfants. L'un irait à Paris, l'autre à Mondeville, et le



© Conseil régional de Basse-Normandie / National Archives USA.

Barenton, août 1944 : des GI's se détendent autour d'un piano, probablement récupéré dans une maison voisine.



De gauche à droite:
Chris Brubeck, Guillaume Saint-James et Didier l'thurarry.

dernier, mon père, à Bayeux. Être opéré un jour de débarquement dans la première ville libérée de France... Il faut quand même le faire !»

Sans la question innocente d'un enfant, Chris Brubeck et Guillaume Saint-James ne se seraient donc sans doute jamais trouvé ce destin commun... Leurs pères auraient pu se croiser sur les plages de Normandie ? Eux rembobineraient le film pour réécrire l'histoire et rejouer la scène de ce rendez-vous manqué. «Mon père est devenu médecin à Vire, et je me souviens qu'on y recevait des GI's, continue le saxophoniste. Pour lui, le jazz est la musique des alliés.» On apercevra Alain Saint-James après guerre jouant du trombone dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, les abris «anti-atonie» les plus efficaces. «Au départ, c'est Dave Brubeck qui devait jouer lui-même ses œuvres, lors de la soirée *Americana*. J'aurais payé pour ça, mais il était vraiment trop vieux.»

Pas d'eau dans le gaz entre le jazz et la java

«Cette histoire est banale et universelle, insiste Guillaume Saint-James. Elle trouve son écho dans le superbe discours prononcé par le Secrétaire d'État Kader Arif, l'an passé, lors des Assises de la mémoire. En substance, celui-ci disait : 'Nous ne sommes pas des héros, nous nous trouvons simplement là, au croisement des vies'.» Né sur les plages de Normandie, comme un rêve de château de sable en Espagne, *Brothers in Arts* a fait boule de neige. «Le projet a été labellisé 70^e anniversaire des combats de la Libération, c'est très important. Cela signifie aussi qu'au final, la musique, c'est avant tout de l'histoire.» Co-écrit par le pianiste américain et le saxophoniste français, *Brothers in Arts* est donc un projet mémo-riel. «Il a d'abord fallu qu'on écrive notre histoire, les événements de la guerre; il était aussi nécessaire que nos deux visions collent.» L'atmosphère de la partition oscille comme des vagues entre la violence des combats, les



Alain Saint-James
à Saint-Germain-des-Prés.

moments de recueillement, les hymnes et les valses: «La Seconde Guerre mondiale, c'est beaucoup de tristesse, mais aussi beaucoup de joie.»

Le *Brothers in arts* de Chris Brubeck est très américain, avec un cor prédominant; celui de Guillaume Saint-James est évidemment très français, avec comme diabolique instrument l'accordéon diatonique. Quand le boogie symbolise la musique de la libération outre-atlantique, la valse prend son temps côté frenchy. Sur scène, accordéon, tuba, piano et percussions seront accompagnés par l'infanterie de l'Orchestre sympho-

nique de Bretagne, soit une cinquantaine de personnes, brillantes comme autant d'étoiles sur la célèbre bannière. «Cette pièce est assez rétinienne, elle épouse une dizaine de mouvements. *The Wave of Tranquillity*, par exemple, est une évocation de mon père sur la plage. Puis vient la menace. En juin 1944, un enfant n'a rien à faire sur une plage!» Pas besoin d'images, les notes de musique suffisent à dessiner les payjazz de Normandie. «Nous avons joué *Brothers in Arts* en version quintet à l'ONU.» Quel autre meilleur lieu qu'une Organisation des Nations-Unies pour raconter l'histoire de destins croisés?

Quant à Claude Nougaro, il sourirait sûrement de ses dents blanches armstrongiennes en constatant qu'il n'y a pas d'eau dans le gaz entre le jazz et la java.

Jean-Baptiste GANDON

PROGRAMME ////////////////

Brothers in Arts symphonique, le 19 septembre, place de l'hôtel de ville.

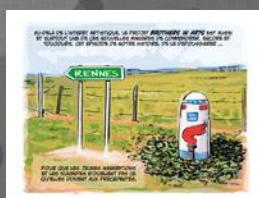
www.orchestre-de-bretagne.com



© US Army

REPÈRE ////////////////

À lire également sur le sujet: <http://metropole.rennes.fr/index.php?id=3941>



VALSE AVEC... LES SOUVENIRS

Docu-fiction ou film d'animation documenté, on sait depuis *Valse avec Bachir* que le cinéma d'animation et l'histoire font bon ménage. La société de production rennaise « Vivement Lundi ! » confirme. Le monde éducatif, quant à lui, apprécie.

Les amateurs se souviennent sans doute du *Jour de gloire*, et ont peut-être eu l'occasion de visionner *Son Indochine*. Sans oublier *L'affaire des vedettes de Cherbourg* ou celle des *Exocet*, *Malouine 82*. Qu'il s'agisse de films d'animation documentés ou de documentaires animés, « Vivement Lundi ! » est toujours sur le front de la mémoire. Mais avant de faire ses preuves, la pertinence de ce mode narratif devait convaincre son petit monde.

Féru d'histoire, Jean-François Le Corre

n'a pas attendu *Valse avec Bachir* pour se persuader des possibilités offertes par le cinéma d'animation. Mais le directeur de la société de production rennaise reconnaît que le chef-d'œuvre signé Ari Folman a fait valser les préjugés. « Le réalisateur a lui-même fait la guerre au Liban. Il aurait pu réaliser une enquête documentaire, son créneau, mais a opté pour le format animé, notamment afin d'élargir son public. » Poser un regard neuf sur l'Histoire, parfois intimiste et souvent moins mani-

chéen ; multiplier les chemins pour toucher la sensibilité des publics... Un propos parfaitement illustré par les deux courts métrages cités plus haut.

La prophétie des sauterelles

Émile, le protagoniste de *Son Indochine*, Jean-François Le Corre le connaît très bien, et pour cause : l'homme est un membre de sa famille. « Il s'est d'abord engagé pendant la guerre 1939-1945. Il avait



© Photos : Vivement Lundi !

17 ans, c'est donc son père qui a signé les papiers militaires en lui disant: 'Tu vas aller chercher ton frère en Allemagne', où ce dernier avait été enrôlé dans le STO. À la fin de la guerre, il croyait être en paix, mais son ordre d'engagement stipulait 'jusqu'à la fin des hostilités'...» Réalisé par Bruno Collet, ce court métrage de 2012 parle de l'impossibilité d'Émile d'en finir avec cette guerre coloniale, dont le souvenir se résume à une plaie béante, et cicatrisée au prix d'une amnésie totale: «Au départ, il voulait bien

raconter, mais il refusait que son témoignage laisse une trace. Autant il était fier d'avoir combattu le nazisme, autant il avait honte de cette guerre d'Indochine, qu'il n'a jamais comprise.» Là aussi, le récit documentaire aurait pu suffire, mais la forme du dessin animé a rencontré les desseins de «Vivement Lundi!». Qui aurait cru qu'une sauterelle ferait péter un plomb à un vétéran du Vietnam? C'est le point de départ de *Son Indochine*: un repas de famille; une sauterelle en porcelaine offerte par une petite-fille

à son grand-père...

Le présent innocent fera ressurgir le passé et les démons d'Émile, comme autant de mauvais souvenirs en retour de flamme. Sous la couleur du trait peut se lire la douleur d'un homme tiraillé entre une peur encore tenace et une colère inapaisable. Régulièrement présenté dans le monde scolaire, *Son Indochine* creuse les sillons d'une mémoire enfouie sous l'eau des rizières du Mékong, ou sur le long Chemin des Dames de 14-18, avec *Le Jour de gloire*.

La mémoire en salle d'animation

«En toile de fond, il y a cette idée qu'il y aurait les guerres nobles et les autres, pose Jean-François Le Corre. C'est toute l'idéologie de gauche, perceptible dans la dénonciation des guerres coloniales, et faisant du combattant du Vietminh ou du FLN un héros. D'accord, mais les soldats dans tout ça ? Au final, Émile pourrait être le combattant de toutes les guerres postérieures à 1945.» Il continue en parlant de cette réalité, rarement blanche ou noire, mais toujours grise et maculée de sang. De même, «Réaliser *Le Jour de gloire* tant qu'il y avait des poilus aurait été impossible. Cela aurait été perçu comme un sacrilège envers cette génération du sacrifice, avec un fort risque de censure morale.» Film de guerre sans une goutte de sang, *Son Indochine* nous rappelle que la guerre fut pour beau-

Les enfants de la valse

Quel écho ces films rencontrent-ils, notamment chez la jeune génération, qu'on devine plus sensible au format du film d'animation ? «Le monde périscolaire s'en est emparé», sourit Jean-François Le Corre, et *Son Indochine* a notamment été sélectionné dans la catégorie scolaire du festival de Clermont-Ferrand. «Le jeu vidéo, la bande dessinée ou le dessin animé, certaines générations vivent avec ça, il faut s'en servir.» Quant aux réactions du public adulte, l'anecdote qui suit se passe de commentaires : «Je me souviens de la première de *Son Indochine* lors du Festival de Douarnenez. Ce court métrage était projeté en même temps que *Mille jours à Saïgon*. L'auteur de ce documentaire y marche sur les pas de son père, responsable de la propagande française au Vietnam, et donc clairement du côté des méchants. Il y a d'abord eu le témoignage d'un

à essayer de comprendre. Puis elle s'est effondrée en larmes.»

L'Or rouge

«Peu de gens le savent, mais pas moins de 50 000 soldats français ont été engagés sur le front en Afghanistan. L'impact de cette guerre dans les rangs de l'armée française fut tout simplement incroyable. Les nouveaux anciens combattants sont là.» Passionné d'histoire et de cinéma, Jean-François Le Corre est donc conscient que le dessin animé colle parfaitement à tous ces destins animés. «Imaginez une projection du film *Nuit et brouillard*, dans les années 1960 dans un cinéma de Quimper. Imaginez la salle qui se lève et se met à chanter *Le chant des partisans*. Ici, nous parlons de vécu, de transmission à chaud.»

Parmi les nombreux projets en cours chez «Vivement Lundi !», la mémoire planche notamment sur *L'Or rouge*, récit de la première collecte de sang à grande échelle de l'histoire de la transfusion. «C'est une chose méconnue, mais plus de 50 000 litres de sang ont été collecté en prévision du Débarquement en Normandie.» Une époque où le sang blanc et le sang noir ne se mélangeaient pas... Autre documentaire animé réalisé par Hubert Béasse : *Rennes 44-47* nous explique comment Rennes fut une ville symbole de la course au pouvoir engagée par le général de Gaulle contre le parti communiste. «Il y a prononcé son premier discours politique, violemment anti-communiste. Les résistants y étaient quasiment comparés à des ennemis.» En attendant leur sortie, les jeunes générations d'écoliers peuvent se réjouir et s'exclamer «Vivement Lundi !». Et oui, tout change !

www.vivement-lundi.com

Jean-Baptiste GANDON



© D.R.

coup de jeunes soldats le premier grand voyage au loin. Un rite initiatique, aussi. L'anecdote des sauterelles est relative à une citation de Ho Chi Minh, qui déclara en substance : «Nous sommes de minuscules sauterelles, mais nous sommes tellement nombreuses que nous aurons raison de l'éléphant impérialiste.» La prophétie s'est réalisée un jour de 1954, quand les rêves impériaux de la France tombèrent au fond de la cuvette de Diên Biên Phu...

homme avouant sa circonspection initiale, avant de réaliser la relativité de toute chose. Et puis, il y a cette dame qui m'a avoué qu'elle était psychologue et qu'elle comptait nombre de patients victimes du secret de famille, en précisant que ceux liés à des formes de collaboration était les pires à gérer. Enfin, une autre dame d'une cinquantaine d'années est venue me remercier. Elle m'a dit que c'était l'histoire de son père, et qu'elle avait passé sa vie

UN GRAND MONUMENT DE SOLITUDE

Photos: © Richard Volante.

Il est passé devant un nombre incalculable de fois, en voiture, avant d'appuyer sur la pédale de frein. Devant quoi? «Le monument aux morts de Pléneuf-Val-André. Je me suis rendu compte qu'il est tellement présent qu'on ne le voit plus. Ces monuments sont noyés dans le mobilier urbain.» Sculpteur de formation, Bruno Collet a bien sûr toujours eu un œil sur ces bronzes, et toutes ces œuvres taillées dans le granit. «J'ai eu envie de raconter l'histoire de ces stèles, la raison de leur présence, à travers les souvenirs d'un poilu, qui serait en quelque sorte le Soldat inconnu.» Réalisé en pâte à modeler, *Le Jour de gloire* nous dévoile une vision très onirique de la guerre. «J'ai cherché ce qui symbolisait le



mieux ce conflit, et j'ai pensé à la boue». L'homme de boue finira à genoux, les bras déployés vers le ciel; c'est la pluie qui, en le lavant des affronts de la guerre, découvrira le corps immobile de ce... monument aux morts. «Après la guerre, les maires pouvaient choisir leur monument dans un catalogue, en fonction de leurs moyens. Debout ou couché; en bronze ou en granit; devant l'hôtel de ville pour les maires de gauche ou devant l'église pour celles de droite...» Incollable sur les monuments, Bruno Collet

n'a pas trouvé le modèle du *Jour de gloire*. Il l'a donc inventé. «Je voulais raconter une histoire sans héros, que tous soient identiques.» À la fin de ce film de quelques minutes nous parlons d'une guerre sans fin, les noms français se mélangent aux patronymes d'ailleurs. Une déclaration universelle, «pour en finir avec la culpabilisation» et rendre à ces œuvres d'art la mémoire qui leur appartient.

www.vivement-lundi.com

Jean-Baptiste GANDON



Réalisé par
Erwan Le Guillermic
et David Morvan,
Éclats d'une libération
documente la libération
de la Bretagne en six étapes,
d'avril 1944 à mai 1945.
Ou comment des témoins,
des lieux, des objets trans-
cendent l'anodin et lui con-
fèrent une portée universelle.

LAND OF FREEDOM

Àl'origine du film, des histoires de famille. Celle du père d'Erwan Le Guillermic juché à 6 ans sur le balcon de l'hôtel de ville de Rennes pour l'arrivée des Américains, le 4 août 1944. Celle de Marcel Le Guillermic, jeune résistant costarmoricain de 20 ans, raflé par les Allemands en avril de la même année et fusillé à la Maltière à Saint-Jacques-de-la-Lande le 23 juin. Le retour dans la maison natale de son aïeul constitue la première des six stations de ce pèlerinage mémoriel de la libération en Bretagne. «La maison était habitée par sa sœur. Rien n'avait changé dans la chambre de Marcel», raconte Erwan Le Guillermic. Une arrière-petite-nièce se souvient des vacances passées là-bas et de n'être jamais rentrée dans la pièce. «Ces histoires sont douloureuses. C'est un choix délibéré de ma part, afin de changer une image souvent associée au chewing-gum et à la liesse populaire.»

Six stigmates

Les séquences se sont imposées au fil de ses recherches. «Soit parce que le lieu est chargé d'une histoire très forte et pourtant méconnue, soit suite à la rencontre d'un témoin dont le récit personnel m'a profondément touché», confie le réalisateur. C'est le cas de Jean Chasles, témoin clé de la bataille de Maison Blanche, deuxième étape du périple. À quatre kilomètres au nord de Rennes, les Américains sont bloqués trois jours par l'artillerie allemande, implantée dans la ferme de M. Chasles. Un blocus qui sera fatal à des centaines de prisonniers de Rennes, déportés dans deux trains (le convoi de Langeais) quelques heures avant la célébration des Alliés à la mairie. Ce troisième hommage se déroule dans le quartier de La Courrouze, y subsiste un bout de quai d'où les détenus ont embarqué. «Pendant soixante-dix ans, il est resté à l'abandon, peu de gens savaient...» Erwan Le Guillermic a retrouvé un rescapé de Dinan et une américaine sur les traces de son oncle, survivant également, mais décédé depuis.

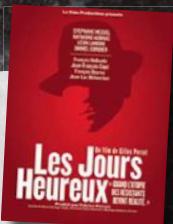
Les Allemands capitulent près de Lorient

Les deux haltes suivantes concernent Brest. D'abord à Saint-Michel-en-Grève, sur la côte nord. «Seule plage de Débarquement allié en Bretagne. Pour livrer du matériel aux troupes brestoises, et pour évacuer les blessés.» Puis le drame de l'abri Sadi-Carnot à Brest, où explose un dépôt de munitions. «373 civils et environ 500 soldats allemands tués. Des brestois décidèrent de faire fondre les bijoux des morts pour fabriquer un calice en or qui sert encore aujourd'hui à l'église.» Ultime arrêt: un champ à Caudan, à côté de Lorient, théâtre de la capitulation des troupes allemandes le 10 mai 1945. «J'ai parlé à un témoin de la reddition. Le champ appartient toujours à la même famille, mais rien n'indique que s'est clôt ici la Seconde Guerre mondiale en Europe. Que deviendra la mémoire dans un espace constructible ces prochaines années?»

Éric PRÉVERT



18 semaines consécutives à l'affiche du cinéma Arvor! *Les Jours heureux*, documentaire de Gilles Perret consacré à la création du programme du Conseil national de la Résistance, a rencontré à Rennes un incroyable succès.



SUCCESS HISTORY

Au départ, le film ne devait faire l'objet que d'une projection-débat un dimanche soir au Ciné-TNB. «Un enterrement de première classe!», a protesté un collectif militant (CGT, FSU, Solidaires, Attac, Action Culture Entreprise...). Jacques FréTEL, exploitant des deux cinémas, l'a finalement programmé à l'Arvor. Entre novembre 2013 et mars 2014, près de 4200 spectateurs (10% des entrées France) ont apprécié cette analyse historique d'un événement qui nous concerne encore quotidiennement.

Le 27 mai 1943, à Paris, se tient la première réunion du Conseil national de la Résistance (CNR). Seize hommes issus de tous les partis politiques, syndicats et mouvements de résistance. Le 15 mars 1944, chacun signe un programme, intitulé *Les Jours heureux*, destiné à être appliqué dès la Libération. Instauration de la sécurité sociale, des retraites par répartition, des comités d'entreprise, des nationalisations, rétablissement du suffrage universel, de la liberté de la presse..., ce programme pose les bases du système social fran-

çais dans lequel nous vivons toujours aujourd'hui, même s'il subit des coups de boutoir de toute part. Gilles Perret retrace son élaboration avec des acteurs de l'époque, qu'il met en perspective avec les réflexions des politiques contemporains (Bayrou, Copé, Mélenchon...). «Je suis au pouvoir pour pouvoir», dit François Hollande.

Petit choc de civilisations

D'un côté, des résistants qui, au péril de leur vie, imaginent un nouveau modèle de société, de l'autre, des dirigeants soumis à la pression financière et aux logiques comptables. Une utopie façonnée en pleine période troublée et dangereuse face à l'apathie de gouvernants évoluant dans un contexte certes pacifique, mais ô combien tourmenté et conflictuel. Ces frottements, la soif de résistance et d'indignation de citoyens expliquent l'engouement pour le film, en particulier à Rennes. Outre les entrées payantes, des milliers de participants ont suivi la cinquantaine de débats post-séances.

Chaque soir, une centaine de personnes se réunissaient pour s'exprimer sur le film et réfléchir à ses prolongements actuels. Les réactions du public constituèrent des antidotes à la résignation et au climat délétère ambiant. Florilège: «Les hommes du CNR ne se demandent jamais s'ils ont les moyens de faire, ils font». «Ils se sont tendu la main au-delà de leurs antagonismes politiques», «Il faut instaurer de nouveaux rapports de force». «Les marques poussent les gens à ne plus penser mais à dé-penser», etc.

Ces échanges et propositions sont synthétisés afin d'imaginer une nouvelle mouture du CNR. Qui pourrait se concrétiser les 31 mai et 1^{er} juin 2014 au rassemblement annuel *Paroles de Résistance* sur le plateau des Glières, où le collectif a été invité pour présenter «l'étonnante aventure rennaise» des *Jours heureux*.

Éric PRÉVERT

Enseignant-chercheur en études cinématographiques à l'Université Rennes 2, Laurent Le Forestier défriche l'Histoire par la bande. Alors, le film de guerre nous raconte-t-il l'Histoire ou des histoires ?



LA GUERRE DES TOILES

QUE PENSEZ-VOUS
des films de guerre ?

NOUS avons adressé le questionnaire, ci-dessous reproduit, à plusieurs centaines de Parisiens : personnalités connues ou simplement à des membres d'une profession libérale, à des commerçants, des industriels, des ouvriers, etc.



Comment mesurer l'impact du cinéma sur la mémoire de la guerre ?

À mon avis, il est important de distinguer la mémoire et la connaissance de la guerre. Si nous prenons l'exemple des collèges, la place qu'y occupe le cinéma est essentielle, mais aussi problématique. Essentielle, d'abord, parce que le 7^e art peut servir à pallier les manques occasionnés par un enseignement de plus en plus fragmenté et de moins en moins enclin aux grandes synthèses. À ce titre, la projection de films comme *Stalingrad*, de J.J Anneau, pour mieux appréhender l'importance de cette bataille cruciale, ou *Il faut sauver le soldat Ryan*, de S. Spielberg, pour avoir une vision globale du Débarquement, peut se révéler très utile. Mais la place du cinéma devient problématique dans la mesure où la plupart des films posent question du point de vue de la vérité historique. Or, l'objet cinématographique, et de plus en plus les jeux vidéo, exercent une réelle fascination sur les gens...

Peut-on parler d'un cinéma de guerre américain et français, aux contenus idéologiques et culturels spécifiques ?

Curieusement, les films de guerre américains restés dans la mémoire du cinéma ne sont justement pas des films américains au sens strict: *Au-delà de la gloire* (*The Big Red One*, 1980) de Samuel Fuller, et *Croix de fer* (*Cross of Iron*, 1977) de Sam Peckinpah, sont l'œuvre de deux réalisateurs états-uniens, mais ils n'ont pas été produits par des Américains; ils sont par ailleurs très contrastés sur le plan idéologique. La catégorie «cinéma

« Rescapée d'Auschwitz, résistante polonaise, Wanda Jakubowska réalise peu après sa libération un film, tourné dans le camp, qui retrace la vie des femmes déportées. Sa vision, caricaturale et irréaliste à la fois, reflète l'idéologie communiste d'après guerre. »

Une critique du film, *La Dernière Étape*, lue sur le site internet du magazine Première.

de guerre américain» se fissure donc déjà. Par contre, nous ne pouvons nier que les cinémas de guerre américain et français «dominants» sont séparés par des différences bien réelles: là où le premier développe une approche universaliste, le second est beaucoup plus locliste. Il est frappant de constater que des réactions très vives ont eu lieu en France dès l'arrivée des productions américaines, en 1946. On a tout de suite reproché à ces dernières de vouloir écrire une histoire totale de la guerre et de se saisir de l'histoire d'un autre pays. Bien sûr, l'universalisme américain est porteur d'une certaine idéologie. Cela explique qu'un film comme *Casablanca* de Michael Curtiz avec sa vision particulière de la Résistance et de la Collaboration, soit arrivé si tardivement sur les écrans français.

Technologie, censure, accords Blum-Byrnes... Où en est le cinéma au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ?

Jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et dans tous les pays d'Europe, excepté en Grande-Bretagne

et en Suisse, le cinéma américain est totalement absent des écrans. Son arrivée se fera par le biais de négociations bipartites. En France, nous parlons de l'accord Blum-Byrnes qui consacra l'exception culturelle; un principe encore en vigueur aujourd'hui. À la suite de sa signature, seuls les exploitants de salles françaises étaient satisfaits, contrairement aux autres branches de la profession. L'accord Blum-Byrnes a affaibli le cinéma français économiquement alors que ce dernier était un peu seul au monde jusque-là. Le cinéma français d'après guerre, et donc dans un pays exsangue, ce sont des studios vétustes, un matériel obsolète. Faute de brevet et de système d'enregistrement, il est alors impossible de se procurer des pellicules couleurs chez nous à cette époque-là !

Vous pouvez... développer ?

Par exemple, *Jour de fête* de Jacques Tati devait être tourné en couleurs, mais le système Thompson color utilisé n'a pas fonctionné;



© D.R.

et si le film *Le Mariage de Ramuntcho*, de Max de Vaukorbeil, a pu être réalisé en couleurs en 1947, c'est grâce aux saisies de guerre faites chez les Allemands. En résumé, la situation catastrophique de la France en 1945 explique les débats très violents quant à l'omniprésence américaine sur les écrans français. En fait les films de guerre ont cristallisé l'opposition entre la France et les États-Unis.

Pourquoi est-il si difficile de définir les contours d'un cinéma de guerre français ou européen ?

Nous revenons ici à l'approche localiste mentionnée auparavant. La volonté de faire des films de guerre est liée au vécu du pays. Or, l'après guerre français fut très complexe au plan idéologique et politique. Les productions cinématographiques reflètent naturellement ces tensions. Prenons l'exemple de *La Dernière Étape*. Ce long métrage fut réalisé dès 1948 par la polonaise survivante de Birkenau, Wanda Jakubowska. C'est tout simplement le premier film sur les camps de concentration, tourné avec des rescapés, dans les vrais lieux. Son caractère hyper réaliste a frappé les spectateurs à sa sortie. Pourtant, il fut très vite rejeté à cause de son origine: la Pologne est alors communiste. Par contre, le fait que le seul Juste représenté dans *La Liste de Schindler* soit un chef d'entreprise ne semble pas avoir posé le même cas de conscience aux Occidentaux, mais c'est une autre question.

Accords de Munich, résistance, occupation, collaboration... Faire l'histoire de la France de Vichy au cinéma relève donc de la mission impossible ?

Le cinéma français a occulté le caractère complexe et peu reluisant de l'Occupation. Ce phénomène est lié à l'idéologie gaullienne et au mythe de la France résistante qui s'est mis en place très rapidement au lendemain de la guerre.

Pouvez-vous donner un exemple ?

L'un de mes films préférés est *Vivre libre* de Jean Renoir (1943) dans sa période américaine. Le premier plan nous donne immédiatement une indication de la stratégie adoptée par Jean Renoir: nous sommes «Somewhere in Europe». L'enjeu est de montrer la mise en marche du processus de collaboration. Les personnages principaux sont un officier allemand, le patron d'une grande entreprise (collaborateur), un ouvrier (résistant) et deux instituteurs (l'un résiste par les mots, l'autre est couard et attentiste). Dans ce long métrage, la collaboration est montrée comme la conséquence directe d'un système économique et pas forcément idéologique. Jean Renoir ne parle de la France à aucun moment et je dois dire que sa tactique fut très efficace. Pour la production de films français sur la collaboration comme *Lacombe Lucien*, de Louis Malle (1974), par exemple, il faudra attendre des documentaires comme *Le Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophüls (1971).

N'est-il pas dangereux de mettre le couvercle et de faire semblant d'oublier ?

Si, bien sûr. Cela explique notamment qu'il existe toujours en France une fascination assez trouble pour les intellectuels français engagés dans l'ultra-collaboration: *Les Cahiers*, de Robert Brasillach, par exemple, ont été ressortis. De même, on réédite les critiques cinématographiques de Lucien Rebatet, non sans les avoir expurgées de leur vocabulaire choquant. Remettre le couvercle peut avoir l'effet d'une cocotte-minute, et cela s'est notamment ressenti dans les récents événements sociétaux.



Les collaborateurs ont été réintégrés dans le camp social: la messe était dite, il fallait passer à autre chose. C'est un petit paradoxe, mais, pour le coup, l'universalisme américain a permis de traiter de toutes ces questions avec une formidable acuité.



par la spatialisation du son, l'usage de la caméra tremblée, la présence de grain sur la pellicule... La technologie augmente les effets du réel, c'est pourquoi il faut rester très prudent face à l'objet cinéma. Plus on va vers là, plus on perd en réalité: par exemple, *Il faut sauver le soldat Ryan* est sorti juste après un documentaire de Jean-Louis Comolli. Celui-ci y filme Samuel Fuller seul sur les plages du Débarquement. Le témoignage de ce dernier est criant d'authenticité, alors que l'économie de moyens utilisés est aux antipodes du film de Steven Spielberg. Le caractère de vraisemblance du cinéma est très dangereux, il s'agit donc d'un vecteur de connaissances à manipuler avec précaution!

Si nous parlons de la guerre d'Algérie, les velléités cinématographiques des auteurs se sont heurtées et se heurtent toujours à une censure très forte. Il suffit de songer qu'en France, la plupart des films sont subventionnés par l'État pour comprendre leurs difficultés.

Propos recueillis par Jean-Baptiste GANDON

- **Rendez-vous place du Parlement : un spectacle d'images monumentales projetées sur la façade du Parlement de Bretagne, invite à un voyage de 20 minutes dans l'histoire de la métropole rennaise.**
Rendez-vous tous les soirs à 22 h 30 pendant l'été.

Rennes avait beau se trouver loin du front de 1914-1918 et du fracas des armes, c'est dans la capitale de la Bretagne que fut émise pour la première fois l'idée d'un monument dédié à un soldat non identifié, en souvenir des morts pour la France. Voici l'histoire, parfois méconnue, de la tombe du Soldat inconnu.

ANONYMIE NATIONALE

En matière mémorielle comme dans d'autres domaines, les initiatives de la Ville de Rennes ont parfois valeur d'exemple: son Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation est unique; tout comme le Panthéon rennais est le seul en France, hormis le célèbre monument parisien, par ailleurs réservé aux personnalités politiques et civiles; de même, si le Soldat inconnu repose désormais en paix



Nathalie APPÉRÉ et Jean-Yves LE DRIAN, ministre de la Défense, le 4 juin dernier sous l'Arc de triomphe.

© Arnaud Terrier/Ville de Paris

sous l'Arc de triomphe de la capitale française, c'est bien à Rennes que l'idée fut émise pour la première fois, un jour de 1916.

Nous sommes le 20 novembre, dans un cimetière de la ville: François Simon, le président de la section locale du Souvenir français, évoque pour la première fois la nécessaire ouverture du Panthéon (parisien, ndlr) à l'un des combattants ignorés morts bravement. Créée en 1887, l'association de François Simon

est née pour entretenir le souvenir des morts de la guerre franco-prussienne de 1870, mais le Soldat inconnu sera choisi parmi les poilus

triomphe. Mais l'histoire reste, et restera, belle. Car si rien n'est dû au hasard, tout sera organisé avec une précision scientifique, afin que

même c'est le hasard qui maintiendra en vie le souvenir éternel des soldats tombés pour la France. Le Soldat inconnu vient-il de Flandre,



© DR

Rennes. Les tombes des soldats morts pour la patrie. Cimetière de l'Est.

de 1914-1918; de même, il n'entre pas au Panthéon, mais reposera sous l'Arc de triomphe, éclairé par la flamme du souvenir éternel. Peu importe finalement, car cet anonyme national finira par prendre une valeur symbolique universelle.

La science du hasard

Le processus ayant mené au choix du Soldat inconnu, est magnifiquement raconté dans le film *La Vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier. La puissance symbolique de ce long parcours du combattant anonyme n'y a d'égale que l'ampleur des ravages de 1914-1918. Certes, le Soldat inconnu sera otage des enjeux partisans: la Chambre des députés adopte le principe d'inhumer «un déshérité de la mort» le 12 septembre 1919, mais le gouvernement nourrit d'autres projets, dont celui de transférer le cœur de Gambetta, trait d'union entre la défaite de 1870 et la victoire de 1918, au Panthéon. Certes, le fossé paraît profond entre des soldats blessés et traumatisés, et un pouvoir pressé de célébrer le

le choix du Soldat inconnu doive tout au hasard: d'abord désigner huit soldats ayant servi sous l'uniforme français, exhumés dans les huit régions où firent rage les combats les plus meurtriers. Puis acheminer leurs dépouilles dans des cercueils en chêne, jusqu'à la citadelle de Verdun, dans une casemate où ils changeront plusieurs fois de place. Missionner enfin, par la voix du ministre André Maginot, un jeune soldat chargé de désigner le Soldat inconnu en déposant un bouquet d'œillets blancs et rouges sur son cercueil.

Ce sera Auguste Thin, engagé volontaire de la classe 1919, fils d'un combattant disparu pendant la guerre et pupille de la nation. Il écrit: «Il me vient une pensée simple. J'appartiens au 6^e corps. En additionnant les chiffres de mon régiment, le 132, c'est également le chiffre 6 que je retiens. Ma décision est prise: ce sera le 6^e cercueil que je rencontrerai». L'écho est étrange: de même que la mort choisit ses victimes au hasard sur les champs de bataille, de

d'Artois, de Somme, de Verdun ou de Lorraine? Nous n'en saurons jamais rien, mais nous savons que l'idée a pris vie à Rennes, dans un cimetière. Pour rappel, le cercueil fera une entrée solennelle sous l'Arc de triomphe le 11 novembre 1920, avant sa mise en terre deux mois plus tard. Une flamme viendra l'éclairer chaque jour à partir du 11 novembre 1923, imaginée par l'architecte Henri Favier en souvenir des feux follets de son enfance. Le rituel n'a connu aucune interruption depuis quatre-vingt-dix ans, y compris sous l'occupation allemande, qui ne tolérera que cette seule et unique célébration nationale sous son joug: chaque jour de l'année, à 18h30, est ravivée la flamme, en hommage posthume aux victimes du feu et de la folie des hommes. Mais une belle histoire est souvent plus forte que les mauvais souvenirs.

Jean-Baptiste GANDON

AVANT D'ÊTRE EN PAIX, RENNES FUT OCCUPÉE

DE L'OCCUPATION À LA PAIX ET DE LA DÉFAITE À LA GRANDE FÊTE DE LA LIBÉRATION, RENNES COMME BEAUCOUP D'AUTRES VILLES, N'A PAS ÉCHAPPÉ À LA GUERRE. MAIS LA CAPITALE DE LA BRETAGNE A ÉGALEMENT EU SA PROPRE HISTOIRE. REVUE DE DÉTAIL EN DOUZE POINTS, THÉMATIQUES OU CHRONOLOGIQUES, AUTANT DE CLÉS POUR RENTRER DANS UNE CAPITALE DE BRETAGNE.



© D.R.

MORNE PLAINE

RENNES CONNAÎTRA SON
BOMBARDEMENT LE PLUS MEURTRIER
LE 17 JUIN 1940, JOUR DE LA
CAPITULATION FRANÇAISE.

Pour qui sonne le glas... Pour paraphraser le GI Ernest Hemingway, à Rennes, les cloches de la défaite joueront la mélodie des bombes dès le 17 juin 1940. Ce jour-là, le maréchal Pétain appelle en effet à cesser le combat et demande l'armistice, ouvrant la voie à l'occupation allemande, puis à la collaboration.

Ce jour-là aussi, les Rennais entrent en guerre de façon aussi brutale que tragique. C'est la plaine de Baud qui est visée par les «crayons volants» (*Fliegender Bleistift*) ennemis et quatre trains sont touchés: un de munitions, un de réfugiés, un de soldats français rapatriés du nord et enfin un de soldats britanniques.

Bilan du carnage: 2000 morts. Dès le lendemain, la capitale de la Bretagne est une ville occupée et de Gaulle lance son célèbre appel. Voici un extrait du témoignage du sergent François Limeul, membre de la 5^e compagnie du 42^e régiment régional de la défense passive et secouriste sur tous les bombardements de Rennes: «Une formidable

explosion, dont les effets se firent sentir à plusieurs kilomètres, secoua la ville. Je me rendis immédiatement, conformément aux ordres, vers la plaine Saint-Hélier. Les destructions et les incendies augmentaient à mesure que nous approchions du sinistre. Mais je n'osais entrer dans la fournaise, des wagons de munitions explosant sans arrêt et qui semblaient interdire tout secours aux blessés... À ma grande stupéfaction, j'ai vu le lieutenant Lebastard, des sapeurs-pompiers, sortant des flammes et portant seul un blessé... Une centaine de femmes, d'enfants et de soldats ont dû la vie au lieutenant Lebastard.»

FUSILLÉ POUR UN CÂBLE

**FUSILLÉ LE 17 SEPTEMBRE 1940 À LA MALTIERE
(SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE), MARCEL BROSSIER
SERA LE PREMIER RÉSISTANT EXÉCUTÉ EN BRETAGNE
POUR ACTE DE SABOTAGE.**

Marcel Brossier voit le jour à Sainte-Gauburge, dans l'Orne, le 3 mars 1909. Il ne naît pas breton, mais deviendra pourtant le symbole de la région, particulièrement actif en matière de résistance : la présence de bases sous-marines et de camps militaires, de terrains d'aviation ou de nœuds ferroviaires a provoqué une forte présence de l'occupant et en retour une mobilisation active des réseaux partisans. Marcel Brossier est mécanicien à Rennes quand la guerre éclate.

En réaction à la présence allemande, il coupe un câble de transmission de l'armée nazie en juillet 1940. Arrêté, il est condamné à mort le 12 septembre.

Le conseil de guerre de la *Feldkommandantur* veut faire un exemple : des affiches sont placardées dans toute la ville et sont reproduites dans toutes les

BROSSIER, geb. am 3.3.1909 in St. sischer Staatsangehöriger, am 12. September 1940 wegen Wehrmittelbeschädigung (Durchschneiden eines Nachrichtenkabels) zum Tode verurteilt worden. Das Urteil wurde heute vormittag 10 Uhr vollstreckt.

Rennes, den 17. September 1940.

DER FELDKOMMANDANT.

PROCLAMATION

Par jugement du Conseil de guerre de la Feldkommandantur (Ille-et-Vilaine) le mécanicien Marcel BROSSIER, né le 3 Mars 1909 à Ste-Gauburge, célibataire, citoyen Français demeurant à RENNES, 33, rue Duhamel, a été condamné à mort le 12 Septembre 1940, pour avoir endommagé des objets militaires (sectionnement d'un câble téléphonique).

Le jugement a été mis à exécution ce matin à 10 heures.

Rennes, le 17 Septembre 1940.

LE FELDKOMMANDANT.

éditions du quotidien *Ouest-Éclair* (actuel *Ouest-France*). Fusillé à la Maltière le 17 septembre 1940, le mécano sera le premier d'une longue liste noire.

DANS L'OMBRE DE CHÂTEAUBRIANT

**25 RÉSISTANTS FURENT PASSÉS PAR LES ARMES LE 30 DÉCEMBRE 1942.
L'UNE DES PAGES LES PLUS NOIRES D'ILLE-ET-VILAINE, ÉCRITE AVEC LE SANG DES PARTISANS.**

Après les vingt-sept fusillés de Châteaubriant le 22 octobre 1941, l'exécution de 25 résistants d'Ille-et-Vilaine sur le terrain militaire de la Maltière constitue l'une des plus grosses cicatrices de la mémoire du département. Un triste fait d'hiver survenu le 30 décembre 1942, après un simulacre de procès organisé par la Gestapo. Les accusés sont inculpés



© Dominique Levesque

pour avoir perpétré des attentats, lesquels, précisons-le, n'ont causé aucune victime. Ils seront exécutés par groupes de trois la veille de la nouvelle année.

À NOTER //

Hommage aux fusillés de la Maltière, mardi 30 décembre.

INDIGÈNES



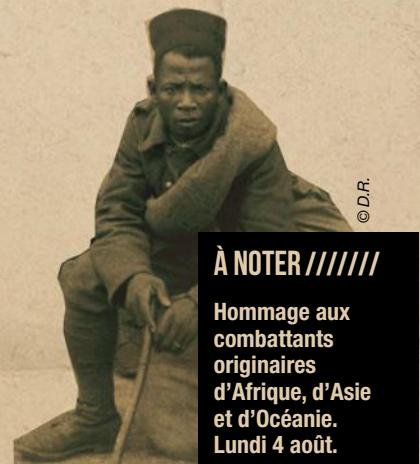
© D.R.

PLUS DE 10 000 PRISONNIERS COLONIAUX FURENT EMPRISONNÉS À RENNES, DANS LES FRONTSTALAGS, PAR L'OCCUPANT ALLEMAND.

La mémoire, même officielle, est souvent sélective et celle concernant les prisonniers coloniaux n'échappe pas à la règle. Maillon important du dispositif des Frontstalags allemands, Rennes a accueilli environ 12 000 prisonniers indigènes. Souvent envoyés sur le front en première ligne, ces derniers constitueront logiquement les premiers bataillons de prisonniers de guerre.

Considérés comme une menace sanitaire incompatible avec le grand projet de race aryenne nourri par le Reich, ils furent expédiés loin de l'Allemagne. Loin des yeux, loin du bunker du Führer... Dirigés par le *Kriegsgefangenen-Bezirk IX* de Rennes, les Frontstalag 133 et 127 se répartissaient ainsi entre plusieurs casernes ou camps de la ville : le camp du Parc des sports de la route de Lorient, le camp de la Marne sur la route de Redon, d'une capacité de 1 700 prisonniers qui servit après guerre à interner des prisonniers allemands, le camp de Guines (boulevard de Guines), le camp Marguerite en bordure de la caserne éponyme (une quinzaine de baraqués pour une capacité de 2 000 prisonniers, annexe de la prison Jacques-Cartier), le Lazaret (à l'école primaire supérieure). Et si la mémoire est sélective, le sens du devoir des autorités françaises aussi. Ainsi de cette scène cocasse de prisonniers coloniaux, fraîchement libérés, défilant devant

l'hôtel de ville. Non pas une marche du triomphe ou une parade de la victoire mais bien un mouvement revendicatif : avant de repartir chez eux, ces soldats veulent en effet percevoir leur solde, versé de manière incomplète ou parcimonieuse. Ironie de l'histoire : trois cents tirailleurs sénégalais refusant d'embarquer sur le Circassia finiront derrière les barbelés, gardés par les gendarmes et les FFI.



© D.R.

À NOTER //
**Hommage aux
combattants
originaires
d'Afrique, d'Asie
et d'Océanie.
Lundi 4 août.**

LE COLOMBIER DE LA PAIX ?

LE 30 JUIN 1944, 32 RÉSISTANTS SONT PASSÉS PAR LES ARMES PRÈS DE LA CASERNE DU COLOMBIER. UN MÉMORIAL IMMORTALISE LEUR SOUVENIR PLACE DU MARÉCHAL-JUIN.

Le mois de juin 1944 est le mois du Débarquement. Il rappelle aussi à la mémoire des rennais l'un des plus sombres épisodes de leur histoire : le 8 juin 1944, soit deux jours après le D-day, trente-deux résistants sont extraits de la prison Jacques-Cartier pour être exécutés. Parmi eux : neuf républicains espagnols venus en France poursuivre la lutte contre le fascisme. Les poteaux d'exécution seront dressés près de la caserne du Colombier, sans que l'on puisse expliquer le choix de ce lieu inhabituel. Les condamnés ne se connaissaient pas, ils mourront ensemble.



© D.R.

LA FEMME DU SOUVENIR

**SURNOMMÉE « LE PROPHÈTE »,
FRANÇOISE ELIE SYMBOLISE
LE RÔLE DE PREMIER PLAN JOUÉ PAR
LES FEMMES DURANT L'OCCUPATION.**

Quel fut le rôle des femmes au cours d'une guerre totale qui n'épargnera rien ni personne ? Des soins aux victimes civiles des bombardements à l'accueil des réfugiés en passant par le remplacement des hommes sur le front, elles furent rapidement mobilisées par les impératifs du quotidien. Mais elles sont aussi passées à l'acte de résistance, comme messagères et comme soldates. Madame Tanguy (propriétaire de l'Hôtel du cheval d'or, place de la gare) et sa fille Paulette Redouté; les sœurs Marie et Simone Alizon; madame Coutel-Pelu; les héroïnes rennaises

ne manquent pas, auxquelles nous pourrions rendre hommage. Nous nous arrêterons sur le destin de Françoise Élie: née le 24 septembre 1906 à Fougères, Françoise Quinton fut d'abord bien connue des rennais pour son épicerie du Carthage, à l'angle de la place du Calvaire et de la rue de Montfort. Veuve à 33 ans, elle entend comme tout le monde le « gros » retentir, le 2 septembre 1939, à 12h30. Le tocsin annonce la guerre et la mobilisation générale. Françoise Élie se jette dans la Résistance en participant activement aux actions du réseau Bordeaux-Loupiac, spécialisé dans les filières d'évasion. L'épicerie sert de boîte aux lettres pour le mouvement Défense de la France, mais aussi de lieu de rendez-vous pour les nouveaux adhérents. Arrêtée en mai 1944 par la Gestapo, elle pense sa libération imminente, mais elle ne peut être plus loin de la vérité. Après avoir été torturée dans les locaux de la Gestapo rue Jules-Ferry, elle est transférée à la prison

Jacques-Cartier, où elle apprend la nouvelle du débarquement allié. Le 2 août, elle part pour une destination inconnue. Le voyage durera un mois avant son arrivée au camp de Ravensbrück. À son retour à Rennes, cette rescapée de l'horreur pèse 38 kilos. Françoise Élie reprendra son travail à l'épicerie avant de s'éteindre, tout un symbole, le 14 juillet 1968.

© DR

À LIRE //

Françoise Élie, Portrait d'une résistante rennaise. Le livre de Joël David retrace le parcours de cette résistante dite « Le prophète », déportée à Ravensbrück. Disponible dans les bibliothèques et en version feuilletante sur le site : www.metropole.rennes.fr

DE BRUZ ET DE FUREUR

VILLE MARTYRE, BRUZ A EU LE MALHEUR DE SE SITUER ENTRE DES CIBLES STRATÉGIQUES DE L'AVIATION ANGLO-AMÉRICAINE. ELLE EN FERA LES FRAIS LORS DU TERRIBLE BOMBARDEMENT DU DIMANCHE 7 MAI 1944.

Le dimanche 7 mai 1944, c'est jour de communion solennelle à Bruz, commune de 2800 âmes (dont 600 dans le bourg), située à 10 km au sud de Rennes. Les réunions familiales achèvent de battre leur plein et la nuit tombe bientôt comme un voile de



© Cliché Aloncle / musée de Bretagne

sérénité solennelle sur la grande fête religieuse. La lune est pleine et le ciel parfaitement dégagé. On se souhaite

de faire de beaux rêves, mais c'est un véritable cauchemar qui se prépare. Peu avant minuit, les sirènes retentissent et c'est bientôt un déluge de bombes. Explosives ou au phosphore, elles illuminent la commune comme un bûcher géant, l'église est incendiée et le bilan terrible: 183 tués dont 51 enfants, des familles entières sont rayées de l'état civil. Bruz est-elle une cible stratégique parfaitement identifiée ou bien une erreur commodément désignée sous le vocable de «dommage collatéral»? La seconde hypothèse semble prévaloir, Bruz se trouvant entre l'aérodrome de Rennes-Saint-Jacques et un dépôt de munitions localisé dans le bois des Ormeaux.



© DR

FOUS ALLIÉS

TREIZE : C'EST LE NOMBRE DE BOMBARDEMENTS ALLIÉS AYANT TOUCHÉ LE TERRITOIRE RENNAIS ENTRE FÉVRIER 1943 ET JUILLET 1944.

Qui dit bombardements dit ennemi, dites-vous ? Hormis le terrible pilonnage allemand du 17 juin 1940, Rennes sera victime de 13 raids alliés entre le 13 février 1943 et le 9 juillet 1944, lesquels feront 655 victimes et causeront des dégâts considérables. Si les bombes alliées visent des cibles stratégiques, elles sont aussi lâchées à très haute altitude et ratent régulièrement leurs objectifs (militaires, gare SNCF, dépôt de la *Kriegsmarine*, route de Lorient...). Visée par la voie des airs, Rennes sera également pilonnée par voie terrestre : deux vagues d'obus meurtriers s'abattent ainsi sur la ville le 17 juillet 1944, tuant 123 personnes dont 98 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Méen, puis deux autres, le 1^{er} et le 2 août de la même année. Avec 500 immeubles détruits et près de 4 500 endommagés, la ville aura payé un lourd tribut à la liberté.

LA CHUTE DE (LA) MAISON BLANCHE

LA LIBÉRATION DE RENNES AURAIT PU AVOIR LIEU PLUS TÔT, SI L'ARMÉE AMÉRICAINE N'AVAIT PAS ÉTÉ RETARDÉE PAR LES ALLEMANDS AU LIEU-DIT MAISON BLANCHE À BETTON.

Tout un symbole, c'est un lieu-dit au nom très américain qui retardera la libération de Rennes pendant trois jours, au début du mois d'août 1944. Le 1^{er} août, après avoir libéré Avranches, une partie de la 4^e DB du général Wood marche sur Rennes, sans trop savoir ce qui l'attend dans la capitale de la Bretagne. Malgré les conseils de Jean Chasle,



© DR



© DR

un agriculteur de 23 ans habitant à la ferme de la Chesnaie qui les incite à changer d'itinéraire, l'armée de Patton maintient le cap initial, mais elle est stoppée à l'entrée de la ville par la DCA allemande (Flak). En quelques minutes, la batterie antiaérienne de l'ennemi anéantit une dizaine de chars et de blindés, faisant une cinquantaine de victimes chez les soldats américains. L'armée allemande plie le 3 août, non sans que les troupes alliées aient un temps envisagé de contourner Rennes pour se diriger vers Nantes. Les troupes allemandes font leurs bagages et ce sont deux mille soldats qui quittent la ville dans la nuit, après avoir au préalable fait sauter les ponts. Au final, c'est l'action conjointe de la Résistance (intra-muros) et de l'armée américaine (à l'extérieur) qui aura permis de faire sauter le verrou de Maison Blanche, et avec lui les bouchons de la victoire.



SI PRÈS DU BUT...

LE 3 AOÛT 1944, ALORS QUE LES ALLIÉS ET LA RÉSISTANCE PRÉPARENT DÉJÀ LA PAIX, UN DERNIER CONVOI PART DE RENNES, DÉPORTANT 900 PRISONNIERS VERS LES CAMPS DE LA MORT.

Jusqu'à la fin, l'occupant allemand cherchera à accomplir son terrible dessein: l'extermination des ennemis de la race aryenne. Et jusqu'à la fin, certains prisonniers nourrissent le fol espoir d'échapper à leur funeste destin. Y compris à Rennes. Y compris à quelques heures de la Libération de la ville. C'est la terrible histoire du convoi dit de Langeais,

la terrible histoire d'un rendez-vous manqué avec la vie, d'une mauvaise correspondance avec le train de la liberté, dont l'arrivée eut lieu le 4 août de l'année 1944. Nous sommes le 3 août, l'armée américaine est bloquée au lieu-dit Maison Blanche, à l'entrée de la ville. L'occupant pourrait prendre ses jambes à son cou, mais au lieu de cela, il prend le temps de remplir un dernier train de résistants, après celui parti la veille... Parqués dans des wagons à bestiaux, 900 personnes, dont 250 femmes, sont promises à une mort certaine. La plupart sont des prisonniers politiques résistants détenus dans les geôles de Rennes. Ils ont survécu à quatre ans de guerre, ils ont survécu aux bombardements incessants de la Libération, mais nombre d'entre eux (350), ne survivront pas à ce dernier convoi vers l'enfer. En chemin et sous une chaleur caniculaire,

le train de la mort est mitraillé à hauteur de Langeais. Nous sommes le 6 août, la fusillade occasionne 19 décès et 70 blessés, tandis que 91 prisonniers parviennent à s'échapper. Une antépénultième note d'espérance, avant une ultime, le 15 août: un alsacien «malgré-nous» ouvre les portes de la liberté à 241 détenus, à Belfort où différents convois ont été réunis. La destination finale des moins chanceux se nommera Natzweiler, Neuengamme, Dachau, Ravensbrück...

Pourquoi n'a-t-on rien fait à l'époque? À Rennes le 3 août, on prépare déjà la paix...

À NOTER //

Geste symbolique en mémoire des centaines de déportés et prisonniers du convoi dit de Langeais. Samedi 2 août.

TOUTES LES ROUTES MÈNENT À RENNES ?

AVANT DE LIBÉRER RENNES, LES TROUPES ALLIÉES SERONT ARRÊTÉES AU LIEU-DIT MAISON BLANCHE, À BETTON.

De même que Rome ne s'est pas faite en un jour, la libération de Rennes fut acquise au prix de plusieurs jours de combats acharnés, passés notamment à faire sauter le verrou de Maison Blanche, un lieu-dit situé sur la commune de Betton. Nous sommes le 1^{er} août 1944 : après avoir repris Avranches, la 4^e DB du général Wood fonce sur la route d'Antrain mais se retrouve stoppée par la batterie antiaérienne allemande.

En quelques minutes, une dizaine de chars Sherman et plusieurs blindés américains sont anéantis par le pilonnage incessant des canons de 88 mm allemands. L'ennemi vend chèrement sa peau et le bilan allié est lourd: une cinquantaine de soldats américains sont tués.



La voie semble être sans issue, et le 2 août, le major-général John Shirley Wood demande l'autorisation de contourner Rennes pour progresser sur Nantes. Rennes est au final libérée par la Résistance conduite par le général Le Vigan, le 3 août 1944. Un

prélude, avant l'attaque lancée par la 8^e division d'infanterie US dans la nuit du 3 au 4 août. On pense l'assaut final mais les forces du général Wood se voient bientôt encerclées au sud de la ville par les Allemands. Un ultime baroud d'honneur ennemi, avant la libération de Rennes. Nous nous



souviendrons avec eux que Rennes fut libérée du joug de l'occupant, le 4 août 1944, à 10 heures du matin. La fin d'un cauchemar de quatre années pour la capitale de la Bretagne. Dès lors, la Liberté pouvait regarder vers Brest, sa dernière destination.

Pendant la Grande Guerre, Rennes est à l'arrière du front. Que cela implique-t-il pour la ville ? Quelle est la vie quotidienne des Rennais ? Réponses avec cette exposition mise en place par les Archives municipales à l'Opéra.

LA GUERRE AU LOIN RENNES 1914-1918



Préfecture de Rennes, 1^{er} août 1914, 16h30. Le télégramme officiel de mobilisation tombe : «Ambassadeur Allemagne a réclamé hier ses passeports et a quitté Paris après avoir déclaré guerre à la France...» Le document est exposé, ainsi que de nombreux autres imprimés (ordres de réquisition, listes de classe, registre des engagements volontaires...). Très instructifs, mais la moindre proportion de documents iconographiques peut rebuter le visiteur pressé.

L'opinion est persuadée que le conflit sera court. Les soldats partent la «fleur au fusil» sous les vivats de la foule. «Allez, braves dragons, faites vaillamment votre devoir – c'est déjà pour nous une certitude – et revenez bien vite couronnés de lauriers», s'enthousiasme le maire Jean Janvier en gare de Rennes.

Rennes en état de siège

Toute une logistique s'organise pour le départ des nouvelles recrues, l'instruction des jeunes, la gestion des dépôts d'armes et de munitions. Les femmes sont aussi mobilisées : à la campagne pour les travaux agricoles, à la ville dans les usines, notamment d'armement. L'Arsenal



de Rennes comptera jusqu'à 18 000 employés en 1918.

La vie se durcit à mesure que le conflit se prolonge. L'économie de guerre entraîne spéculation, hausse des prix, rationnement, appels à la «générosité patriotique», saisies pour le cantonnement des troupes. Il faut aussi faire face à l'afflux des réfugiés du Nord, de l'Est, de Belgique (7000 en mars 1917) et à l'arrivée continue des blessés. Rennes devient une ville-hôpital. Facultés, lycées, écoles, salle des fêtes du Cercle Paul-Bert, grand séminaire... sont réquisitionnés. Une photo montre des soldats équipés de prothèses aux bras ou aux mains pour préparer un concours de rééducation agricole.

Deux cartes postales présentent François Simon se recueillant devant le monument du Souvenir Français lors des Fêtes des morts pour la patrie au cimetière de l'Est. Cérémonies qui préfigurent l'hommage au Soldat inconnu à l'origine duquel il sera, dès 1916, soit quatre ans avant l'officialisation, sous l'Arc de triomphe.

Éric PRÉVERT

À VOIR ////////////////

- Jusqu'au 12 juillet à l'Opéra, du mardi au samedi, 12h-19h.
Tél. : 02 23 62 12 60



© Photos: Richard Volante.



LES COUPS DE CRAYONS DU CANONNIER VALENTIN

De son incorporation en 1913 à sa démobilisation en 1919, l'artilleur Étienne André Valentin se bat de Verdun aux Balkans. Parallèlement, il croque la guerre sur des carnets. Une centaine de dessins régulièrement montrés dans deux expositions : « Souvenir de la Grande Guerre » et « Regard d'un poilu posé sur la femme ».

Si les dessins de Valentin n'atteignent pas les qualités esthétiques des œuvres de Mathurin Méheut, ils témoignent d'un excellent coup de crayon et d'une acuité particulière. Arrière-petit-fils d'un menuisier ébéniste de Bruz, petit-fils d'un sculpteur en mobilier religieux de Bourg-des-Comptes et fils d'un professeur de dessin de Vitré, il avait quelques prédispositions artistiques.

Les pages de ses carnets ne sont

pas annotées, les événements ne sont pas racontés, il n'y a guère que des mentions de lieux, de dates, de situations ou de personnages sur les dessins. En 1996, Gérard Guillard, mari de la petite-fille du soldat, commence à renouer les fils de cette histoire éclatée. Il photographie des dessins originaux pour les préserver de toutes dégradations et les exposer. Courriers aux mairies et ambassades (Yougoslavie, Hongrie,

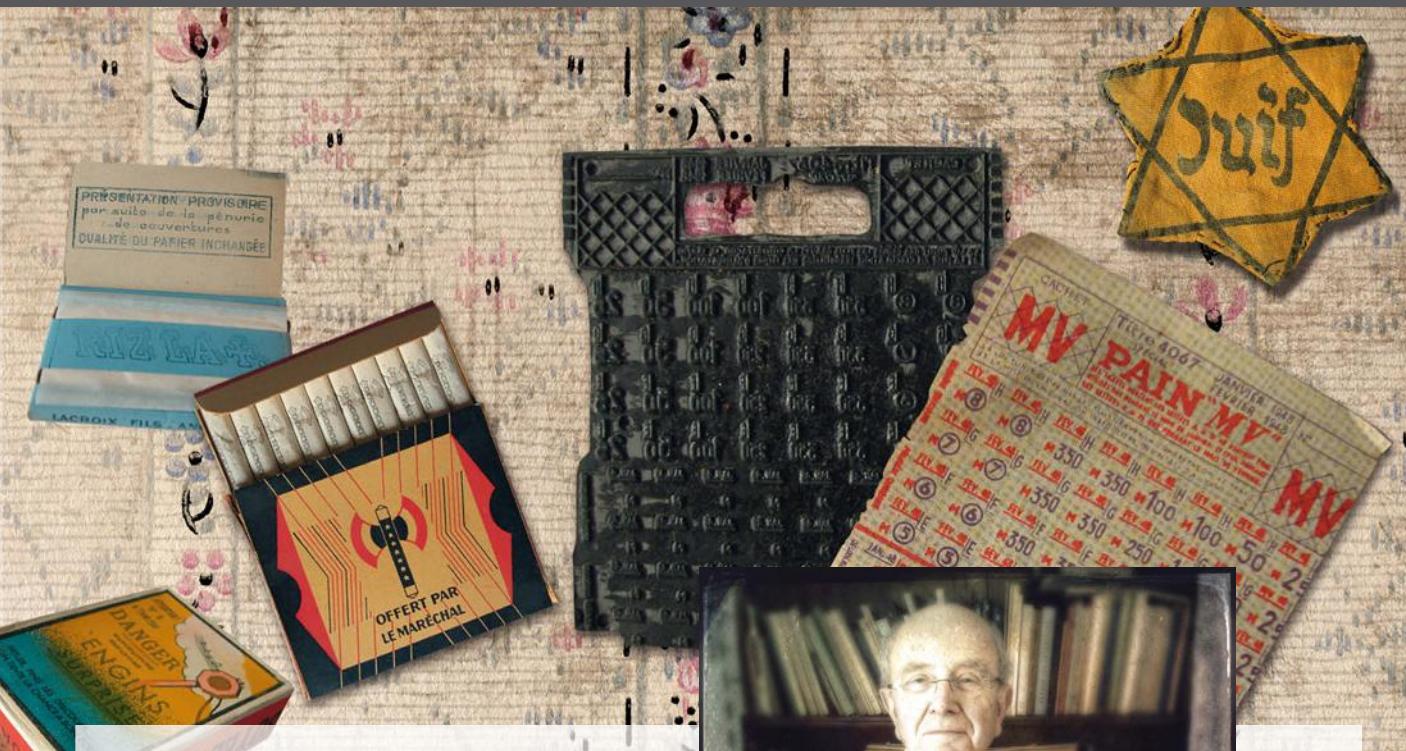
Grèce...) afin qu'elles localisent précisément les endroits dessinés. Recherche chronologique du périple du régiment de Valentin auprès du service historique de l'armée de terre à Vincennes. Et, depuis 2003, déplacements sur les lieux de batailles afin de constituer un diaporama. Un jumier pour le canonnier.

Eric PRÉVERT

À VOIR ////////////////

- 14-18 : la guerre en images du 13 mai au 3 octobre. Hall du BÂT. P / Université Rennes 2. Tél. : 02 99 14 11 40, www.univ-rennes2.fr/culture





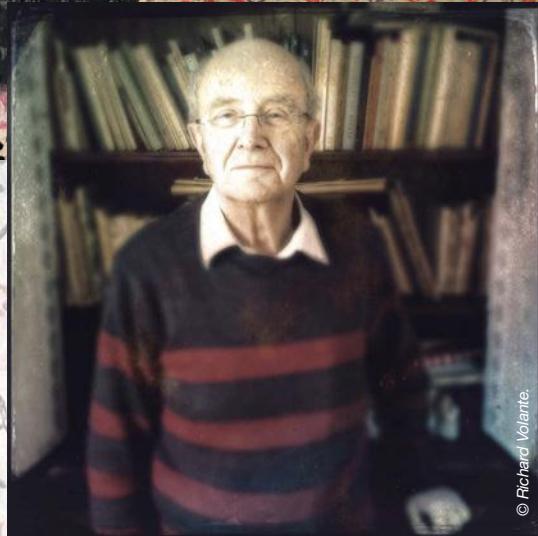
Enfant de la Seconde Guerre mondiale, Bernard Le Marec a passé sa vie à collecter les objets liés au rationnement. Quelques dizaines de milliers de spécimens plus loin, un livre est sorti, qui nous fait découvrir la guerre par le menu. Chiche, le menu, car telle fut la vie sous Vichy.

« **I**a France pendant la guerre, c'est une minorité de 'collabos', une autre minorité de résistants et entre les deux, une majorité de Français dont la première préoccupation était de manger. C'est cette France rationnée et donc la France tout court, que l'on retrouve dans mon livre. Tout le monde, en effet, fut concerné par cette question.» Bernard Le Marec n'y va pas par quatre chemins quand il s'agit de planter le décor désarticulé de la nation française pendant et après la guerre. Son ou-

vrage, sous-titré *Histoire illustrée des restrictions 1940-1949* est le résultat d'une vie passée à collectionner des objets liés au rationnement. «Vous dites des centaines d'objets? Plutôt des dizaines de milliers!», sourit le médecin retraité. En résulte une vision originale de ce que fut l'économie de guerre de la France, mais aussi d'une certaine façon, une certaine culture de la débrouille, voire une poésie du désespoir. Surtout, un constat se dresse très rapidement: la faim au quotidien, les queues devant les

magasins, constituent les souvenirs les plus immarcessibles pour ceux qui ont dû subir l'Occupation. Comme si le manque était le meilleur fil conducteur de la mémoire; comme si les objets de tous les jours avaient la plus grande valeur affective.

La guerre, Bernard Le Marec l'a prise de plein fouet et pour cause: «J'avais 7 ans en 1943. C'est moi qui ai retrouvé la boîte crânienne de mon voisin, qui était aussi mon copain. Elle était encore dans son calot. Vous imaginez ce que ça fait,



© Richard Volanté.

une bombe de 250 kilos qui tombe sur une maison en bois?» Le futur généticien habite alors Paris, où il vivra deux bombardements, dont celui, «très méconnu, du soir de la Libération. Hitler avait apparemment donné l'ordre de détruire la capitale.»

Très rationnel, ce sage de 78 ans est surtout très lucide au moment de regarder dans le rétro, même si son histoire est parsemée de signes du destin: «J'ai eu 6 ans le 29 mai 1942. C'est aussi ce jour-là que le régime de Vichy a imposé le port de l'étoile jaune à tout Juif de plus de... 6 ans.» Il sourit de tant d'absurdité: «Heureusement que je n'étais que demi-juif, par ma mère. L'autre moitié de mon ascendance est bretonne.» À l'image de sa maman, catholique et baptisée, sa famille est «parfaitelement assimilée» quand les séides du maréchal Pétain entreprennent «d'enjuiver la France. Ils en trouvaient même là où il n'y en avait pas.»

Arrivé à Rennes en 1964 pour y faire son internat de médecine, ce Breton de Plougastel ne quittera plus la capitale de la Bretagne par la suite. Son livre, *La France rationnée*, est le résultat de dix ans de travail. «De la période qui précède la naissance avec les cartes de grossesse, à celle qui suit la mort avec les bons de cercueil, le rationnement était partout.» Des dizaines de milliers d'objets, donc: «les premiers objets, ce sont évidemment les cartes d'alimentation.» Des coupons de toutes les sortes, parfois insolites comme «cette carte de tabac pour femmes, postérieure à 1945. Contrairement aux hommes, les femmes avaient le droit de fumer à partir de 21 ans, contre 18 ans pour les premiers. De plus, les rations féminines étaient





moindres...» Ou bien, plus glauque: «Cette boîte à bonbons en forme de masque à gaz.» La visite continue et voilà le coin Pétain avec cette boîte de friandises cerclée de francisques, de la marque Marquise de Sévigné; ou cette autre boîte rigolote baptisée «Secours aux mégots sans abri.» L'une des perles de la collection est un bijou en forme de cœur avec au milieu, une inscription: «Un abri pour deux». «Vous y voyez de l'amour, vous? Moi je pense plutôt que même en temps de guerre, la vie continue et que tous les moyens sont bons pour faire de l'argent quand on est commerçant.» C'est bien connu, l'argent est, et restera, le nerf de la guerre.

Bernard Le Marec n'était qu'un enfant quand les bombes sont tombées sur sa tête et c'est par ce jouet de la honte qu'il pourrait conclure son propos: une pièce en bois, nous montrant deux hommes; l'un est un soldat français, l'autre un militaire allemand. Actionnez une petite manette et le premier botte les fesses au second. «Ce jouet a été fabriqué à la Libération. Pour moi, il n'y a rien de pire que d'apprendre la haine aux plus petits.» De raison en déraison, l'homme sait parfois augmenter la ration, surtout quand il est question de l'autre.

Jean-Baptiste GANDON

INFO ///////////////

La France rationnée, Bernard Le Marec, éditions Jérôme Do Bentzinger. 46€ 352 pages. www.editeur-livres.com

Compagnon de route de Capa et Cartier-Bresson, le trop modeste John Morris a attendu soixante-dix ans avant d'exhumer ses photographies de la malle où elles dormaient. Réalisées entre Utah Beach et Rennes, au lendemain du Débarquement, ces images nous invitent à lire la guerre entre les lignes. À découvrir : *Quelque part en France l'été 44*, une exposition respirant l'air de la liberté, place de la Mairie.

L'ENFER DU DÉCOR

« Un GI solitaire laissa errer nostalgiquement son regard sur la place, non sans remarquer une jolie fille française dans une jolie robe française qui se tenait là. Il résuma la situation : ‘Tout ce que je pourrais faire avec quelques jours de plus’ mais c'était seulement un rêve. Le lendemain, un panneau à l'entrée de la ville indiquerait : ‘Pas d'uniforme. Interdit au personnel militaire’. Nous sommes à Rennes, le 5 août 1944; ainsi s'achève sur un générique aux allures de happy end, mais aussi de voie sans issue, l'article, qu'à la demande de son magazine, le photo-éditeur, John Morris, écrit dans la nuit qui suivit la libération de la ville.

Lorsqu'on évoque les grands photographes de guerre passés à la postérité, la légende est plus prompte à marcher sur les pas de Robert Capa, ou à sonner la gloire d'Ernest Hemingway. John Morris a très bien connu le premier dont il fut le collaborateur au sein du magazine *Life* et dont

il sauva même onze images de ses films pris le 6 juin 1944, endommagés par un séchage précipité. Il côtoya aussi les deux en Normandie, puis en Bretagne, au lendemain du Débarquement; ou bien encore au cœur du bocage, où la guerre faisait encore des ravages.

Même si ses états de service sont prestigieux, il est quant à lui resté à l'ombre des pommiers fleuris et dans celle de ces illustres noms. Cela explique sans doute l'ambiance de ses images prises «en amateur» selon ses propres mots, derrière les lignes du front et accompagnées de récits aux curieux accents ethnologiques. Ainsi déclarait-il à un journaliste du *Monde* : «Les photographes couvraient le front. Moi, je m'intéressais à la façon dont les Normands survivaient à la guerre.» À côté de la guerre, loin des combats sanglants, son regard nous apparaît singulier, quand il n'est pas guidé par une curiosité amusée. Il nous offre au final une autre vision de la guerre, comme une version off des mois de

confusion qui suivirent le 6 juin 1944 : «Quand j'étais à Granville, dans la Jeep, les gens criaient tous ‘Viens boire un coup!’ et j'ai fini dans une ferme, à boire mon premier calvados.»

Normandy days

À 97 ans, le photographe a lui aussi sans doute le front dégarni, mais il ne peut avoir oublié ces quatre semaines passées dans l'enfer du décor, entre Utah Beach et Rennes. Sa mémoire se trouve dans une boîte nommée Rolleiflex, en négatifs d'une quinzaine de pellicules noir et blanc, au format 120 mm. Celles-ci sont désormais dépoussiérées et l'Histoire peut aujourd'hui se rappeler des bons et mauvais souvenirs du photographe.

John Godfrey Morris se trouve à Londres quand l'armée américaine déverse ses milliers de sauterelles vertes sur les plages du Débarquement. Il s'invente alors un poste de coordonnateur de photographes pour rejoindre le front et débarque finalement avec la Western Task Force à Utah Beach, près de Sainte-Mère-Église. Sa mobilité

« Les photographes couvraient le front. Moi je m'intéressais à la façon dont les Normands survivaient à la guerre. »



Rennes, le jour de la libération par les alliés, le 4 août 1944.

À NOTER ///////////////////

- *La guerre à voir*: la Ville de Rennes a imaginé un parcours photographique dans le centre de Rennes. Matérialisés par des bornes, ces 11 clichés de la Seconde Guerre mondiale sont accompagnés d'un plan-repère, d'un texte explicatif et s'articulent autour de cinq thématiques (Mobilisation, Occupation, bombardements US, bombardements allemands, Libération). À partir du 4 août, dans le centre de Rennes.

lui permet de passer d'une unité de combat à l'autre, de la 1^{re} armée (Saint-Lô) à la 83^e division d'infanterie (Saint-Malo). Nous sommes au mois de juillet, l'été bat son plein, comme les combats aux alentours.

Sur la route de Rennes, John Morris observe, capture les instants et tient un carnet de bord. En chemin, il aperçoit «ces paysannes qui lèvent la tête de leur champ pour nous faire signe, une faucille dans la main, faisant le V de la victoire avec l'autre.» Arrivant à Rennes, le 4 août 1944, il note: «Les abords de la ville étaient si calmes que nous commençons à nous demander si quelque chose clochait. Comme nous ralentissions à l'approche d'un blockhaus allemand, soudain du coin de la rue surgit une folle procession de garçons et de filles agitant des drapeaux français et américains et chantant «*It's a long way to Tipperary*». Il raconte le bureau du maire, dont la porte avait été fendue en deux par une explosion; la venue de Jean Marin, la voix de Londres chargée de rétablir la radio et la presse locale. Un drôle d'instant, immortalisé sur l'une de ses photographies, ne manque pas de retenir son attention: «Les cris les plus enthousiastes furent réservés à la scène la plus surprenante: un bataillon de tirailleurs sénégalais d'un noir de charbon, juste libérés d'un camp allemand près de la ville, portant casquettes rouges et tenues dépareillées, du vêtement civil à l'uniforme.»

Sa nationalité américaine lui offre une extériorité critique, sinon un regard neutre sur les événements. Ainsi parle-t-il du «maire collaborateur» (un «fishy» dans le langage yankee) de Rennes. Peine à masquer son malaise devant cette scène «digne de Robespierre et de la Terreur: J'y courus pour trouver deux femmes françaises, l'une poussant sa bicyclette, conduites par un gendarme vers un commissa-



Jeunes aides de camps français des correspondants de guerre, camp de la 1^{re} armée, Vouilly, Normandie, 6 août 1944.

© John Morris (Contact Image Press)

riat improvisé. La foule grondait et sifflait sans merci et une femme d'un certain âge cracha avec dégoût sur les prisonnières.» La nuit, avant la lumière: «Une fille, un panier en osier sous le bras, distribuait des abricots – littéralement les fruits de la victoire. La protection blindée d'un fusil anti-aérien était couverte de fleurs.» Ne nous y trompons pas, John Morris n'a pas fait la guerre la fleur au fusil. Il sera le témoin de terribles batailles et échappera notamment de peu au plus lourd tir fratricide de l'armée américaine (une centaine de morts) près de Saint-Lô. Il n'empêche, son regard s'attarde ailleurs, dans les nuances grises de la guerre. Ainsi de ces féroces Allemands, souvent en réalité des adolescents terrorisés. Son cliché préféré est d'ailleurs celui de ce prisonnier, les bras sur la tête, mi-

boudeur, mi-effrayé: « Il n'avait sans doute pas plus de 15 ans. Il avait l'air d'un pauvre gosse.»

Toute histoire se termine par un banquet? Notre périple avec lui s'achève en effet au Mont-Saint-Michel, où se trouve «le célèbre restaurant de la Mère Poulard, que Capa, fine gueule, recommande à tous ses copains, notamment Ernest Hemingway. Ils y passeront trois nuits. Les autres, au QG des correspondants...»

Jean-Baptiste GANDON

INFO //

Du 19 septembre au 19 octobre,
en plein air, place de la Mairie.
Conférence-projection
le 20 septembre, 11 h, à l'Arvor.
Entrée libre.

© John Morris (Contact Press Images)

BORNES, IN THE USA

Érigées en hommage à l'armée américaine libératrice, les sept bornes de la liberté rennaises baliseront bientôt « le parcours de la paix et de la Liberté ». Une course de relais pour le moins particulière, mobilisant des sportifs de haut niveau et des enfants. L'expression « passage de témoin » n'a jamais aussi bien porté son nom.

Sept virgule cinq kilomètres à pied, ça use, ça use, mais ça n'use pas, la langue des souvenirs. Ainsi pourrait commencer l'hymne officiel du « parcours de la paix et de la liberté ». Une course de sport, une course d'espoir, appelant à la mobilisation des énergies, mais aussi de notre mémoire. Les athlètes vont porter la flamme des souvenirs, avec dans leur sillon les meilleurs remparts contre l'oubli : les enfants.

Passage de témoins

Entre la ligne de départ et celle d'arrivée, ne pas oublier, d'abord, la raison d'être de ces bornes balisant la Voie de la Liberté. De beaux bébés (1,20 m pour 600 kg) de granit et de béton*, imaginés pour graver dans le marbre la route empruntée



INFO ////////////////

+ d'infos sur: metropole.rennes.fr

© Richard Vézien.

il y a soixante-dix ans par la 3^e armée du général Patton. Des plages du débarquement à la Belgique et de la Belgique à Brest, 1145 bornes pour autant de kilomètres parcourus.

À voir, sur ces monuments de mémoire : une flamme imitant la torche de la statue de la Liberté et matérialisant l'espoir et la mémoire ; des vaguelettes qui figurent la Liberté surgissant des flots ; 48 étoiles pour autant d'états d'Amérique ; un code couleur imaginé afin de différencier les zones de conflit (le Débarquement, la percée, l'hommage à la 3^e armée, la contre-offensive américaine) ; et bien sûr, le kilométrage avec pour point de départ la borne 0 des plages du débarquement**. Les lettres O et A ? Le sigle de la 3^e armée de Patton, mais aussi pour nous rappeler que l'armée américaine fut une armée d'occupation, fusse-t-elle libératrice.

À Rennes, les 7 bornes de la Voie de la Liberté suivent un axe nord-sud, en venant du lieu-dit Maison Blanche et en direction du « bois aux Allemands » de la rue de Vern. Les enfants penseront-ils à tout cela sur le parcours de la paix et de la liberté ? Ils suivront leurs idoles, c'est certain. Ils suivront la flamme et assureront le passage de témoin. Demain, ils seront les transmetteurs.

Jean-Baptiste GANDON

*Pour des raisons de sécurité routière, elles sont désormais en plastique ou en fibre de verre.

**Une borne double 0 se trouve à Sainte-Mère-Église.

Le meeting aérien de Saint-Jacques-de-la-Lande met en scène des avions mythiques des combats aériens des guerres de 1914-1918 et 1939-1945. Biplans et chasseurs font la paix sur les pistes du *Rennes Airshow*. Au lieu même où les bombes tombèrent en nombre en 1944.



RAPPEL D'AIR

INFO ////////////////

- Meeting *Rennes Airshow*, samedi 20 (14 h-18 h 30) et dimanche 21 septembre (10 h-18 h 30), à l'aéroport de St-Jacques-de-la-Lande. Tél.: 02 99 31 98 57. Tout le programme sur : www.acriv.org
- Soirée «100 ans d'aéronautique 1914-2014», avec Bernard Chabbert. Mardi 16 septembre, à l'Espace des sciences, aux Champs Libres. Gratuit. Tél.: 02 23 40 66 40. www.espace-sciences.org
- Journée des enfants d'Éole, organisée par l'Aéroclub, en partenariat avec l'Éducation nationale. Jeudi 18 septembre.



I , avion de chasse est né avec la Première Guerre mondiale. Le bombardier aussi. Qu'en reste-t-il cent ans après ? Ces vétérans de l'aviation militaire sont devenus des pièces rares. Ils ne sortent guère des musées. Encore moins pour voler. Il en existe heureusement des répliques, assemblées au boulon près par des passionnés. Ces copies d'époque évolueront au *Rennes Airshow*. «Ce sont les mêmes maté

fit le bonheur des Alliés à la fin du conflit. Le triplan Fokker lui donna le change. À son bord, le pilote allemand Manfred Von Richthofen – le fameux Baron Rouge – abattit 80 adversaires en vol. Un record absolu qui en fit l'as des as de la Grande Guerre. Sa réplique présentée au *Rennes Airshow* arrive de Suède. Une piste en herbe sera aménagée exceptionnellement pour permettre à ces avions centenaires de décoller

et Hawker Sea Fury évolueront dans le ciel rennais. Un simulacre de combat n'est pas exclu. Tout comme la présence d'un bombardier Avro Lancaster.

Ces appareils de légende ont marqué la Seconde Guerre mondiale de leurs empreintes meurtrières, à la fois porteurs d'espoir et de destruction. Ils témoignent de l'évolution des techniques de construction et de l'art de la guerre.



Un Blériot, place de l'hôtel de ville, le 28 février 2014, jour de la visite à Rennes du ministre Kader Attia.

© Julien Mignat.

riaux, le même toucher, le même bruit de moteur...» assure Guy Grangeré, président de l'Aéroclub de Rennes Ille-et-Vilaine. «Et la même difficulté à piloter : Je ne m'y risquerai pas moi-même !».

L'ombre du Baron rouge

À l'occasion de sa 24^e édition, placée sous le signe de la mémoire combattante, le meeting international de Rennes accueille quatre avions emblématiques de la Première Guerre mondiale. Célèbre pour avoir traversé la Manche, le Blériot XI fut utilisé par l'armée française pour ses premières missions de reconnaissance aérienne. Le « bébé Nieuport » s'illustra lors de la bataille de Verdun (1916). L'agilité du chasseur britannique Sopwith Camel

et d'atterrir. «Ils ne possèdent pas de roulette de queue à l'arrière. Juste un patin en bois ou en métal qui abîmerait la piste de l'aéroport.» Ces légendes volantes de la Première Guerre mondiale n'ont pas pointé le bout de leurs hélices depuis 20 ans à Rennes.

Comme en 40

Des avions d'époque de la Seconde Guerre mondiale seront aussi du voyage. Conservés en plus grand nombre, ces appareils circulent peu néanmoins. Le coût de leur location, du transport, de la maintenance et des assurances est élevé. Le souci de mémoire a un coût. Vedettes des escadrons américains et britanniques, des chasseurs P-51 Mustang, Supermarine, Spitfire

Leur venue en Bretagne permet de rappeler que l'aéroport de Saint-Jacques-de-la-Lande fut le théâtre d'intenses bombardements alliés en 1944. Jusqu'à le réduire en ruines avec le bourg voisin. Des avions de chasse et des bombardiers allemands y avaient pris leurs quartiers en 1940. Les Allemands avaient poussé l'avantage jusqu'à agrandir l'aérodrome, rasant des maisons, pour construire deux pistes en béton sur le modèle de leurs autoroutes. Une étonnante pirouette de l'Histoire pour un week-end de loopings.

Olivier BROVELLI



L'ART DE LA GUERRE

Des bijoux d'art populaire ont surgi de la boue des tranchées. Les douilles d'obus gravées en sont un exemple remarquable. À Rennes, un collectif d'étudiants monte une exposition numérique pour valoriser le fonds exceptionnel d'un collectionneur humaniste, Philippe Villoing.

De l'horreur à l'art, il n'y eut parfois qu'un pas. Un pas de géant pour enjamber les corps, la fange et les rats. Les poilus ont combattu leurs adversaires. Ils ont aussi tué l'ennui entre deux assauts. À l'arrière du front, les soldats détournaient les rebuts de la guerre pour conjurer la mort en produisant des bataillons de briquets, d'encriers, de calices, de bagues, de maquettes... Les douilles d'obus en laiton fournissaient une matière de choix, disponible en quantité. Les soldats gravaient le métal à la pointe du percuteur d'un vieux fusil. Ils fondataient le plomb dans un casque perdu. Chauffée, martelée, pincée... la douille sculptée transformait un instrument de mort en preuve de vie.

Beau et brut

À Rennes, la maison de Philippe Villoing est un temple dédié à ce que les historiens appellent désormais l'art des tranchées. Environ 770 pièces, parfois signées, tapissent la demeure du sol au plafond. L'homme est mathématicien à la retraite, ancien ingénieur au Celar (Bruz) et spécialiste de la cryptographie. Son grand-père est mort sur le front en 1915.

Philippe Villoing a commencé sa collection de cartouches, tout calibre, il y a trente-cinq ans. Le 11 mm Lebel voisine avec le 210 mm d'artillerie lourde. Les motifs des douilles gravées, recyclées en vases, en lampes ou en calices, sont aussi variés que les peurs et les désirs de leurs artisans. Parfois juste esthétiques.



© Photos: Richard Volante.

Parfois documentaires. Des époux enlacés, des bouquets de fleurs, des tombes, des scènes de combat, des Cupidon, *L'Angélus* de Millet, des lions, et même des chameaux, décorent les objets. Certains portent la marque de l'ancien Arsenal de La Courrouze...

Humain malgré tout

Jamais montrée au public, la collection de Philippe Villoing a une précieuse valeur historique, socio-logique et artistique. Selon son propriétaire, elle porte aussi un message humaniste: «Même les deux pieds dans la merde, l'homme est capable de création. On commémore les guerres. On cite les chiffres de l'hécatombe. Mais qui rappelle que nos soldats sont restés dignes, doués

d'humanité malgré la mort qu'ils avaient ordre de donner? Ces pièces d'art populaire le disent.»

En braderie, des douilles d'obus converties en boîtes à bijoux s'échangent pour 1€ symbolique. Ni l'acheteur ni le vendeur ne connaissent le vécu de l'objet. Même gravée dans le laiton, la mémoire se perd. Pour combien de temps encore?

Une exposition en ligne

À la rentrée 2013, un groupe de huit étudiants en histoire a rencontré Philippe Villoing pour valoriser, à sa demande, sa collection de douilles sculptées. Un cas d'école appliquée à un cas local.

Les étudiants ont sélectionné une cinquantaine de pièces. Celles-ci seront présentées en ligne sur un site

INFO //

- Collectif rennais de l'art des tranchées, publicrat@gmail.com
Tél.: 06 78 83 28 59
- Une partie de la collection de Philippe Villoing sera présentée lors du meeting aérien *Rennes Airshow*, samedi 20 et dimanche 21 septembre 2014.

web dédié. Avec clichés, gros plans et références historiques à l'appui. Samuel Hardouin justifie le choix d'une exposition virtuelle: «Avec le web, on touche plus de monde. On ouvre aussi un espace de dialogue pérenne entre collectionneurs, généalogistes et historiens.» Des expositions physiques ponctuelles suivront sans doute en 2015.

Olivier BROVELLI

En résidence de rue, les Peintres de l'air croquent sur le motif des lieux emblématiques du patrimoine rennais, marqués par le souvenir de la Seconde Guerre mondiale.

En règle générale, les Peintres de l'air dessinent des avions. Leur passion pour l'aéronautique leur vaut précisément leur titre, décerné par le ministère de la Défense. Mais les Peintres de l'air sont des artistes comme les autres. Ils savent tout peindre - ou presque. Une exposition collective en donnera confirmation à l'automne, à l'issue d'une résidence printanière dans les rues de Rennes, organisée par le secrétaire national de l'association des Peintres de l'air, Pierre-André Cousin, domicilié à La Chapelle-Chaussée.

Une douzaine d'artistes ont accepté de venir peindre sur le motif des



sites du patrimoine local patinés par les événements de la Seconde Guerre mondiale. La place de la Mairie? C'est le symbole de la Libération. La gare? Elle fut la victime des bombardements. La piscine Saint-Georges? L'armée allemande en fit sa réserve à pommes de terre... À l'aquarelle, au fusain ou à l'huile, les Peintres

de l'air viendront peindre des lieux chargés d'histoire avec le regard d'artistes habitués à prendre de la hauteur. Avec ou sans avion.

INFO ///

- Exposition des Peintres de l'air, du 15 au 21 septembre. Gratuit.



BAL D'AIRS

Il y a fort à parier que le bleu, le blanc et le rouge seront les couleurs dominantes du grand bal populaire donné le 3 août. Qu'il s'agisse de la bannière étoilée, de l'Union Jack ou de notre drapeau tricolore, les trois teintes sont, il est vrai, idéalement alliées pour un pavoiement de circonstance... Après les questions d'étandard, les standards de musique viendront évidemment se rappeler au bon souvenir de la Libération, sous

la houlette du Initial Big Band. Swing ou musette, jazz ou java, les danseurs d'un jour se souviendront peut-être qu'avant les grands airs de la liberté, la seule musique en France fut un chant de bataille. So let's dance on *Chattanooga Choo Choo*, Mister Glenn Miller!

INFO ///

- Dimanche 3 août, aux alentours de 18 h, place de la Mairie.



ATTENTION, CHUTE DE PÈRES

Pourquoi ne dispose-t-on pas de traduction française du mot *Overlord*, nom du grand débarquement du 6 juin 1944? *Overlord*... Au-dessus du seigneur? Ou bien au-dessus du saigneur? Il y a des plaies ouvertes qui ne se referment jamais. La blessure de Régis Boulard continue de saigner, depuis qu'il pense à ce 5 mai 1944 et à l'enlèvement de son grand-père par la Gestapo française, non loin de la future mer rouge d'Omaha. Il y a neuf ans, la résidence de création du batteur rennais au Jardin Moderne lui était d'ailleurs dédiée, dans le sillon du disque paru en 2005. Son nom? *Streamer. Serpentin*, en français, en référence aux soldats américains dont le parachute



© Photos: Richard Volante.

partit en torche dans le ciel de Normandie. En juin prochain, le tourbillon de l'émotion ne manquera pas d'entreindre Régis Boulard au moment de rejouer l'Histoire, sur les terres mêmes de son grand-père, à Bourgébus, Vierville-sur-Mer et Trévières. Pour ce double concert hommage, le batteur férus de rock et de musique improvisée s'est, on l'imagine, entouré du meilleur de la scène rennaise. Souvent des «collaborateurs» de longue date, sans mauvais jeu de mots: Jean-François Vrod (violon et effets électroniques), Stéphane Fromentin (guitare), Pascal Ferrari (guitare),

Nicolas Meheust (batterie et claviers). Ne posons pas un lapin au *Lièvre de mars*, enfin, créateur multiforme qui distillera ici visuels abstraits, images réalistes, extraits de journaux TV ou images d'archives. DénonciatiON, collaboratiON, persécutiON... Régis Boulard, travailleur sans parachute, se demande encore pourquoi «ON n'a pas dit NON».

INFO //

- *Streamer*, le 13 juin à Bourgébus, le 14 juin à Trévières et Vierville-sur-Mer; en novembre à Brest au Festival *Les invisibles*.



© Richard Volante.

Il y a toujours un «avant» et un «après». La guerre n'est pas un moment hors du temps. Elle s'inscrit dans un continuum de faits. Elle accélère le cours de l'Histoire et la vie des hommes. Ce message est à lire entre les lignes de front du *Mur de la mémoire*. Cette œuvre picturale au grand air, longue de 20m, est annoncée pour l'été dans le quartier de la Poterie. Un bataillon d'une vingtaine d'élèves de l'école MJM Graphic Design est à la manœuvre, encadré par trois enseignants, dont l'artiste illustrateur Pierre-André Cousin.

L'HISTOIRE FAIT LE MUR

Des étudiants de l'école MJM Graphic Design brossent un siècle d'histoire contemporaine sur une fresque murale, à la Poterie.

Avec la guerre au milieu.

Bâti avec les armes de son temps - la couleur, les rouleaux et les bombes de peinture - *Le Mur de la mémoire* passera en revue chronologique les temps forts du siècle écoulé depuis les tranchées. Un petit personnage se baladera à travers les âges pour évoquer le travail des femmes, la mécanisation des campagnes, les Trente Glorieuses ou le Flower Power. «Les guerres du XX^e siècle ont fait évoluer nos modes de vie. Elles ont contribué au progrès technique. Nous leur devons paradoxalement notre confort moderne, ose Pierre-André Cousin. Mais ce confort

reste fragile. Face à la menace d'une Troisième Guerre mondiale, connaître notre histoire est un minimum pour ne pas répéter les erreurs du passé.» Artistique, pétrie d'histoire, la fresque est aussi une frise pédagogique. Presque humaniste. L'occasion de vérifier qu'il reste «encore du bon dans l'Homme derrière le mal».

INFO //

- La fresque *Le Mur de la mémoire* sera visible cet été sur 20 mètres de long, à l'angle de la rue de Vern et du boulevard Paul-Hutin-Desgrées.

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

L'office de tourisme de Rennes Métropole et la Ligue de l'enseignement d'Ille-et-Vilaine proposent régulièrement des visites de Rennes en lien avec une thématique historique. Des parcours mémoriels à destination de divers publics qui revêtent un attrait supplémentaire en cette année de commémorations.

L'office de tourisme questionne les enjeux mémoriels

L'office de tourisme mène depuis longtemps une réflexion sur le tourisme urbain. «La Conférence nationale permanente du tourisme urbain (CNPTU) a été initiée en 1988 par Edmond Hervé et Jean-Bernard Vighetti, directeur de l'office de



tourisme à l'époque», explique Dominique Irvoas-Dantec, actuelle directrice de l'office de tourisme et secrétaire générale de la CNPTU, qui regroupe 36 villes et agglomérations françaises.

En 2010, lors d'un séminaire au centre Pompidou de Metz intitulé «Sur quelles bases préparer le tourisme de demain?» une intervention eut pour thème «Le tourisme de mémoire.» «En prenant le cas d'Oradour-sur-Glane, se souvient Mme Irvoas-Dantec, le professeur Rémi Knafo a mis en relief le décalage temporel qui intervient pour s'approprier la mémoire.» De Gaulle décide en 1945 qu'Oradour ne sera pas reconstruit, et c'est en 1999 qu'est créé le Centre de la mémoire du village martyr.

«Souvenance»

2011 marque la naissance des 1^{res} assises du tourisme de mémoire. Une convention est signée entre les ministères du Tourisme et de la Défense. S'affirme la nécessité des réflexions préalables, l'importance des explications, d'une signalétique afin d'appréhender au mieux les lieux et les situations. «Derrière un bâtiment, une plaque... il y a

toujours des humains, insiste M^{me} Irvoas-Dantec. Aujourd'hui, tout va très vite, les faits ne sont plus hiérarchisés, il faut les restituer dans leur contexte.» Au Panthéon de l'hôtel de ville, l'architecte Emmanuel Le Ray a utilisé le terme «Souvenance» pour signifier que ses choix de matériaux, de couleurs reposaient sur des souvenirs partagés par un grand nombre.

Les circuits guidés selon des thématiques permettent de matérialiser et de poser des jalons supplémentaires quant à cette appropriation mémorielle. «Parfois, nous prenons les choses à l'envers en partant des monuments, des plaques pour expliquer les marques du temps. C'est très diversifié, car Rennes est riche en matière architecturale et patrimoniale.» Les visites des cimetières offrent d'autres niveaux de lecture: «La typologie des tombes informe sur l'architecture, les épitaphes sur les mentalités des individus par rapport à la vie et à la mort.»

La Ligue de l'enseignement soigne les scolaires

Du 12 au 30 mai, la Ligue de l'enseignement organisait un temps fort sur la résistance en Ille-et-Vilaine en partenariat avec l'Anacr* et l'Adirp35**. Destiné plus précisément aux CM2 et aux 3^e, il se déclinait en deux parties. D'abord, l'exposition installée au Centre info-écoles, boulevard de la Liberté, puis un circuit historique dans le quartier Gare/Colombier. «La première heure est une mise en contexte, explique Adrien Crosnier, éducateur à la citoyenneté à la Ligue. On décrypte les panneaux de l'exposition, on regarde des extraits de films, on écoute des chansons.» La seconde heure est consacrée au parcours. «Il s'agit de rendre les choses plus concrètes en lien avec l'histoire locale.»

Le Centre info-écoles est un point de départ idéal pour raconter la Seconde Guerre mondiale puisque ce fut un abri antiaérien, un hôpital militaire, un lieu de réunion des Jeunesses hitlériennes. «Et il fut incendié par les Allemands dans leur fuite.» La visite passe ensuite par le TNB (ancienne prison militaire Kergus), le lycée Zola (centre de radiodiffusion), la gare (trains des mobilisés, des prisonniers, des déportés; bombardements), le boulevard Magenta (Hôtel du cheval d'or, haut lieu résistant, siège du parti collaborationniste PPF), le Champ-de-Mars (défilés, baraquements des réfugiés, bombardement de la fête foraine, clous de l'Oulipo) pour se clore au Colombier (plaques commémorative et monument dédié aux fusillés et aux déportés). «L'enjeu est de mettre en avant les actions de ces hommes et femmes», observe Adrien Crosnier. «Comment transmettre leur mémoire et ne pas oublier. Il faut éveiller la curiosité des élèves et des enseignants, en partant des faits et des lieux.» En juin, à l'occasion du centenaire de l'école Liberté, la Ligue de l'enseignement reconstitue une classe des années 1950. Une manière d'évoquer la reconstruction après la destruction.

Éric PRÉVERT

* Association nationale des anciens combattants et amis de la résistance.

** Association départementale des déportés et internés, résistants et patriotes.



INFO //

«Le parcours dédié à la Seconde Guerre mondiale suscite un grand intérêt des Rennais. Une plongée dans la vie sous l'Occupation qui mêle événements tragiques et anecdotiques. Mais qui reflète du vécu», analyse Gilles Brohan, responsable de l'animation du patrimoine à l'office de tourisme. «Par exemple, ce coiffeur installé à l'angle de la place de la République et de la rue du Pré-Botté, à côté de l'abri antiaérien de *L'Ouest-Éclair*. À chaque alerte, il emportait un arrosoir pour rincer ses clientes, afin que le cuir chevelu ne soit pas brûlé par les produits.»

- Place du Calvaire (Épicerie M^{me} Elie, cinéma Le Royal).
- Place de la Mairie (rassemblements place de la Mairie, abri dans l'hôtel de ville, images de la Libération).
- Square de la Motte (Monument aux morts).
- Palais Saint-Georges (ancienne caserne).
- Rue de Corbin (hôtel de commandement, de Gaulle).
- Passerelle Saint-Germain.
- Rue du Pré-Botté (*Ouest-Éclair* et *Ouest-France*, plaque commémorative Jean-Claude Camors).
- Esplanade Général-de-Gaulle (caserne Colombier, bombardements 1943).
- Colombier (monument de la Résistance, monument des résistants espagnols).

À NOTER //

• **Rennes pendant la Grande Guerre :** visite guidée organisée par l'office de tourisme de Rennes Métropole en partenariat avec l'Onac. Samedi 28 juin, 14 h 30; samedi 6 septembre, à 14 h 30. Rdv à l'office de tourisme. Gratuit, inscription obligatoire. Tél.: 02 99 67 11 66. www.tourisme-rennes.com

• **Journées européennes du patrimoine :** visite du bâtiment, ateliers pour enfants, présentation de l'exposition *La guerre au loin*, présentation de documents... Samedi 20 et dimanche 21 septembre, aux Archives municipales de Rennes. Tél.: 02 23 62 12 60. www.archives.rennes.fr

ROUTE 44

Au Phakt-Centre culturel Colombier à Rennes, un parcours photographique de Bruno Elisabeth le long de la voie symbolique, retrace l'avancée des armées alliées après le débarquement.



ILa Voie de la Liberté serpente sur 1145 km de Saint-Mère-Église, dans la Manche à Bastogne, en Belgique. En 1947, le sculpteur François Cogné a disposé de grandes bornes blanches à chaque kilomètre. Natif de Vire

(Calvados) et enseignant à l'Université Rennes 2, Bruno Elisabeth s'est attaché à explorer les parties normandes et bretonnes de la Voie.

Dans le cadre d'une résidence mission de deux ans du conseil général d'Ille-et-Vilaine, il a parcouru 4 500 km et pris 2 000 clichés. Partisan d'une approche photographique plasticienne et documentaire, Bruno Elisabeth a organisé son projet en quatre séries: «Les bornes et leur inscription dans le paysage», «Les paysages et les présences indicielles des événements», «Les commémorations et leur spectacularisation», «Les portraits d'acteurs et de témoins des événements». À ces derniers, il a demandé systématiquement: «Où étiez-vous, que faisiez-vous durant

l'été 44?» Des portraits seront exposés dans les Abribus rennais en septembre.

Auparavant, l'exposition se décline sous trois formes différentes en trois lieux: musée de la Libération de Cherbourg, village de Bazouges-La-Pérouse et Phakt à Rennes. Pour le Colombier, Bruno Elisabeth a privilégié «une approche paysagère des campagnes et des zones urbaines traversées».

Éric PRÉVERT

INFO //

• Jusqu'au 10 juillet au Phakt - Centre culturel Colombier.
Tél.: 02 99 65 19 70
ou sur www.phakt.fr

Soixante-dix ans après la libération de la ville, les Dodge et les Harley Davidson américaines emprunteront le même chemin, à quelques détours près, que ce fameux 4 août 1944. Une reconstitution de circonstance pour se souvenir que Rennes n'a pas toujours été en roue libre.



© D.R.

SUR LA ROUTE... ENCORE

Les Dodge et les Harley vrombissent d'impatience, elles sont fin prêtes. Moteur ! Ce 4 août 2014, c'est une scène cruciale de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale qui se rejouera dans les rues de la capitale de la Bretagne. Aménagements urbains obligent, les chars fleuris de la Libération auront sans doute du mal à acheminer leur carcasse de fer jusqu'à l'hôtel de ville, mais les Jeep et les motos américaines démarreront quant à elles, au quart de tour. Au total, une cinquantaine de véhicules alliés, y compris quelques engins allemands, participeront à cette reconstitution historique à haute valeur symbolique, sous l'œil attentif des avions. De même que Rome ne s'est pas faite en un jour, la libération de Rennes fut acquise au prix de plusieurs jours de combats acharnés, passés notamment à faire sauter le verrou de Maison Blanche, un lieu-dit situé sur la commune de Betton.

Nous sommes le 1^{er} août 1944 : après avoir repris Avranches, la 4^e DB du général Wood fonce sur la route d'Antrain mais se retrouve stoppée par la batterie antiaérienne allemande. En quelques minutes, une dizaine de chars Shermann et plusieurs blindés américains sont anéantis par le pilonnage incessant des canons de 88 mm allemands. L'ennemi vend chèrement sa peau et le bilan allié est lourd : une cinquantaine de soldats américains sont tués.

La voie semble être sans issue et le 2 août, le major-général John Shirley Wood demande l'autorisation de contourner Rennes pour progresser vers Nantes. Rennes est au final libérée par la Résistance conduite par le général Le Vigan, le 3 août 1944. Un prélude, avant l'attaque lancée par la 8^e division d'infanterie US dans la nuit du 3 au 4 août. On pense l'assaut final mais les forces du général Wood se voient bientôt encerclées au sud

de la ville par les Allemands. Un ultime baroud d'honneur ennemi avant la libération de Rennes.

Soixante-dix ans plus tard, le mauvais rêve n'est pas si loin. Certes, les acteurs de cette reconstitution ne feront que revivre l'épisode tragique de la guerre sans le bruit des bombes, des balles et des obus. Il n'empêche, depuis l'exposition de véhicules présentées sur l'esplanade Général-de-Gaulle, sous les étoiles du ciel armoricain, nous nous souviendrons avec eux que Rennes fut libérée du joug de l'occupant, le 4 août 1944, à 10h du matin. La fin d'un cauchemar de quatre années pour la capitale de la Bretagne. Dès lors, la liberté pouvait regarder vers Brest, sa dernière destination.

Jean-Baptiste GANDON

INFO //

- Le 4 août, dans les rues de Rennes. Exposition sur l'esplanade Général-de-Gaulle.

À partir du 19 septembre, les passagers du métro rennais composteront leur billet pour un voyage dans le temps et à travers le monde au gré de l'exposition *Le métro de la mémoire*. Quinze stations les invitent en effet à prendre leur correspondance vers autant de villes martyres victimes de bombardements.

LA LIGNE ROUGE



Bruz, Saint-Malo, Lorient, Brest, Saint-Nazaire, Saint-Lô, Reims, Ypres, Vouziers, Coventry, Varsovie, Rotterdam, Stalingrad (Volgograd), Dresde, Hiroshima. Le point commun entre toutes ces cités? Elles sont toutes jumelées avec l'horreur de la guerre. Surtout, elles durent toutes subir les effets destructeurs des bombardements, la plupart du temps aveugles concernant leurs principales victimes, à savoir les populations civiles. Quinze villes martyres pour quinze stations de métro dessinant une ligne rouge à travers Rennes, le temps du *Métro de la mémoire*, une exposition réalisée par des étudiants de l'Université Rennes 2.

Le choix des lieux des stations souterraines pour la plupart est-il fortuit? Certes, celles-ci n'ont sûrement pas été pensées en priorité pour résister à l'épreuve des attaques aériennes, mais elles aideront sans aucun doute

à lutter contre les effets destructeurs de l'oubli. À chaque arrêt de la ligne, deux photographies enrichies de textes, nous diront qu'il y a eu un avant et un après: un avant guerre en paix et un après guerre en poussières. Certaines de ces villes martyres ont tout simplement été

alors que désertée par l'ennemi... Voyage à travers le monde, cette exposition l'est aussi dans le temps de la guerre ou plutôt des guerres: ainsi de Reims, Ypres et Vouziers, nous rappelant que la guerre 1914-1918 n'a pas eu lieu que dans les tranchées. Pour rappel, la commune ardenne de Vouziers est jumelée avec Rennes; elle est par ailleurs le lieu de naissance de Jean Robic, le plus breveté des Ardennais; c'est enfin là que le pilote de ligne Roland-Garros s'écrasa, au cours de la Grande Guerre.

Les Rennais feront-ils le trajet jusqu'au bout? Une chose est sûre: le point final, au bout de la ligne devrait correspondre pour eux au début d'un nouveau voyage, dans le temps de la réflexion et du recueillement cette fois.

Jean-Baptiste GANDON



© D.R.

rayées de la carte, réduites à des no man's lands, avant de renaître péniblement de leurs cendres; d'autres furent bombardées plusieurs fois; les unes furent les cibles de bombardements alliés stratégiques aux accents accidentels, à l'image de Bruz rasée

À NOTER ////////////////

- *Le métro de la mémoire*, du 19 septembre au 19 octobre dans les stations de métro rennaises.

Cette année 2014, la mémoire du passé sort plus que jamais des parenthèses des commémorations. Mais comment la comprendre ? L'historien, l'ancien combattant, le journaliste et l'officier posent des jalons. Quatre figures et cinq points de vue en perspective.

LA MÉMOIRE, CETTE BOUSSOLE



JACQUELINE SAINCLIVIER / PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS – UNIVERSITÉ RENNES 2

« La mémoire, c'est la manière dont un groupe, quel qu'il soit, porte un souvenir collectif. Il y a transmission de valeur. Les historiens disent ce qu'ils ont à dire sur le plan scientifique. On est amené à dire des choses qui ne plaisent pas. »



ÉDOUARD MARET / JOURNALISTE DE OUEST-FRANCE, SPÉCIALISTE DES QUESTIONS DE DÉFENSE, MEMBRE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES DE DÉFENSE NATIONALE.

« La mémoire, c'est une boussole. Mon souci est d'être un passeur de mémoire, de contribuer à faire en sorte que le sacrifice, la douleur ressentie par le passé ne soient pas oubliés. Il faut surtout que l'on rejette tout risque d'oubli. »



GILBERT NICOLAS / PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS – UNIVERSITÉ RENNES 2

« La mémoire est sélective, différenciée selon les pays, évolue dans le temps. La vocation de l'historien, c'est d'expliquer, d'éclairer la mémoire, la discuter, la bousculer, la faire évoluer. On devrait plutôt dire que l'école devrait inspirer la mémoire. »



ÉTIENNE MAIGNEN / ANCIEN COMBATTANT DE LA GUERRE D'ALGÉRIE, MEMBRE DE L'UNION NATIONALE DES COMBATTANTS, AUTEUR DE RENNES PENDANT LA GUERRE, CHRONIQUES DE 1939 À 1945 (ÉDITIONS EDILARGE)

« Il y a un devoir de mémoire, un devoir de transmettre. La mémoire des individus est une mémoire partielle, parfois partielle, sélective en tout cas. C'est aux témoins de s'exprimer en premier rapportant ce qu'on a vraiment vécu et ce qu'on a vu, ce qu'on a ressenti. Ne pas transmettre la mémoire du vécu est une erreur. »



PHILIPPE BERNE / GÉNÉRAL DE BRIGADE

« Ce n'est pas seulement la mémoire des guerres qu'il convient de transmettre mais plus les circonstances qui nous ont conduits à les faire, et les sacrifices mais aussi hérosismes qu'elles ont générés. Le message sous-jacent est simple : « N'attendez pas que la liberté vous manque pour penser à la défendre ! ». Nous sommes redevables vis-à-vis de nos parents et nous avons à rester vigilants pour les générations de demain. »

« LA RUE DONT J'AI OUBLIÉ LE NOM »

Fuyant la débâcle et l'antisémitisme, Paul Daniel a 9 ans quand lui et sa mère posent le pied sur le quai de la gare de Rennes. Soixante-quatorze ans plus loin, le « petit Juif » a entrepris d'écrire ses mémoires. Des souvenirs où coule le sang de l'innocence, mais aussi celui de l'horreur d'une guerre vue à hauteur d'enfant.

Paul Daniel n'a fait qu'un passage éclair à Rennes, quelques mois tout au plus. Éclair comme cette guerre nommée *Blitzkrieg*, laquelle le poussera, lui et sa mère, à fuir Paris pour Rennes à bord d'un train bondé. Nous sommes quelques jours avant le 17 juin 1940 et pour le natif d'Amiens, la capitale de la Bretagne ne sera qu'une étape sur le long chemin de la liberté.

À quoi ressemblent les mémoires d'un enfant rescapé du judéocide ? Bien sûr, la peur sourd à chaque page de la relation autobiographique de Paul Daniel. Mais un parfum d'aventure y flotte également, comme si tout le sang versé ne pouvait effacer celui de l'innocence. Comme dans la vraie vie, ses souvenirs ne sont pas noirs

ou blancs, mais gris. Un gris réaliste, parfois égayé par un zeste de couleur acidulée : « Propagande propagande, c'est une distribution

La majorité des Français étaient vichystes.

J'ai moi-même été élevé dans le culte du Maréchal.»



d'oranges. Un fruit que je n'ai pas vu depuis des lustres. Et puis, des oranges au mois de juin ! » À l'occa-

sion, aussi, relevé d'un pétalement de mauve : « J'ai un souvenir olfactif, presque sensuel, celui de l'émoi de respirer la peau de l'homme (de la cavalerie allemande, ndlr) qui me prend dans ses bras pour me hisser sur l'animal. L'odeur du propre et de la lavande. Cela change du ruisseau qui régulièrement transporte la puanteur de la tannerie qui, un peu plus haut, y fait baigner ses peaux. » Et de nous faire imaginer enfin, comme si nous y étions, ses grands yeux ronds d'admiration devant la « somptueuse Mercedes décapotable » de ce général allemand en visite au château de Québriac.

Récif de vie, récit à vif

Joint au téléphone dans sa retraite provençale, l'homme a la voix posée. La sagesse du philosophe



« C'est notre première nuit. Je ne dors pas. Régulièrement, j'entends les patrouilles allemandes qui descendent la rue principale. Le martellement des bottes résonne entre les murs. J'ai, irraisonnée, une peur bleue que l'une d'elles s'arrête pour venir nous arrêter. »

conscient d'avoir échappé à la folie des hommes. « Ce que je décris dans mes mémoires, c'est d'abord la guerre dans ce qu'elle a de plus triste: en plus de la défaite, la France doit subir l'Occupation. » Le tableau noir brossé, l'homme croit se souvenir que « Rennes était une petite ville à l'époque ». Malheureusement, il ne réussira « jamais à retrouver les chemins de son enfance ». Celui du patronage où il sera accueilli, en attendant de s'inscrire au collège Notre-Dame-de-toutes-Grâces, où il récitera son rosa, rosae, rosam.

Un récit d'aventures? « Oui, si l'on considère que la vie est une suite d'aventures. La réalité, c'est que j'ai vécu au jour le jour. À mon âge, les souvenirs ne peuvent être que des images. » Paul se souvient, donc. « Ce

que je raconte, c'est ma vie comme gosse pendant la guerre, Rennes à l'arrivée des troupes allemandes.» Il se rappelle de ses premiers pas sur le quai de la gare: «Des membres de la Croix-Rouge, des volontaires nous attendent sur le quai. Nous amènent, face à la gare, dans un immense camp d'accueil. Café, pain et surtout sourires pour nous réconforter. Il fait beau. Cela me semble un petit coin de paradis. La fin d'un cauchemar. Je suis inconscient, je n'ai que 9 ans.» Passée la première nuit dans ces «grandes baraques en

maman travaille. C'est sûr, elle est morte.» Miracle, elle a été retardée. «J'éclate en sanglots, je ne suis pas orphelin.»

Mais voilà les Allemands qui arrivent. «Sur la plaine de Baud, des trains de militaires français et britanniques, un convoi de réfugiés et un train de munitions servent de cible. Plus de mille morts, des blessés par centaines.» Parmi eux, l'image de ce soldat anglais - «Il a les deux jambes amputées» - s'imprimera à jamais dans son regard d'enfant. Et puis, le même jour,

Et puis, donc, il y a l'épisode des oranges, grâce auxquelles les Allemands espéraient «se rendre sympathiques». Paul les refusera, pressé par son orgueil. Après Rennes, il gagne la Gromillais, à Québriac. Là, un grand manoir a été transformé en centre d'accueil pour enfants de prisonniers de guerre, où sa maman, une «femme de tempérament», a convaincu le docteur Patay de l'embaucher. L'homme sera plus tard jugé pour faits de collaboration, mais ce n'est pas lui qui la dénoncera. «Ma mère a



bois, au confort bien suffisant pour partir au pays des rêves», le garçon sera accueilli dans un patronage, avant de s'inscrire au collège Notre-Dame-de-toutes-Grâces. La statue de Don Bosco se dessine dans ses souvenirs: «Il ne lévite pas, mais il nous bénit.» Surtout, mirage des jours heureux, il y a «sur la gauche un chemin qui descend aux terrains de jeux. Des champs immenses.» Et la guerre, dans tout ça?

À Rennes, les sirènes

Impossible d'oublier le 17 juin et ces sirènes qui hurlent. «Tout de suite des déflagrations, des explosions énormes, le ciel s'embrase, une fumée noire est emportée jusqu'à nous. Les petits flocons blancs de la DCA flottent... Une rumeur circule. Elle m'anéantit. Ils bombardent la gare. Il y a des morts par centaines. La gare, c'est là où

«Rennes est déclarée ville ouverte. Les soldats français doivent déposer les armes. Au coin des rues, on voit les fusils s'entasser.» La vision de ce sergent «jetant, reprenant, rejetant son fusil avec rage» le hante encore, symbole amer d'une vie qui ne serait qu'une succession de choix impossibles. Lucide, Paul Daniel analyse rétrospectivement: «La majorité des Français étaient vichystes. J'ai moi-même été élevé dans le culte du Maréchal.»

L'heure de voir les premiers prisonniers défiler arrive: tristes sires au triste sort, ils sont les soldats défroqués d'une armée en guenilles, à la mine défaite. Une image, tranchant comme le noir sur le blanc avec les bottes lustrées et l'uniforme impeccable de l'armée allemande victorieuse. «Le gosse que j'étais aimait le beau, le clinquant, le prestige. Je n'oublierai jamais ces colonnes de soldats arborant le visage du vainqueur.»

commis une erreur en montrant un album de famille à une dame dont je tairai le nom par respect pour sa famille qui habite toujours à Rennes.» En attendant la fuite, l'enfant préfère quant à lui jouer à la gaie guerre avec son lance-pierre dans la forêt, sur le «terrain d'exercice de la Wehrmacht»; ou laisser son palais se familiariser avec le goût, nouveau pour lui, des galettes de sarrasin...

Retour à Rennes, où l'abbé Tardivel leur a prêté les clés d'un studio qu'il possède en centre-ville. «C'est notre première nuit. Je ne dors pas. Régulièrement, j'entends les patrouilles allemandes qui descendent la rue principale. Le martellement des bottes résonne entre les murs. J'ai, irraisonnée, une peur bleue que l'une d'elles s'arrête pour venir nous arrêter.» Cela n'arrivera pas, mais leur empreinte

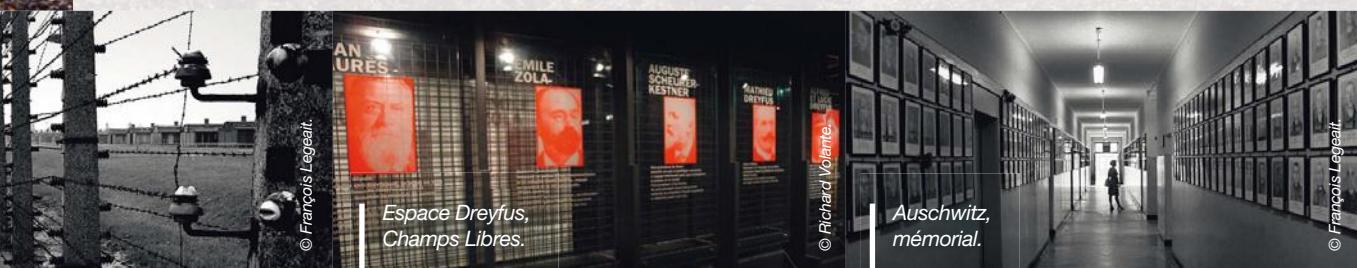
est encore visible aujourd’hui dans ses souvenirs de jeunesse.

Si c'est un homme

Après Rennes, Paul et sa maman gagneront Hagetmau, puis Grenoble, avant la Suisse. Le petit Paul grandira. Il deviendra journaliste radio. Puis expert pour les Nations unies, notamment en Afrique. La vie, bien sûr, a continué. Pourquoi écrire ses mémoires et pour qui? «Vous savez, j'arrive au bout. Au début, j'ai voulu fixer mes souve-

de mes compagnons de guerre!» Que pense-t-il de la politique «sioniste» d’Israël? «Je suis absolument contre la politique de colonisation. Les Israéliens suivent ce qu'ils croient être leur histoire biblique. Ma mère s'est, quant à elle, convertie au catholicisme à Rennes et c'est dans cette ville que j'ai été baptisé.» Une grande partie de sa famille a péri dans les camps. Quand a-t-il pris conscience de la réalité? «Comme ma mère, j'ai appris l'existence des camps de concentration beaucoup plus

la fait tenir en une phrase: «Les hommes sont plus faits pour se battre que pour s'aimer.» Et puis, il y a cette autre phrase: «La rue dont j'ai oublié le nom.» Cet aveu reviendra à plusieurs reprises dans la conversation, comme un fil rouge, tenu. Celui de la vie, d'un voyage au bout d'une nuit interminable. Pour mettre fin à sa quête nostalgique, le patronage dont il parle se situait à la place des actuels Cadets de Bretagne, rue d’Antrain. Rêve-t-il toujours de se rendre au village dans la



nirs pour mes enfants, mes petits-enfants, mais ils ne sont pas forcément très intéressés. Alors ce sera pour leurs enfants, pour ceux d’après. Vous savez, des mémoires, ça s’écrit jusqu’au dernier jour.» L’homme regorge bien sûr d’anecdotes, dont il sourit encore: «Je me souviens de cette cabane au fond du jardin, où nous étions supposés aller nous réfugier en cas d’alerte. Il y avait une chèvre qui me soufflait dans le cou. Mais surtout, cette cage à poules ne nous aurait protégé de rien!»

À quoi servent les souvenirs du passé, si ce n'est pour les confronter au présent? «Le fait est que je me suis trouvé au Liban comme journaliste au moment des massacres de Sabra et Chatila. J'y ai vu les soldats israéliens adopter des attitudes qui m'ont rappelé ce que j'avais déjà vécu à Rennes. Pourtant, ces soldats étaient les fils ou les petits-fils

tard, nous étions déjà en zone libre. Les Allemands avaient le projet de déporter les Juifs à Madagascar. Une fois encore, l’enfant que j’étais n'a retenu que le côté exotique de la chose.» Se considère-t-il comme un miraculé? «J'ai eu de la chance, mais je l'ai méritée.» La chance du débutant... dans la vie: «À Rennes, je me souviens de ces affiches demandant aux juifs de se déclarer auprès des autorités allemandes. Le garçon obéissant que j'étais a exigé de ma mère qu'elle s'exécute. Elle ne l'a pas fait et cela nous a sans aucun doute sauvé la vie.»

Son plus haut fait de bravoure? «Écrire ‘double vache’ à la craie sur les murs, pour détourner le W.H, des plaques d’immatriculation allemandes. Sauf qu'un jour, les Allemands sont venus en classe. Moi et mes camarades, nous avons eu très peur.»

La morale de son histoire, Paul Daniel

Mercedes décapotable du général? Une chose est sûre, il n'oubliera jamais, en revanche, le bruit des bottes martelant le pavé, au cours de ces longues nuits rennaises.

Jean-Baptiste GANDON

INFO //

- **À VISITER**
l'exposition permanente
Dreyfus, aux Champs Libres.

À NOTER //

- **Dimanche 20 juillet:**
Journée nationale à la mémoire
des victimes de crimes racistes
et antisémites de l’État français et
d'hommage aux «Justes» de France.

UNE CROIX SUR NOTRE PASSE

Employé aux Archives municipales de Rennes et historien de formation, Kristian Hamon* dresse un état des lieux de la collaboration à Rennes.

La collaboration politique

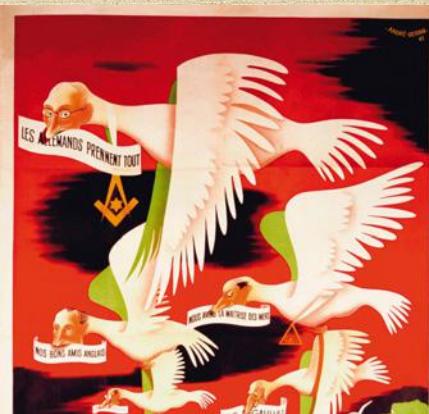
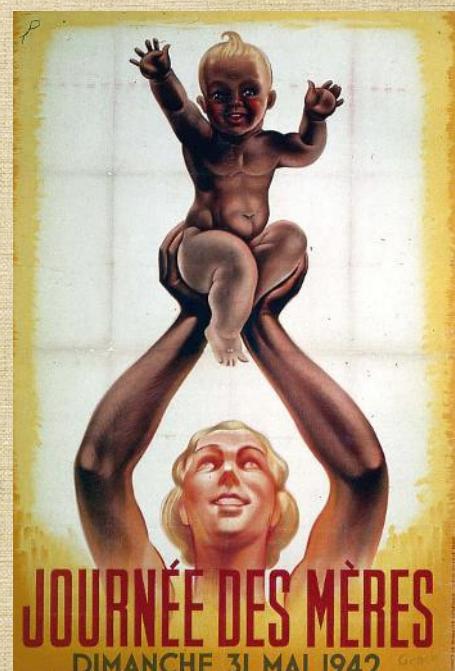
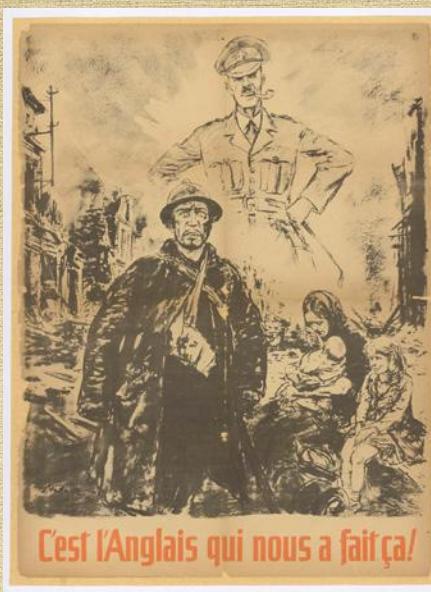
Quatre jours après l'arrivée des Allemands, un Rennais fait une entrée plus que discrète en ville et prend possession d'une villa réquisitionnée au 20, rue Waldeck-Rousseau, où il installe sa garde rapprochée. Il s'agit de Fransez Debauvais, le chef du Parti national breton (PNB), réfugié en Allemagne après la dissolution du parti par Édouard Daladier en 1939. Situation inédite dans une ville occupée, d'un nationaliste condamné à mort pour trahison, ramenant dans les fourgons nazis une centaine de prisonniers bretons libérés des stalags par les Allemands. Pour l'heure, Debauvais ne doute pas un instant que le Reich

victorieux va accorder son indépendance à la Bretagne. On sait ce qu'il adviendra après l'entrevue de Montoire du 24 octobre 1940. Pétain entrant «dans la voie de la collaboration», Hitler n'avait plus aucun intérêt à remettre en cause l'unité territoriale française.

En cette première année d'occupation, il y a bien quelques actes isolés de résistance, mais ils sont rares et vites réprimés. Marcel Brossier sera le premier résistant fusillé à la Maltière le 17 septembre 1940. Globalement, — et comme partout en France —, la population est plutôt pétainiste, ce qui n'implique évidemment pas une adhésion au national-socialisme. Pratiquement tous les partis collaborationnistes autorisés par les Allemands en zone occupée

ont une permanence dans la capitale bretonne, devenue préfecture de région et siège d'une importante administration de guerre allemande. Combien de personnes, que l'on désignera plus tard sous le terme de «collabos», vont franchir le pas d'une adhésion? Des fiches individuelles, établies par la police de Vichy en 1943, permettent de se faire une idée assez précise de la réalité de la collaboration à Rennes et en Ille-et-Vilaine. Encore qu'à cette date, bon nombre d'adhérents, sentant le vent tourner, ont déjà démissionné. Sur le spectre des partis collaborationnistes, le PNB occupe assurément une place à part. Convaincus que la Bretagne finira bien par trouver sa place dans «l'Europe nouvelle», les nationalistes bretons

* Il est notamment l'auteur de *Agents du Reich en Bretagne*, aux éditions Skol Vreizh.



vont développer leur propagande antivichyste sous la bienveillante protection des autorités d'occupation. C'est le premier parti autorisé par les Allemands à Rennes. Dès juillet 1940, son journal *L'Heure bretonne* s'affiche au premier étage de l'immeuble situé à l'angle de la rue d'Estrées et de la place de la Mairie, qui deviendra place du Maréchal-Pétain le 22 janvier 1941. Le siège régional occupe de vastes bureaux quai Lamartine, alors que la permanence départementale est située au 4, rue de Toulouse.

D'après les fiches de police, le PNB compte 206 adhérents en Ille-et-Vilaine, sans oublier les sympathisants et les 3000 abonnés du journal. Le parti dispose également d'un mouvement de jeunesse d'une centaine de membres : les «Bagadoù Stourm», reconnaissables à leurs uniformes noirs et cravates blanches. Autre spécificité rennaise : la forte présence du groupe *Collaboration*, dont *L'Ouest-Éclair* du 15 novembre 1941 annonce l'ouverture d'une permanence au 4 rue Du-Guesclin, suivie d'une conférence donnée par Alphonse de Châteaubriant au théâtre : «Devant une salle comble, l'orateur souligne les nécessités du rapprochement franco-allemand. Dans la salle, on remarque le préfet

tement du groupe est nettement élitiste : Pierre Sordet, directeur de *L'Économique*; René Guillemot, des *Nouvelles Galeries*; Pierre Arthur, de *L'Ouest-Éclair*; le peintre Louis Garin, etc. La section économique de *Collaboration* permet en effet d'établir des contacts fructueux avec l'occupant. Parmi les 304 adhérents, on trouve aussi de nombreux commerçants, souvent en situation de dépendance à l'égard de l'occupant. Le groupe a également sa section de jeunesse d'une cinquantaine de membres : *les Jeunes de l'Europe nouvelle*.

L'époque est aux «partis uniques et chefs suprêmes». Ceux-ci ont tous pignon sur rue, le plus souvent dans un local «aryanisé». *Le Rassemblement national populaire*, avec ses bureaux situés au 1 quai Lamennais, est bien implanté en ville avec 143 adhérents d'après les fiches de police. Un autre fichier, retrouvé au siège du parti à la Libération indiquera 335 membres pour l'Ille-et-Vilaine. À l'image de son chef Marcel Déat – un normalien, ancien député de la SFIO issu de la petite bourgeoisie républicaine – le RNP recrute surtout parmi les fonctionnaires, employés ou enseignants. Le parti dispose également d'une section d'environ

Du-Guesclin. La police a établi 114 fiches, dont une bonne partie à Saint-Malo. Cultivant le culte du chef d'un «pays totalitaire», plus actif que le RNP, le PPF séduit les jeunes, mais aussi les classes moyennes avec aussi bien d'anciens militants du PCF que de l'Action française. Passant ses vacances au Val-André, le «Grand Jacques» a la sympathie des autonomistes, auxquels il assure que la Bretagne aura sa place «dans une France fédéraliste au sein d'une Europe fédérale».

On retrouve pratiquement le même effectif, avec 111 fiches de police, pour le francisme, dont le chef Marcel Bucard vient en personne inaugurer la «Maison bleue», située au 13 rue du Chapitre. Sorte d'avatar d'un fascisme mussolinien, le francisme va progressivement recruter parmi les milieux marginaux afin de constituer son groupe la «Main bleue», réputé pour sa violence. Son chef local, Paul Gallas, sera finalement abattu par la Résistance. Le francisme dispose également de deux sections de jeunesse d'une centaine d'éléments : *Les Chemises bleues*.

Peu implanté, avec 52 adhérents fichés, dont une moitié à Dinard, ville d'origine de Raymond du Perron de Maurin, chef départemental et délégué aux affaires juives, le Mouvement social révolutionnaire (MSR) trouve quand même les moyens de disposer d'un bureau au 8 quai Émile-Zola.

En l'absence de toute perspective électorale, l'activité de ces partis est assez restreinte. Les manifestations sur la voie publique sont interdites et les réunions, soumises à l'autorisation des Allemands, doivent se tenir dans des locaux privés. Hors de question d'y entonner *La Marseillaise* ou de brandir le drapeau national. Restent les

LA TRISTE HISTOIRE DE WINSTON CHURCHILL

descendant de John Churchill, duc de Marlborough

Pour servir à l'édification des jeunes Français



et Bahon-Rault, conseiller national, président de la Chambre de commerce.» Il ne s'agit pas d'un parti politique et la double appartenance est fréquente. Le recru-

70 jeunes : *les Jeunesses nationales populaires*.

Moins implanté à Rennes, le Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot, tient permanence au 6 rue



Les Bagadoù Stourm, mouvement de jeunesse du Parti national breton.

© DR

conférences. Elles n'ont jamais été aussi nombreuses. Celle donnée le 19 avril 1942 par Doriot de retour du front russe, rassemble plus de 1000 personnes au théâtre municipal. On organise également des concerts et autres galas de bienfaisance en faveur des prisonniers. Les bombardements de l'aviation anglaise sont d'ailleurs l'occasion d'une intense propagande anglophobe, complaisamment relayée par *L'Ouest-Éclair*. De la collaboration à la délation, le pas est vite franchi. Ainsi ce groupe *La Rose des vents*, dont la police a fiché une trentaine de membres à Rennes. Cette appellation fait référence à l'émission *La Rose des vents*, diffusée chaque jour sur le poste Radio-Paris. Les lettres de dénonciation envoyées par les auditeurs sont lues à l'antenne par l'animateur Robert Peyronnet, qui les transmet ensuite à la Gestapo, au commissariat aux

questions juives ou à la Milice. Ainsi donc, si l'on fait le décompte de ces fiches, ce sont environ 1200 personnes qui ont fait le choix d'adhérer à un parti collaborationniste. Ces chiffres ne tiennent évidemment pas compte de tous ces anonymes se contentant de soutenir discrètement ces mouvements en contrepartie d'une faveur ou d'une intervention auprès de l'occupant. Maréchalistes en 1941, ils seront attentistes l'année suivante...

La collaboration armée

Aux «collabos» impatients d'en découdre avec les bolcheviques, le déclenchement de l'offensive allemande contre l'URSS, le 22 juin 1941, offre la possibilité de s'engager dans la Légion des volontaires français (LVF). Une officine de recrutement est bien ouverte au 9 rue Nationale, mais les candidats

ne se bousculent pas. Un *Comité des amis de la Légion* est même constitué avec les docteurs Tizon, Perquis, Massot et l'avocat Perdriel-Vaissière.

Les plus téméraires, tentés par l'uniforme allemand, peuvent s'engager dans la *Waffen-SS*, qui ouvre un bureau de recrutement au 27 boulevard de la Liberté. Ceux que la discipline militaire rebute peuvent combattre localement «le communisme, le gaullo-swing et la juiverie maçonnique», en s'adressant au *Comité d'action antibolchevique*, dont *L'Ouest-Éclair* précise qu'il n'est pas un parti politique mais un «groupe d'action», situé au 24 rue de la Chalotais.

Ces permanences avec vitrines sur rue sont particulièrement visées par la Résistance. Le 28 septembre 1941, un attentat détruit le premier local du francisme au 55 boulevard de la Tour-d'Auvergne. Lors de sa

conférence au théâtre, une grenade lancée contre Doriot explode sans l'atteindre. Le 3 juin 1942, un autre attentat à l'explosif provoque de gros dégâts à la LVF. Puis c'est au tour du bureau de la *Waffen-SS*, boulevard de la Liberté. Le 31 mars 1944, c'est le RNP qui est visé, puis à nouveau la LVF le 26 avril 1944. Le tournant décisif se produit le 8 novembre 1942, avec le débarquement des Anglo-américains en Afrique du Nord, suivi de l'occupation de la zone sud par les Allemands. Mieux organisée, la Résistance monte en puissance. Jusqu'à présent, la lutte contre les «terroristes» était du ressort de la «*Geheime Feldpolizei*» (GFP), police de sûreté de la *Wehrmacht*, installée rue de Robien. Au mois d'avril 1942, celle-ci se voit retirer ses pouvoirs de police au profit de Karl Oberg, chef des SS en France. Aussitôt, la «*Sicherheitspolizei*» (SD) «Service de la sécurité» de la SS, s'installe à la Maison des étudiantes, rue Jules-Ferry. Souvent confondue avec la Gestapo, dont elle n'a rien à envier question «méthodes de travail», la SD est d'une redoutable efficacité et dispose d'un vaste réseau d'indicateurs et d'agents chargés d'filtrer les mouvements de résistance. On estime à 2000, le nombre de résistants arrêtés ou déportés par la SD en Bretagne.

La multiplication des actions de la Résistance – surtout après l'instauration du STO en février 1943 – a pour corollaire une implacable répression allemande. La SD peut désormais s'appuyer sur ce qu'il convient d'appeler la Collaboration armée. Le premier de ces groupes est la Formation Perrot, ou Bezen Perrot en breton, créé en décembre 1943. Les membres de cette Bretonische Waffenverband der SS, issus pour la plupart du PNB, ont



signé un engagement sous un pseudonyme et dépendent de la SD. Ces Bretons, moins d'une centaine, sont cantonnés dans une propriété au 19 rue Lesage, ainsi que dans un hôtel particulier au 19 boulevard de Sévigné. Dans un premier temps ils montent la garde au siège de la SD, où ils prennent leurs repas. Puis ils servent de supplétifs lors des rafles effectuées par les policiers de la SD, n'hésitant pas à manier la cravache lors des interrogatoires pratiqués dans les caves de la Maison des étudiantes. Au printemps 1944, c'est l'escalade. Armés et revêtus de leurs uniformes *Waffen-SS*, ils vont participer aux pires exactions contre les maquisards et résistants bretons.

En janvier 1944, la Milice française de Joseph Darnand est étendue à la zone nord. Au mois d'avril, elle s'implante à Rennes. Sans grand succès, si l'on en croit une liste retrouvée à la Libération, indiquant 120 membres pour le département, dont une cinquantaine à Rennes. Le bureau de recrutement est situé au 11 rue Le Bastard. Les miliciens sont cantonnés au 110 de la rue de Saint-Brieuc, au lieu-dit «la Croix-Rouge», là où se situe

une station météo du ministère de l'Agriculture. C'est dans les caves de la maison que les miliciens, sous les ordres d'Émile Schwaller, un ancien légionnaire de sinistre réputation, torturent les résistants. Au mois de juin 1944, peu après le Débarquement, deux «centaines» de jeunes miliciens de la Franc-Garde, en uniforme bleu marine avec le fameux béret, arrivent à Rennes. Un groupe s'installe dans le pensionnat de la rue du Griffon, déjà occupé par des francistes, avant de gagner Fougères. Ces miliciens de la Franc-Garde prennent leurs quartiers au château d'Apigné et à l'asile Saint-Méen, l'actuel hôpital psychiatrique, dont les caves servent de cellules aux patriotes qui vont y subir les pires sévices. Le 8 mai 1944, une unité de douze hommes de la «*Selbstschutzpolizei*» (SSP), arrive de Paris et s'installe dans une maison réquisitionnée au 76 boulevard de la Duchesse-Anne. Comme la Formation Perrot, aux côtés de laquelle elle participe aux opérations, c'est une unité allemande composée de jeunes Français revêtus d'un uniforme de chasseurs alpins bleu et d'un calot de la même couleur.

Le 8 juin 1944, le Groupe d'action pour la justice sociale, une émanation du PPF, arrive à son tour. Recrutés dans les bas-fonds de la collaboration malouine, cette quinzaine de voyous de la pire espèce prend possession d'une maison au 25 rue d'Échange. Ces hommes en civil sont armés et disposent de cartes de police allemandes. Leur spécialité est la chasse aux réfractaires au STO et l'infiltration de la Résistance. Ce qui n'exclut pas un marché noir à grande échelle. Qualifiés de véritables gangsters, ils sont responsables des pires atrocités commises à Rennes sous l'Occupation.

Alors que les Américains sont à Maison Blanche, c'est le sauve-qui-peut général pour les «collabos». Les moins compromis, qui n'ont fait que fricoter avec l'occupant, vont essayer de se faire oublier quelque temps, puis réapparaîtront lorsque la situation sera plus calme. Les Rennais n'échapperont pas au triste défilé de ces femmes tondues place de la Mairie. Le 24 août, un lieutenant FFI va même jusqu'à tondre un jeune homme qu'il appelait un «zazou»! Spectacle diversement apprécié par la population.

Ceux qui ont fait le coup de feu sous l'uniforme allemand, sachant ce qui les attend s'ils tombent aux mains de la Résistance, se regroupent le 2 août à la SD où un convoi, stationné rue Jean-Macé, les évacue vers l'Allemagne.

Commence alors la délicate période de l'épuration. Dans un premier temps elle est assurée par le tribunal militaire, qui a jugé 566 «collabos», dont 7 qui seront fusillés immédiatement. À partir du 3 novembre 1944, la justice civile prend le relais. Au mois de mars 1945, la Cour de justice d'Ille-et-Vilaine avait jugé 489 individus et la Chambre civique 988. C'est deux fois plus que dans chaque département breton.

Pourquoi cet écart? La réponse est probablement dans cette note, rédigée par le préfet le 16 avril 1945: «L'Ille-et-Vilaine ayant été le moins résistant des quatre départements bretons, devait être le plus inféodé au pétainisme et à la collaboration et par conséquent le plus susceptible d'épuration.»

Kristian HAMON



Un membre du Bezen Perrot à Tübingen, en Allemagne.



La Milice, à Rennes, en juillet 1944.

INFO //

Le fonds d'archives de Charles Foulon est actuellement en cours de classement. Bien au-delà du Comité Départemental de la Libération, dont il était le secrétaire, ce sont ses années d'engagement politique et d'enseignement que retracent plus de 200 boîtes. Il sera consultable en fin d'année aux Archives de Rennes.



LA TERREUR À L'HEURE DU THÉ

10 mai 1944, la souricière de la rue de Châteaudun

Contrairement à leur habitude, ce mercredi 10 mai 1944, M^{me} Treyture et sa fille ne portent pas de messages de la Résistance lorsqu'elles se rendent au 12 rue de Châteaudun, chez M. et M^{me} Ladoumègue. Pour une fois, il s'agit simplement de prendre le thé. Les deux femmes ignorent que les locataires de l'appartement ont été arrêtés le matin-même, et l'endroit transformé en souricière. À peine ont-elles franchi le seuil que deux agents de la Gestapo leur braque un revolver sous le nez et leur demande les messages ; qu'elles n'ont heureusement pas sur elles. La mère et la fille sont aussitôt arrêtées puis conduites à la prison Jacques-Cartier.

Cette adresse sert depuis peu de boîte aux lettres pour le mouvement de résistance Défense de la France, dont Albert Treyture est l'un des responsables. Ancien combattant de la Première Guerre mondiale, contrôleur des PTT, Treyture a créé un groupe de résistance au sein de la Poste avec l'aide de M. Boyer, inspecteur au service technique. Ces hommes ont mis en place un réseau d'acheminement secret du

courrier de la Résistance. La famille héberge également des résistants ou agents de liaison à leur domicile, au 40 de la rue Barbès. Chose étrange, l'un des jeunes agents cachés chez les Treyture avait changé de domicile, se croyant traqué.

L'organisation aurait-elle été infiltrée ? Cela ne fait aucun doute puisqu'une semaine auparavant, M^{me} Élie, l'épicierie de la place du Calvaire, dont la boutique était la boîte aux lettres d'origine de Défense de la France, a été arrêtée à son domicile du quai Duguay-Trouin, où elle cachait également des parachutistes alliés. Emmenée elle aussi au siège de la Gestapo, rue Jules-Ferry, pour y être torturée, Françoise Élie sera incarcérée à Jacques-Cartier puis déportée le 2 août 1944.

Avant cette arrestation, constatant que l'épicerie recevait un peu trop de monde, il avait été décidé de créer une seconde boîte aux lettres rue de Châteaudun. Précaution insuffisante visiblement, puisque le 10 mai la Gestapo est sur place. Ignorant tout de l'arrestation de M^{me} Treyture et de sa fille, Maurice

Prestaut se rend le jour-même au 12 de la rue de Châteaudun. À seulement 23 ans, Maurice Prestaut, alias «Patro», a été chargé d'organiser la Défense de la France en Bretagne, dont il est le délégué régional. À ce titre, il participe à l'unification de la résistance non communiste.

Les Allemands savaient-ils qu'il devait passer ce jour-là rue de Châteaudun ? Quoi qu'il en soit, Prestaut tombe dans le guet-apens tendu par les Allemands. La Gestapo n'est pas seule. Trois hommes du *Bezen Perrot* sont également présents. Sur ses gardes, Prestaut sort un revolver caché dans son béret, abat Auguste Le Deuff, alias «Verdier», puis blesse Goulven Jacq, alias «Le Maout». Ne pouvant fuir, Patro est maîtrisé puis emmené rue Jules-Ferry. Fous de rage après la mort de leur camarade, les membres du *Bezen* vont se déchaîner contre le résistant. Au point que les Allemands interdiront à l'un d'eux de pénétrer dans la pièce où il se trouve. Malgré les tortures, Prestaut ne parlera pas.

Kristian HAMON

LA PLUME ET LE PLOMB



Le livre s'ouvre sur un avertissement: «Alerte aux avions!». C'est la couverture d'un manuel de 1939 détaillant les précautions à prendre en cas d'attaque aérienne. Étienne Maignen a 4 ans. Il va être marqué par les nombreux bombardements frappant Rennes pendant la guerre. Il habite non loin du Champ-de-Mars, détruit le 8 mars 1943, et une de ses tantes est tuée lors du pilonnage du 9 juin 1944. Son ouvrage ne se résume pas à ces tragiques événements, mais il révise la représentation – erronée – d'une ville ayant peu souffert. Certes, Rennes n'est pas martyre comme Brest,

Lorient, Saint-Malo ou Caen, mais des quartiers ont été abattus, des milliers de civils ont été tués, encore plus ont dû fuir. Réquisitions et rationnement ont durement affecté la population et la Résistance a été cruellement réprimée par les Allemands et les collaborateurs.

Articulé en trois parties: Drôle de guerre, Occupation, Libération, *Rennes pendant la guerre* se présente comme une suite de chroniques. Elles font la part belle aux témoignages inédits, à des descriptions précises des faits (les plans de vols des escadrilles de bombardiers); l'ensemble est illustré par une riche iconographie (reproductions d'articles et d'imprimés d'époque). Évidemment, ce livre n'est pas un

travail d'historien, pourtant on est embarqué par la passion de ce conférencier amateur, membre de l'Association des Écrivains Combattants et de la Société Archéologique et Historique d'Ille-et-Vilaine. L'histoire ne s'arrête pas là. On peut partager les recherches d'Étienne Maignen sur le site *Wiki Rennes Métropole* dont il est un des plus féconds contributeurs.

Eric PRÉVERT

INFO ///

Étienne Maignen: *Rennes pendant la guerre* (Éditions Ouest-France 2013 254 pages, 27 €)



© DR.

Fille d'un résistant de la première heure, Renée Thouanel n'avait qu'un an en 1940. Elle n'a depuis jamais cessé de se consacrer à la mémoire de ceux et de celles qui payèrent la paix de leur vie.

100 ANS DE SOLLICITUDE

Les années ont passé. Comme on dit, l'eau a coulé sous les ponts détruits de la Seconde Guerre mondiale et ces derniers sont depuis longtemps reconstruits. Mais les larmes, elles, continuent d'inonder le visage de Renée Thouanel quand vient l'heure d'évoquer le parcours de son papa, résistant communiste. Émile Drouillas, dit «Laporte». Elle n'avait qu'un an en 1940, et pourtant, c'est comme si elle n'avait rien oublié. Elle continue d'ailleurs aujourd'hui d'entretenir la mémoire de ces indignés d'hier au sein de l'Association départementale des déportés, internés, résistants et patriotes et de l'Association nationale des anciens combattants et amis de la résistance. Elle insiste au passage sur le mot «amis», pour signifier que les témoins directs, s'ils ont survécu à la guerre, ont pour la plupart passé le gué.

«Je suis née à Rennes d'un père maçon très militant. Ma mère tenait une petite épicerie rue Richard-Lenoir». Nous sommes le 17 juin 1940. Elle vient de souffler sa première bougie quand tombent les premières bombes sur la plaine de Baud, distante du magasin d'environ 500 mètres, à vol d'oiseau. «J'étais assise sur les marches. On m'a raconté que le souffle des explosions m'a projetée jusqu'au fond de la boutique.» Ses souvenirs du début de la guerre, elle les doit à sa mère et à sa grande sœur Jeanne.

Émile, son père, est tombé dans la résistance quand il était encore un jeunot: «Il avait déjà été condamné à dix mois de prison en 1927 pour avoir soutenu le droit de vote des jeunes soldats.» Loin d'être un combattant du porte-plume, le secrétaire général du Parti communiste départemental était déjà prêt

à recevoir du plomb au nom d'une certaine conception de la justice. La fierté brille dans les yeux de Renée Thouanel quand elle évoque celui qui «s'engage dès 1940 dans la Résistance. Il avait été mobilisé en 1939, puis blessé, avant de revenir en juillet de l'année suivante». «La France en 1940, c'est 1% de vichystes, 1% de résistants, et le reste d'attentistes.»

Sur ses activités clandestines, elle précise qu'il «recevait beaucoup de monde à la maison, dont beaucoup de futurs fusillés de la Maltière, à commencer par son meilleur ami, Jean-Marie Bras». Haut responsable de la Résistance, Émile Drouillas a surtout été en charge de l'organisation, dont les fameux triangles: «Il s'agissait de mettre en contact trois personnes en s'assurant qu'au moins une personne était étrangère aux deux autres. Il recevait aussi des responsables de

"Papa avait été prévenu, et pourtant à aucun moment, il ne s'est départi de son calme"



Renée Thouanel tenant le portrait de son père, Émile Drouillas, arrêté par la Gestapo le 30 juin 1941.



Pour l'occupant, comme pour les résistants, les lignes ferroviaires étaient hautement stratégiques.

Paris. Ma mère m'a raconté l'épisode de ce bout de papier caché dans le revers du pull de notre hôte. Pas un mot n'a été échangé, tout s'est déroulé dans le silence. En fait, tout se passait dans notre cuisine.»

Première date immarcescible : le 30 juin 1941. «Mon père a été arrêté par la Gestapo. Il était connu, surveillé. Les gendarmes faisaient des va-et-vient devant la maison. Papa avait été prévenu et pourtant à aucun moment il ne s'est départi de son calme. Il a pris le temps de manger sa soupe, puis il est par-

ti. Je ne me souviens pas de cela, mais maman m'a dit que je voulais partir avec lui.» Après quinze jours passés dans les geôles de la prison Jacques-Cartier, Émile Drouillas est transféré à Compiègne, en compagnie de trois autres camarades : Henri Bannetel, jeune étudiant en médecine promis à un brillant avenir, René Perrault et Jean Rouault, tous deux cheminots. Ils passeront un an au camp de Royallieu et reviendront le cœur lourd de la perte de leur ami Henri, fusillé au Mont-Valérien.

«Les Allemands coupaient d'abord les têtes pensantes.»

Puis, le 6 juillet 1942, c'est le sinistre convoi des 45 000 pour Auschwitz. «45 000, parce que les numéros de matricule tatoués sur le bras des prisonniers commençaient tous par ce nombre». Émile Drouillas ne tiendra pas deux mois, emporté par le typhus à l'âge de 42 ans. Renée, Jeanne et leur maman ne l'apprendront, quant à elles, qu'à la fin de la guerre. «Son ami Jean Rouault nous a confié plus tard que mon père refusait toujours les bouts de pain qu'on lui tendait. Il trouvait toujours plus malheureux que lui. Cette tradition du partage remontait à la période de leur internement à Compiègne.» Est-ce l'espoir de le revoir, qui les a aidées à tenir, à survivre ? Certainement, aussi, la générosité d'une amie, qui leur prêtera une pièce pour se loger, du côté de Langon. «Ma mère s'est mise à travailler à la journée dans des fermes, ce qui fait que je n'ai jamais souffert de la faim. Je me souviens qu'elle élevait des poules et des chèvres pour préparer le retour de mon père...»

Nous sommes en 1945 et personne dans l'entourage de Renée n'a connaissance de l'existence des camps. «J'avais 6 ans, le 6 juin 1945, deux messieurs, dont Jean Rouault sont arrivés. Je suis parti me cacher, car j'ai tout de suite compris ce qu'ils venaient nous annoncer». Aujourd'hui, une plaque de rue immortalise, à Rennes, le souvenir d'Émile Drouillas. Et sa fille Renée est toujours là pour porter le flambeau de la mémoire. «Après la guerre, maman a trouvé un travail aux tanneries. C'était très dur». Les quelques légumes du petit jardin de la Poterie ont également permis à la famille de suivre l'écume des jours.

D'Émile à la Maltière

«Imaginez *L'Ouest-Éclair*, un journal français, qui titre : '25 terroristes condamnés à mort'. Ces terroristes étaient les amis de mon père, des résistants!» Ces hommes fusillés par l'armée allemande le 30 décembre 1942 à la Maltière, étaient tous originaires d'Ille-et-Vilaine, souvent des cheminots travaillant à la gare de Rennes. «La Maltière était un terrain militaire qui servait de stand de tir aux Allemands. Avant les exécutions de décembre 1942, il y a notamment eu celle de Marcel Brossier, le premier résistant fusillé en Bretagne... Pour l'anecdote, les Allemands avaient demandé aux coloniaux de balancer les vingt-cinq corps dans une fosse commune. Ces derniers ont refusé de les enterrer comme des chiens... Plus tard, une des victimes sera identifiée à cause de son doigt coupé. Celui-là même où il portait sa chevalière en or».

Son cœur se serre une nouvelle fois quand elle évoque la cérémonie commémorative du 30 décembre 1944 : «Rennes était libérée depuis le mois d'août. Une grande cérémonie avait été organisée au cimetière de Saint-Jacques-de-la-Lande, où se trouvait la fosse commune. Nous avions rendez-vous non loin du pont de Nantes, à l'endroit que l'on appelait alors «l'octroi de Nantes». Des milliers de gens s'y étaient rassemblés, des centaines de drapeaux flottaient dans le cortège. Il y avait un monde fou au moment où les premiers arrivèrent au cimetière, les autres n'étaient pas encore partis!» Bien sûr, la vie a continué après la guerre. Renée s'est notamment rendue à Auschwitz avec sa sœur en 1992. Un moyen de refaire le chemin emprunté par son père, il y a soixante-douze ans : «Il y a eu trois convois politiques pour Auschwitz : celui de mon père et de 1 150 autres déportés, celui des femmes en janvier

1943 et celui dit des 'tatoués' en 1944. Les prisonniers politiques portaient un triangle rouge.» À propos des femmes, Renée n'oublie pas de rendre hommage à ses alter égales résistantes «Elles, c'est-à-dire 400 femmes environ, sont toutes passées par la prison centrale avant d'être déportées. Saviez-vous que huit enfants y sont nés?» Non, nous ne le savions pas. Comme nous ne savions pas que «la table aux friandises» était le surnom donné à la salle de torture de la prison Jacques-Cartier. «Je ne permettrai jamais de jeter la pierre à ceux qui ont parlé», dit-elle simplement.

Aujourd'hui, Renée Thouanel arpente inlassablement les écoles du département afin de ne pas briser la chaîne du souvenir avec les jeunes générations. Pas une façon de porter une hypothétique croix de Lorraine, mais de continuer une action dans laquelle elle croit. «Je dis aux élèves : regardez les monuments, lisez les noms dessus, faites des recherches, demandez-vous : pourquoi ces monuments? Avec les associations auxquelles j'adhère, nous montons des expositions, nous organisons la remise des prix du concours de la Résistance, nous faisons venir des personnalités comme Stéphane Hessel, Daniel Cordier...»

De la guerre, elle a bien sûr gardé beaucoup de souvenirs et de cicatrices. Elle conserve aussi précieusement le violon et la montre d'Henri Bannetel. Comment retenir les leçons de tout cela? «Mon mari a fait l'Algérie. À son retour, il ne chantait plus du tout, alors que c'était l'un de ses plus grands plaisirs.» S'il existe des lendemains qui chantent, ces derniers s'appliquent rarement à la guerre et à ceux qui l'ont faite.

Jean-Baptiste GANDON



© DR.



© DR.



© Dominique Levasseur

Le site de la Maltière.

À LIRE //

Émile Drouillas dit «Laporte» /
Un aspect du mouvement ouvrier
en Ille-et-Vilaine,
par Jeanne Roquier-Drouillas
et Renée Thouanel-Drouillas.

LE CONCOURS FAIT DE LA RÉSISTANCE



Le Concours national de la Résistance et de la Déportation a été créé en 1961 par le ministère de l'Éducation nationale. Ouvert aux collégiens et lycéens, il vise à perpétuer chez les jeunes générations le souvenir des crimes de guerre et des sacrifices consentis pour la libération de la France.

Les élèves peuvent se présenter individuellement et rédiger un devoir en classe. Ils peuvent aussi réaliser un travail en groupe sous une forme libre (mémoire, exposition, œuvre littéraire ou plastique...). En 2014, ils ont planché sur *La libération du territoire et le retour à la république*.

Le nombre de candidats diminue chaque année avec l'essoufflement de la mémoire, la réforme des pro-

grammes scolaires et le départ à la retraite des enseignants référents. En Ille-et-Vilaine, 300 lycéens et 200 collégiens d'une vingtaine d'établissements publics et privés ont participé au concours 2013-2014.

D'AUTRES RAISONS DE RÉSISTER

Le concours

«J'ai une prof d'histoire super. Ses cours sont passionnantes. Elle a motivé quinze élèves de ma classe à participer au concours. C'est dire... On a suivi une heure de cours supplémentaire pendant trois mois pour approfondir le sujet. J'ai adoré. Il y a aussi ma famille. Mon grand-père a vécu la guerre quand il était petit. Il en parle parfois. J'ai aussi

visité des tranchées et le Chemin des Dames avec mes parents. Ça marque.»

Le thème

«On parle beaucoup de la guerre mais très peu de la Résistance. Il y a ce côté secret qui me plaît. Il y a aussi le courage, la peur... Est-ce que j'aurais été aussi courageux? Je ne suis pas sûr. J'aurais attendu que ça se passe. Si j'avais résisté, je l'aurais sans doute fait en silence. Comme indic' peut-être.»

Les hommes

«J'aime beaucoup de Gaulle. Il assumait son rôle de résistant en public. Il n'avait pas peur. Il y a aussi Lucie Aubrac, Yves Milon... Comme eux, je me sens patriote. J'aime la France et son drapeau.»

Le message

«Dans certains pays, il ne faudrait pas grand-chose pour que ça recommence. Je crois que si l'on connaît mieux notre passé, on éviterait de reproduire les mêmes erreurs.»

L'actualité

«Il y a encore des raisons de résister. Ce qui se passe en Syrie est horrible. Personne n'aide les rebelles. Ils meurent pour rien. Le score du Front national m'inquiète aussi. Les gens vont au plus simple. Ils votent sans savoir ce qu'ils risquent. Ça me fait penser à la montée du nazisme dans les années 1930.»

À NOTER

La remise des prix a eu lieu le mercredi 4 juin, dans les salons de l'hôtel de ville.

- ▶ Lauréat individuel
Mathis Jacquet
3^e C, collège Les Gayeulles, Rennes
- ▶ 2^e prix collectif
Les classes de 3^e C, D et S
Collège Anne-de-Bretagne, Rennes

GUERRE MONDIALE, REGARD LOCAL

Une photo, un texte: c'était l'exercice. Les collégiens ont joué le jeu avec sérieux. Ils avaient pour consigne de sélectionner l'image de leur choix, puis de l'illustrer par un court texte autobiographique en adoptant le point de vue sensible d'un protagoniste du cliché. Un soldat allemand terré dans Cézembre... Un collaborateur raté par la justice...

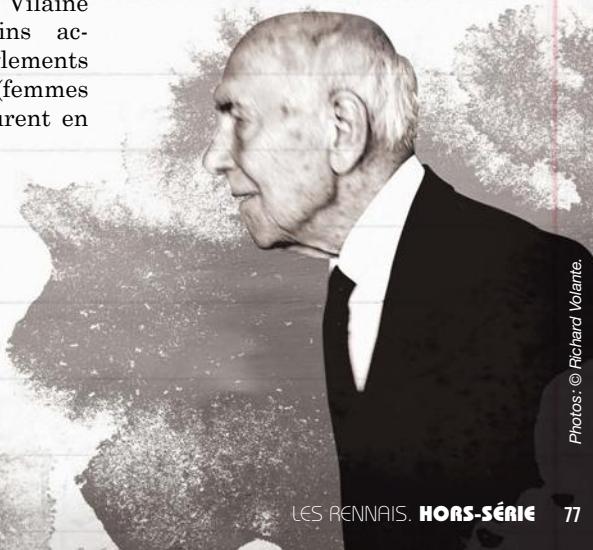
Trois livrets commentés des temps forts de la libération de Rennes et Saint-Malo sont nés de ce travail collectif, piloté par trois enseignantes d'histoire et de français. L'expression fantasmée des sentiments y croise la vérité historique sous la forme d'extraits d'un journal intime ou de correspondance.

Quelles images ont marqué les élèves? Les quais de la Vilaine bombardés, les Américains accueillis en héros et les règlements de compte de l'épuration (femmes tondues, exécutions...) figurent en

bonne place. Derrière les combats, le sang et l'humiliation, que retiendront-ils? «Ils n'avaient aucune connaissance de cette période. Ils ont adhéré au projet car on leur parlait de leur ville, reconnaissable sur les photos», commente Agnès Talbourdet, enseignante d'histoire. Certains ont découvert que la Milice s'était installée dans leur immeuble: la mémoire s'enracine dans la proximité.

Une mémoire tout en nuances. «Ils se montraient capables d'empathie et d'humanité, sans opposer les gentils Américains aux méchants Allemands», relève Frédérique Cochet, enseignante de français. La réconciliation suit le chemin des sentiments.

Olivier BROVELLI



Même s'il regarde vers le passé, l'enseignement de l'histoire n'en est pas moins le reflet de son époque. Une historicité objet d'un colloque international intitulé *Les disciplines scolaires : miroir des évolutions contemporaines de la nation ?* Éléments de réponse en octobre.

LES GAULOIS SONT-ILS TOUJOURS NOS ANCÊTRES ?



Miroir, mon doux « miroir, dis-moi si je suis toujours la plus... fidèle à la réalité ? » Telle pourrait être la question posée en préambule du colloque international organisé à l'Université Rennes 2 en octobre et posant la question suivante : « *Les disciplines scolaires, miroir des évolutions contemporaines de la nation ?* ». « Des mathématiques aux arts plastiques, tout le champ de l'enseignement est ici concerné, pose Patricia Legris, chercheuse au CERHIO* et maître de conférence en histoire à l'Université Rennes 2. En résumé et en prenant l'exemple de l'histoire, la question est la suivante : en quoi l'enseignement de cette discipline reflète les débats sociaux contemporains, tels que l'immigration, l'Europe ou encore la citoyenneté ? »

Loin de vivre recluses dans leur tour d'ivoire, les disciplines scolaires sont donc poreuses, mais « cette réalité est beaucoup plus

complexe qu'il n'y paraît. Elle dépend des pays, des périodes... Sous des apparences d'immobilité, nous pouvons constater qu'il y a des évolutions depuis 1940, au niveau de l'échelle d'étude notamment». L'échelle d'étude ? « Dans les années 1950, par exemple, l'histoire politique est traitée à travers la nation française ou allemande... Mais, depuis les années 1990, l'Europe a progressivement fait son apparition dans les programmes d'histoire. » Sur quels constats débouche cette réflexion quand elle est appliquée à la Seconde Guerre mondiale ? « Je ne parlerai ici que de l'enseignement dans le second degré, mais jusque dans les années 1960, celle-ci est totalement absente des manuels. La Seconde Guerre mondiale sera ensuite traitée d'un point de vue politique et événementiel. Grossso modo, c'est la période 1960-1980. Puis des dimensions comme le comportement des Français, la Collaboration, la Résistance, la Shoah sont

ajoutés aux programmes. Enfin, depuis les années 2000, la question mémorielle se pose: Quelles sont les mémoires, comment les transmet-on ou les utilise-t-on à des fins politiques? Au final, l'enseignement de l'histoire prend aujourd'hui la forme d'un mille-feuille; le problème est qu'en parallèle, le nombre d'heures qui lui sont consacrées à l'école diminue. D'où cette vision parcellaire ou impressionniste que peuvent ressentir les élèves.»

«Si nous ne sommes jamais dans le mensonge, nous pouvons être dans l'oubli.»

Faut-il incarner l'histoire? L'élève doit-il pouvoir s'identifier à un groupe social mis en avant? Faut-il mettre en avant les grands hommes ou les citoyens lambda? Autant de questions posées lors de ce colloque international. «Il y a aussi l'aspect politique de la narration, le choix des programmes. Si nous ne sommes jamais dans le mensonge, nous pouvons être dans l'oubli. Il y a aussi l'angle de l'histoire locale, qui pourrait venir éclairer tel ou tel point du programme. Sur ce dernier point, les professeurs ne font pas forcément ce travail d'adaptation, mais en ont-ils réellement les moyens?» De la complexité des événements aux programmes qui s'alourdisent, le grand paquebot de l'histoire de France et d'ailleurs, ressemble de plus en plus au *Radeau de la Méduse*. «Dans le second degré, il n'y a pas de passerelles entre les disciplines, c'est très

dommageable», continue Patricia Legris.

Alors, nos ancêtres sont-ils toujours les Gaulois? «Cette question est amusante. Plus sérieusement, elle me fait penser aux programmes tels qu'élaborés en 2007-2008 pour les classes du primaire. Ils ont été conçus en catimini, par le ministre de l'époque et sont toujours aujourd'hui très polémiques.» «Rétrogrades» et «pas tenables par les enseignants», ils donnent à découvrir une vision de l'histoire «façon III^e République, supposant la création d'un mythe de l'origine. Pas simple de faire partager cette version dans toutes les classes... Pour conclure, la version de 'nos ancêtres les Gaulois' débouche sur des contenus obsolètes et faux d'un point de vue idéologique, épistémologique ou historiographique». Parfois plus du côté du roman que de la vérité, parfois manipulée, l'Histoire est donc tributaire d'un présent capable de trous de mémoire et d'erreurs d'interprétation, volontaires ou non. Alors, miroir, mon doux miroir? Une certitude, la vérité n'est jamais blanche comme neige.

Jean-Baptiste GANDON



À NOTER ///////////////

Les disciplines scolaires: miroirs des évolutions contemporaines de la nation? Colloque international le 2 et 3 octobre, Université Rennes 2.

L'art peut-il sauver la guerre de l'oubli ? L'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (Onacvg) invite les élèves de CM1 et de CM2 à s'approprier leur histoire locale en devenant des petits artistes de la mémoire.

PETITS ARTISTES, GRANDE HISTOIRE

Aidés de leurs enseignants, les élèves choisissent un soldat de la Grande Guerre originaire de leur commune. Ils partent à la recherche des traces et des témoignages que le soldat a laissés dans sa famille et aux archives. Les élèves mènent l'enquête pour réaliser un journal intime retracant le parcours de «leur» poilu.

La forme est libre. Peintures, aquarelles, croquis, poèmes, textes courts... Le journal raconte en mots et en images le quotidien d'un soldat au combat. Le jury national récompense les travaux qui se distinguent par la qualité de leur contenu historique et artistique, mais aussi l'originalité et l'émotion.

En Ille-et-Vilaine, vingt-cinq classes se sont inscrites au concours des *Petits Artistes de la mémoire* en 2014. Ce qui en fait le deuxième département le plus mobilisé derrière le Rhône. Résultat d'une forte mobilisation de l'Inspection d'académie qui a répondu avec enthousiasme aux sollicitations de l'Onacvg.

Un exercice de docufiction

À Rennes, l'école primaire Jean-Zay a joué le jeu de l'art mémorial. Les



élèves de CM1 et de CM2 ont fouillé dans leur grenier pour déterrer les souvenirs de famille. Ils ont exhumé des affiches, des portraits et des lettres émouvantes. Ils ont visité le Panthéon rennais et les archives municipales.

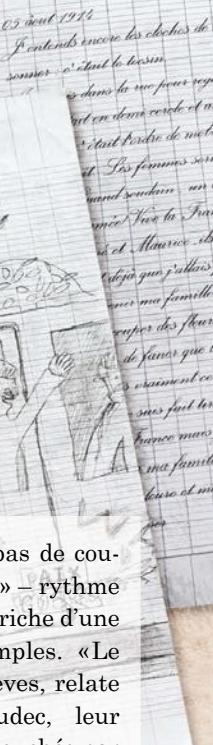
Plongés dans le bain de la Grande Guerre, ils ont revêtu l'uniforme d'un soldat anonyme engagé dans le 1^{er} bataillon du 41^e régiment d'infanterie, stationné à Rennes. Les écoliers ont reconstitué six mois de périple militaire et de combats dans la Marne. Sans trop s'écartier des faits, ils ont réécrit et revécu l'Histoire par le regard de leur poilu. Ils ont imaginé des scènes de la vie quotidienne intercalées entre les récits de combat. Pour parler de cuisine, des chevaux, de la peur, de l'éloignement... Une dizaine de dessins crayonnés à la mine –

«parce qu'ils n'avaient pas de couleurs dans les tranchées» – rythme l'exercice de docufiction, riche d'une vingtaine de textes simples. «Le sujet a passionné les élèves, relate Anne-Katell Le Galloudec, leur enseignante. Ils ont été touchés par l'émotion. Ils se sont autocensurés pour ne pas parler de la mort trop crûment.»

L'école des transmissions

L'objet carnet a rendu l'Histoire concrète. Le mode projet a rendu le sujet attractif. Dans un sursaut d'humanité, les élèves ont refusé de voir mourir leur héros. Qui s'en sort finalement «gravement blessé à la jambe». Que retiendront-ils de l'affaire ? Un réflexe plus que des noms ou des dates. «Celui de demander à leurs grands-parents de leur parler du passé, espère l'institutrice. Pas forcément des guerres. De tout le reste aussi. La mémoire est vivante. Elle est dans leur famille.» L'école enseigne qu'elle n'a pas le monopole de la transmission.

Olivier BROVELLI



En 2009, dans le cadre d'un projet pédagogique sur la mémoire, sa transmission et sa fragilité, des collégiens du Landry ont accompagné l'ancienne déportée Magda Hollander-Lafon au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Expérience remarquable qui a donné lieu à un documentaire de Nicolas Cébile : *L'Humanité ou la mémoire d'Auschwitz*.



Au départ, les deux classes de 3^e ne se représentent pas vraiment la Shoah. «Soit on ne ressent rien, soit c'est très fort, je n'en sais rien», entend-t-on dans la première séquence. Au terme du projet pédagogique, ils seront bouleversés. «Pétrifiés», se rappelle l'enseignante Nathalie Caillibot. Les mots «impressionnant», «incroyable», «ignoble» surgissent au fil du film. «J'ai compris la notion de crimes contre l'humanité en voyant les cheveux, les objets, les maquettes», avoue l'une des élèves au retour. «C'est rentré dans nos têtes. (...) Ça m'a fait bizarre de marcher sur des morts», ajoutent d'autres collégiens.

«Qu'est-ce qu'on fait avec la douleur?»

L'idée n'était pas de les «assommer avec un devoir de mémoire qui leur pèserait, explique Nathalie Caillibot. On a évité de leur montrer trop d'images pour ne pas rester dans l'atrocité. On a plutôt réalisé des ateliers. Qu'est-ce qu'on fait avec la douleur?». Les rencontres avec Magda Hollander-Lafon se sont révélées déterminantes. «Elle nous a donné envie de pousser plus loin, même si on ne pensait pas que cela prendrait de telles proportions. Elle avait dit qu'elle ne retournerait jamais à Auschwitz, pourtant elle nous y a emmenés.» Il en résulte des scènes poignantes; de chagrin quand elle retrouve son baraquement, quand elle évoque sa mère et sa sœur exterminées ou de

recueillement lorsqu'elle invite les élèves à allumer des bougies sur les rails où arrivaient les convois.

En classe, les interrogations fusent: «Y avait-il beaucoup d'entraide entre les déportés? Au camp, vous considérez-vous déjà morte ou avez-vous gardé espoir? Vous êtes vous débarrassée de votre haine?». Déportée à 16 ans en 1944, Magda Hollander-Lafon témoigne avec conviction, sans leçons de morale. Juste des encouragements: «Qui demain va prendre le flambeau pour que ça ne puisse plus arriver? (...). J'avais votre âge, il y a en chacun de vous une capacité, une force de vie que vous n'imaginez pas.»

Eric PRÉVERT



LE CHÊNE ET LE RESEAU



Son nom embaume la pagnolade, mais son histoire ne ressemble en aucun cas à celle de Jean de Florette. Sinon qu'il est ici beaucoup question de maquis. Jean Flouriot ne dédaigne pas à l'occasion et malgré les affres d'une maladie incurable, mettre de l'humour dans sa bonne humeur. Non, le destin de ce natif de Plourivo ressemble à celui de

Agent infiltré de la Résistance, Jean Flouriot n'avait guère plus de 20 ans quand il devint inspecteur de police à Rennes, en pleine guerre. À 94 ans et atteint de la maladie de Parkinson, la « taupe » reste malgré tout très clairvoyante sur son rôle de premier plan pendant l'occupation. Récit de l'intérieur.

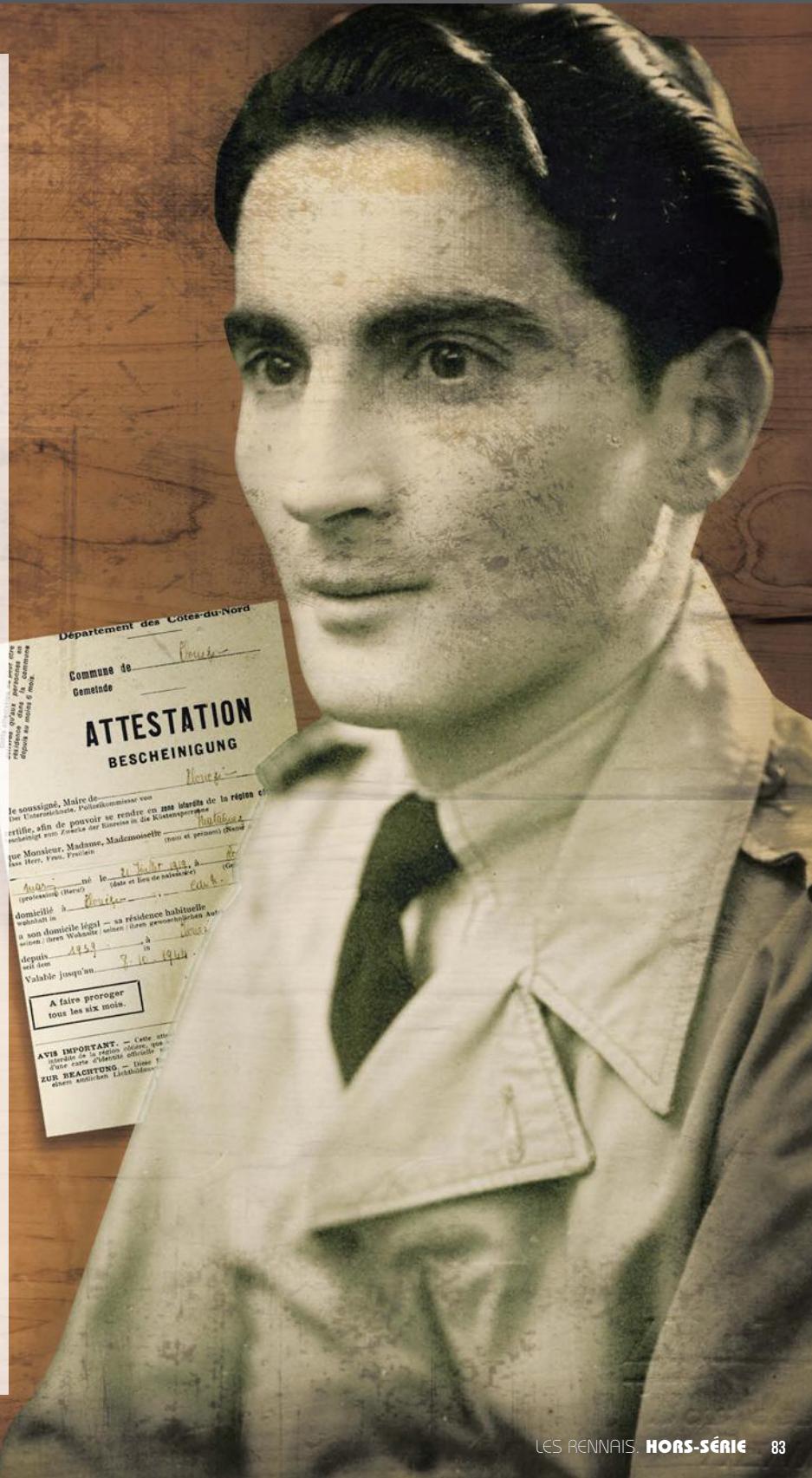
beaucoup de jeunes gens âgés de 20 ans en 1940: souvent tragique, leur trajet devra beaucoup aux coups de Trafalgar du hasard; aux heureux ou malheureux concours de circonstance. Mais pas seulement: quand vous appartenez à la catégorie des gens d'âme et des valeurs humanistes, votre camp est en effet tout de suite trouvé.

Les gens d'âme et les valeurs

Jean Flouriot est enraciné par son arbre généalogique, dans le terreau idéologique de cette tribu politique soucieuse du petit peuple et reconnaissable à ses peintures de guerre rouge; celle qui payera l'un des plus lourds tributs au régime de Vichy, comme à l'occupant allemand.

Les communistes, le Costarmoricain les connaît tellement bien que sa famille est apparentée à celle du paimpolais Marcel Cachin, dont l'existence se confond tout bonnement avec l'histoire du Parti communiste français.

Étudiant à l'Institut polytechnique de l'Ouest de Nantes, Jean Flouriot rêve, quant à lui, de servir dans la marine française, jusqu'à ce que la guerre n'anéantisse ses rêves en même temps que la flotte nationale. C'est le hasard, de la maladie cette fois, qui lui fait croiser le chemin du docteur Ménard, qui le soignera de la tuberculose. Le médecin résistant lui présente ensuite la comtesse de Mauduit, noble maquisarde elle aussi. Le souvenir de cette première rencontre est encore là soixante-dix ans après, aussi tenace que le plus terrible des coups de soleil: «Quand nous sommes arrivés au château, je suis descendu de voiture pour ouvrir le portail et c'est là que je les ai aperçues: deux dames complètement nues dans leur transat! Et le médecin, lui, qui ôte son chapeau et qui leur fait le baise-main». La femme en tenue d'Ève, c'est-à-dire sans tenue de camouflage, organisera plusieurs actions, dont une aurait pu abréger l'existence du jeune homme naïf: «Il y avait à ce moment là le réseau d'aviation de Plouha. Il s'agissait pour environ cent trente pilotes de gagner la France libre en Angleterre. La comtesse a réuni certaines personnes chez elle pour organiser tout cela. Je voulais y aller mais ma mère m'a dit 'ben non, tu n'iras pas, parce que la comtesse ne devrait pas faire les choses comme ça, ça va mal tourner'. Eh bien, son intuition ne l'avait pas trompée: il y avait un espion parmi les invités!» La comtesse sera déportée à Ravensbrück, mais pour Jean Flouriot, les dés étaient jetés: sans horizons marins à rêver et trop faible pour rejoindre Londres,



il entre comme inspecteur de police à Rennes, au début du mois de mai 1943.

La nuit la plus longue

Le chêne (Pétain) et le réseau (de résistance): l'agent double fera de la duplicité une arme redoutable et de sa casquette principale (le képi de gendarme) l'une des meilleures couvertures pour la résistance locale. Les mains du vieux pensionnaire de la maison de retraite des Champs-Manceaux tremblent; la mémoire planche et les morceaux du puzzle s'emboîtent patiemment les uns aux autres. Au final, la fresque de la vie de Jean Flouriot ne manque pas d'allure.

Embauché à la 13^e brigade de police judiciaire, l'inspecteur multipliera les actions pendant un an, dans l'ombre de la révolution nationale en marche et surtout de collègues dont il ne connaît pas le bord. Des exemples, l'inspecteur «la bravoure» n'en manque pas: «La direction du service où j'étais, projetait des arrestations dans la région de Paimpol. Il y avait dix-neuf résistants qui avaient été repérés. Au final, ils n'en trouvèrent qu'un seul, un instituteur qui n'a pas voulu quitter sa classe. Les autres n'étaient pas chez eux, comme par hasard.» Le vieux matou matois esquisse un sourire, de ceux qui suggèrent «ce n'est pas toi qui m'auras».

Il y a aussi cet épisode du garçon qui parlait trop... «Un jour, un jeune homme arrive dans un hôtel-restaurant de la rue de Nantes, qui était un peu à l'époque la rue des cafés et des maisons accueillantes. Une hôtesse a vite remarqué qu'il n'était pas comme les autres, car il ne portait pas de grandes valises pour faire du marché noir et il était toujours seul. Pensant que les Français étaient avec de Gaulle,

lui ne s'est pas méfié et lui a révélé qu'il avait été parachuté depuis la France libre. Il sera dénoncé.» Mais Jean Flouriot court-circuitera les sombres desseins en marche en effectuant lui-même la perquisition dans sa chambre d'hôtel. «Avant tout, faire disparaître son arme. Si le délit ne porte que sur la falsification de papiers d'identité, c'est la police française qui s'en charge. Sinon, c'est la Gestapo.» Surtout, les murs de la prison située en face du lycée Émile-Zola et réservée aux détenus français était beaucoup moins difficile à franchir que ceux de la prison Jacques-Cartier. «C'était une prison où il y avait juste un gardien, même la nuit. Ce qu'il y a, c'est qu'on habillait les prisonniers avec des vêtements phosphorescents.» Difficile de filer en uniforme fluo. Jean Flouriot aidera le jeune homme de la rue de Nantes à s'évader. Un mois plus tard, ce dernier le préviendra via *Radio Londres* qu'il était arrivé à bon port: «C'était convenu entre nous: si j'entendais le message 'Jésus est arrivé au ciel', c'est que nous avions réussi.»

Au quotidien, le travail du franc-tireur partisan consiste à accueillir les résistants parachutés et à leur trouver un hébergement, à récupérer les mitraillettes et les explosifs envoyés du ciel, à fournir des faux papiers aux résistants ou à ceux qui voulaient échapper au Service du travail obligatoire... «On travaillait au jour le jour. C'était vraiment le hasard.»

Jean Flouriot est un vieux monsieur, mais ne semble pas prêt de s'exclamer «Au diable la malice!». La preuve avec ce qu'il nomme «la nuit la plus longue», en clin d'œil au film *Le Jour le plus long*, de Ken Annakin. Sa nuit la plus longue, c'est cet épisode rocambolesque vécu aux côtés de Louis Pétri, dit



«Loulou», le responsable des Francs-Tireurs et partisans de l'Ouest (Bretagne et Basse-Normandie): «J'avais une chambre à l'angle du boulevard de Metz et du boulevard Sévigné. C'est là que j'ai hébergé Louis Pétri. Il était tuberculeux, il avait de la fièvre, ce n'était pas rigolo de dormir ensemble.» Surtout, Loulou est terrassé par la fatigue des nuits blanches accumulées. «Il avait une valise qu'il ne voulait pas laisser chez moi. Je lui ai dit: 'Écoute, au commissariat central situé rue de Paris, il y a un mess, nous allons la cacher là'. Qu'elle n'est pas sa (mauvaise) surprise quand, un soir, il découvre tous ses collègues réunis par les Allemands sous le préau. «Je me suis dit: 'ça y est, je suis démasqué'. J'avais à côté de moi une jeune fille. Elle était toute jeune et faisait le service au restaurant. Je lui ai demandé d'aller voir si la valise était toujours là et d'agiter un foulard à la fenêtre si



Photos: © Richard Volante.

c'était le cas.» Le bagage était toujours à sa place, et sa cargaison aussi: des mitraillettes anglaises Sten... L'inspecteur a-t-il eu peur? La réponse est bien sûr, affirmative, mais pas question pour autant de dire «sauve qui peut». Comme dans ce tramway où Loulou Pétri, au bout du rouleau, s'endort et laisse s'échapper une grenade devant les officiers allemands. «Je les entendais continuer à bavarder entre eux; je suis alors allé ramasser la grenade mine de rien, je l'ai mise dans ma poche et déclaré 'qu'est-ce qui faut pas faire dans le métier quand même, hein?'» La veille, Louis Pétri avait attaqué la prison de Vitré et libéré une trentaine de prisonniers résistants.

Jean Flouriot finira par sentir l'étau se resserrer sur lui et continuera de se battre dans son pays natal, vers Plourivo. La mémoire dans la peau, il se souvient comme

si c'était hier de l'accent auvergnat du ministre de l'Intérieur de Vichy venu leur rendre visite, dans sa brigade rennaise: «Vous êtes la dernière brigade de Franche.» Il n'a pas oublié non plus qu'au lendemain de la guerre, il fut chargé des interrogatoires des nationalistes bretons qui rêvaient d'un axe Brest-Berlin et notamment des séides du Bezen Perrot. «Ils étaient environ cent-trente et avaient contribué à plusieurs fusillades et assassinats de résistants. Ils travaillaient avec la Gestapo.» Après le V de la victoire, celui de la vengeance? «Non, je leur disais simplement que je ne les torturerai pas comme leurs collègues le faisaient et comme eux l'avaient peut-être fait, mais qu'ils allaient à une mort certaine s'ils ne coopéraient pas. Je leur laissais alors du papier blanc et un crayon, ainsi qu'une bonne nuit de réflexion.» C'est le trésorier

du Bezen Perrot qui couchera finalement la liste noire sur le papier blanc, une énième démonstration du flair de l'inspecteur Flouriot. Parvenu sans encombre au terme de sa nuit la plus longue, il finit tranquillement son voyage au bout de la vie, du côté de la maison de retraite des Champs-Manceaux. Le vieil homme a la mémoire qui déraille, mais il n'oubliera jamais ses camarades cheminots. Jean Flouriot est un héros et non, cela ne doit rien au hasard.

Jean-Baptiste GANDON



LES MOTS CLÉS

C'est l'épopée d'une clé, partie comme une voleuse de Rennes un jour de l'été 1944. La saga d'un rossignol qui fit le vol inverse, au-dessus de l'océan, 50 ans plus tard. Quelle porte ouvre-t-elle ? Celle des souvenirs, bien sûr, mais aussi d'une histoire restant à écrire.

C'est une petite histoire dans la grande. Un récit anecdotique à la puissance symbolique évidente: les clés, c'est bien connu, se jettent au fond d'un puits ou aux oubliettes. Elles enferment à double tour les plus inavouables secrets, ou au contraire déverrouillent les coffres blindés. Cette clé-là ouvre une luarne sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et sur celle, intime et estimable, de tous ces bidasses et GI anonymes.

«Ce qui est sûr: en août 1994, à l'occasion du cinquantenaire de la Libération, nous avons reçu une délégation américaine de Rochester, dont plusieurs anciens combattants. L'un d'eux est venu me remettre une clé, qu'il tenait d'un ancien GI ayant

participé à la libération de Rennes.» Ainsi se souvient Edmond Hervé, maire de la ville à l'époque de ces faits aux allures de conte de fées. Pourquoi attendre cinquante ans? Quelle porte ouvriraient-elle et de quel hôtel? Qu'est-ce que ce GI est venu y faire et avec qui? Autant de questions sans réponses; d'interrogations sans point final. Mais aussi de guillemets à ouvrir et de mots passe-partout à imaginer pour réécrire l'histoire de cet ami américain. «Cette clé est restée longtemps sur le manteau de la cheminée, dans mon bureau de l'hôtel de ville. C'était un modèle classique pour l'époque, avec un médaillon, mais j'ai oublié le numéro de la chambre d'hôtel. Un jour, j'ai décidé de la remettre au musée de Bretagne, car je la trouvais

très parlante, très évocatrice de l'histoire de notre ville.»

Ainsi se termine l'histoire du mystère de la clé. Doit-on en chercher la clé? «Cette histoire peut paraître anecdotique. Je la trouve néanmoins très symbolique. Il faut se souvenir qu'avant de libérer Rennes, les troupes américaines sont restées plusieurs jours, une éternité, aux portes de la cité.» «C'est une maison bleue adossée à la colline», dit la célèbre chanson qui précise aussi «ceux qui vivent là ont jeté la clé.» Ce GI est sûrement passé par la Maison Blanche, à l'entrée de Rennes. Mais il a conservé la sienne, comme un précieux sésame de la mémoire.

Jean-Baptiste GANDON



OURS //

Directeur de la publication: Sylvie ROBERT. Responsable des rédactions: Christian VEYRE. Coordination éditoriale et rédaction: Jean-Baptiste GANDON. Photos: Richard VOLANTE. Ont participé à ce numéro: Éric PREVERT, Kristian HAMON, Olivier BROVELLI. Corrections: Bénédicte TROCHERIS-JOBBÉ DUVAL. Direction artistique: **IMY&R**. Imprimeur: Inaye Graphic; Dépôt légal: ISSN 0767-7316.

Retrouvez notre dossier complet ainsi que la version feuilletante de ce supplément sur www.metropole-rennes.fr/actualites

**CENTENAIRE
DE LA 1^{ÈRE} GUERRE
MONDIALE**



**70^{ÈME} ANNIVERSAIRE
DE LA LIBÉRATION
DE RENNES**

TOUS LES ÉVÉNEMENTS COMMÉMORATIFS SUR
metropole.rennes.fr/memoire

4 avenue Henri-Fréville 35207 Rennes Cedex
Tél. : 02 23 62 12 50, fax. : 02 23 62 12 29
lerennais@ville-rennes.fr

 **rennes**
VIVRE EN INTELLIGENCE